







COLLECTION

DE

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME SIXIEME.

A LIVOURNE 1776.

Chez Thomas Masi et Compagnie,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

Duca di Gelzi

POLYEUCTE
MARTYR,
TRAGÉDIE
CHRÉTIENNE.

Par Monsieur PIERRE CORNEILLE.

A 2

ACTEURS.

FE'LIX, *Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.*

POLYEUCTE, *Seigneur Arménien, Gendre de Félix.*

SE'VERE, *Chevalier Romain, Favori de l'Empereur Décie.*

NEARQUE, *Seigneur Arménien, Ami de Polyeucte.*

PAULINE, *Fille de Félix, & Femme de Polyeucte.*

STRATONICE, *Confidente de Pauline.*

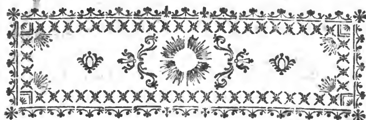
ALBIN, *Confident de Félix.*

FABIAN, *Domestique de Sévere.*

CLE'ON, *Domestique de Félix.*

TROIS GARDES.

La Scene est à Mélitene, Capitale d'Arménie, dans le Palais de Félix.



POLYEUCTE *MARTYR*, TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

Quoi, vous vous arrêtez aux ſonges d'une
femme !
De ſi foibles ſujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé,
S'allarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sçai ce qu'est un songe, & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réve l détruit
Mais vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une femme,
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,
Quand après un long-tems qu'elle a sçu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint, & croit déjà voir ma mort qu'elle a songée;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du Palais;
Je méprise sa crainte, & je céde à ses larmes,
Elle me fait pitié sans me donner d'allarmes,
Et mon cœur attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être sensible aux soupirs d'une amante?
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain, aussi bien qu'aujourd'hui.

NEARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie, ou de persévérance,
Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
Il est toûjours tout juste & tout bon, mais sa grace

Ne defcend pas toûjours avec même efficace:
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repouffe, l'égare,
Le bras qui la verfoit en devient plus avare;
Et cette fainte ardeur qui doit porter au bien;
Tombe plus rarement, ou n'opére plus rien.
Celle qui vous preffoit de courir au Baptême,
Languiffante déjà, ceffe d'être la même,
Et pour quelques foupirs qu'on vous a fait ouir;
Sa flamme fe diffipe, & va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connoiffez mal, la même ardeur me brûle,
Et le defir s'accroît quand l'effet fe recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux;
Me laiffent dans le cœur auffi chrétien que vous;
Mais pour en recevoir le facré caractere
Qui lave nos forfaits dans une eau falutaire,
Et qui purgeant notre ame, & deffillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux Cieux,
Bien que je le préfere aux grandeurs d'un Empire;
Comme le bien fuprême & le feul où j'afpire,
Je crois, pour fatisfaire un jufte & faint amour;
Pouvoir un peu remettre, & différer d'un jour.

NEARQUE.

Ainfi, du genre humain l'ennemi vous abufe,
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de rufe.

Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer:
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre;
Et ce songe rempli de noires visions,
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage, & priere, & menace,
Il attaque toûjours, & jamais ne se lasse;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encor il n'a pu,
Et que ce qu'on différe est à demi rompu.
Rompez ses premiers coups, laissez pleurer Pauline,
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arriere, & douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne?

NEARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne,
Mais à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger pour lui plaire & femme, & biens, & rang,
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang:
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite

Qui vous eſt néceſſaire, & que je vous ſouhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux,
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'Etat quand on nous perſécute,
Qu'aux plus âpres tourmens un chrétien eſt en butte,
Comment en pourrez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas réſiſter à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point. La pitié qui me bleſſe
Sied bien aux plus grands cœurs, & n'a point de foibleſſe,
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort,
Tel craint de le fâcher qui ne craint point la mort,
Et s'il faut affronter les plus cruels ſupplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant Chrétien.

NEARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque,
Je brûle d'en porter la glorieuſe marque,
Mais Pauline s'afflige, & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

NEARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes,
Dans une heure au plûtard vous eſſuierez ſes larmes,
Et l'heur de vous revoir lui ſemblera plus doux,

Plus elle aura pleuré pour un ſi cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Appaiſez donc ſa crainte,
Et calmez la douleur dont ſon ame eſt atteinte.
Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut,
Fuyez un ennemi qui ſçait votre défaut,
Qui le trouve aiſément, qui bleſſe par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puiſqu'il le faut.



SCENE II.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

ADieu, Pauline, adieu;
Dans une heure au plûtard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie?
Y va-t'il de l'honneur? Y va-t'il de la vie!

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret!

POLYEUCTE.

Vous le ſçaurez un jour, je vous quitte à regret,
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le Ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moi-même,
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſçavoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes ſoupirs cette ſeule journée.

POLYEUCTE.

Un ſonge vous fait peur!

PAULINE.

Ses préſages ſont vains;
Je le ſçai, mais enfin je vous aime, & je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu, vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance,
Je ſens déjà mon cœur prêt à ſe révolter,
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.



SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au-devant de la mort que les Dieux m'ont prédite;
Suis cet Agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siecle nous sommes,
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes,
Voilà ce qui nous reste, & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'Amans, nous sommes Souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines;
Mais après l'hyménée ils sont Rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite ici d'entiere confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence:
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous céle pourquoi;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,

Qu'il ſoit quelquefois libre, & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toûjours compte de tous ſes pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent mêmes traverſes,
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes;
Et la loi de l'hymen qui vous tient aſſemblés,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine,
Il eſt Arménien, & vous êtes Romaine,
Et vous pouvez ſçavoir que nos deux Nations
N'ont pas ſur ce ſujet mêmes impreſſions.
Un ſonge en notre eſprit paſſe pour ridicule,
Il ne nous laiſſe eſpoir, ni crainte, ni ſcrupule;
Mais il paſſe dans Rome avec autorité
Pour fidele miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'eſprit,
Si je t'en avois fait ſeulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.

PAULINE.

Encore, mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un ſi triſte diſcours,
Tu ſaches ma foibleſſe & mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer ſans honte
Ces ſurpriſes des ſens que la raiſon ſurmonte;
Ce n'eſt qu'en ces aſſauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome où je naquis, ce malheureux visage
D'un Chevalier Romain captiva le courage,
Il s'appelloit Sévere. Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes desirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguere aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre Empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnoître,
A qui Décie enfin pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas! c'étoit lui-même, & jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête-homme.
Puisque tu le connois, je ne te dirai rien,
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commune:
Trop invincible obstacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pere un vertueux Amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne & folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévere,
J'attendois un Epoux de la main de mon Pere,
Toûjours prête à le prendre, & jamais ma raison

N'avoua de mes yeux l'aimable trahiſon.
Il poſſédoit mon cœur, mes deſirs, ma penſée,
Je ne lui cachois point combien j'étois bleſſée,
Nous ſoupirions enſemble & pleurions nos malheurs;
Mais au-lieu d'eſpérance il n'avoit que des pleurs,
Et malgré des ſoupirs ſi doux, ſi favorables,
Mon pere & mon devoir étoient inexorables.
Enfin je quittai Rome & ce parfait Amant,
Pour ſuivre ici mon pere en ſon Gouvernement;
Et lui déſeſpéré s'en alla dans l'Armée,
Chercher d'un beau trépas l'illuſtre renommée.
Le reſte, tu le ſçais, mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plûs à ſes yeux;
Et comme il eſt ici le chef de la Nobleſſe,
Mon pere fut ravi qu'il me prit pour maîtreſſe,
Et par ſon alliance il ſe crut aſſuré
D'être plus redoutable & plus conſidéré.
Il approuva ſa flamme & conclut l'hyménée,
Et moi, comme à ſon lit je me vis deſtinée,
Je donnai par devoir à ſon affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination:
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triſte jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait aſſez voir à quel point vous l'aimez:
Mais quel ſonge après tout tient vos ſens allarmés?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévere,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux,

Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire,
Qui retranchant sa vie assurent sa mémoire ;
Il sembloit triomphant, & tel que sur son char,
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue,
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est dûe,
Ingrate, m'a t'il dit, *& ce jour expiré*,
Pleure à loisir l'Epoux que tu m'as préféré.
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée,
Ensuite, des Chrétiens une impie Assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon pere,
Hélas ! C'est de tout point ce qui me désespére,
J'ai vu mon pere même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là ma douleur trop forte à brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages,
Je ne sçai, ni comment, ni quand ils l'ont tué,
Mais je sçai qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste,
Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste ;
La vision de soi peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort ? pouvez-vous craindre un pere
Qui chérit votre Epoux, que votre Epoux révére,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui ?

PAULINE.

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes:
Mais je crains des chrétiens les complots & les charmes,
Et que sur mon Epoux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon pere a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie, & sacrilege,
Et dans son sacrifice use de sortilege;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos Autels,
Elle n'en veut qu'aux Dieux, & non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploye,
Ils souffrent sans murmure, & meurent avec joye,
Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon pere vient.



SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher!

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher?

FELIX.

Sévere n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie?

FELIX.

Il est le Favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FELIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient!

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop, mais comment le pouvez-vous sçavoir?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne,
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang & son crédit.
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous sçavez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif par sa main dégagé
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre:
Vous sçavez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,

Après qu'entre les morts on ne le put trouver;
Le Roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits, & de son grand courage,
Ce Monarque en voulut connoître le visage,
On le mit dans sa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroîssoit, il fit mille jaloux.
Là bien-tôt il montra quelque signe de vie,
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie,
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrette,
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévere il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoye à Décie en proposer l'échange,
Et soudain l'Empereur transporté de plaisir,
Offie au Perse son frere, & cent Chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévere,
De sa haute vertu recevoir le salaire,
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous sommes surpris,
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire,
Lui seul rétablit l'ordre & gagne la victoire,
Mais si belle, & si pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faisons la paix.
L'Empereur qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie,
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,

Et par un ſacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FELIX.

O Ciel ! En quel état ma fortune eſt réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai ſçu d'un homme de ſa ſuite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y diſpoſer.

FELIX.

Ah ! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.
L'ordre d'un ſacrifice eſt pour lui peu de choſe,
C'eſt un prétexte faux dont l'amour eſt la cauſe.

PAULINE.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chérement.

FELIX.

Que ne permettra-t'il à ſon reſſentiment!
Et juſques à quel point ne porte ſa vengeance
Une juſte colere avec tant de puiſſance !
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il eſt trop généreux.

FELIX.

Tu veux flatter envain un pere malheureux,
Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah ! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi,
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahi :
Que ta rébellion m'eut été favorable !
Qu'elle m'eut garanti d'un état déplorable !
Si quelque eſpoir me reſte, il n'eſt plus aujourd'hui
Qu'en l'abſolu pouvoir qu'il te donnoit ſur lui :
Ménage en ma faveur l'amour qui le poſſéde,
Et d'où provient mon mal, fais ſortir le remede.

PAULINE.

Moi! Moi, que je revoie un ſi puiſſant vainqueur,
Et m'expoſe à des yeux qui me percent le cœur!
Mon pere, je ſuis femme, & je ſçai ma foibleſſe,
Je ſens déjà mon cœur qui pour lui s'intéreſſe,
Et pouſſera ſans doute, en dépit de ma foi,
Quelque ſoupir indigne & de vous, & de moi,
Je ne le verrai point.

FELIX.

Raſſure un peu ton ame.

PAULINE.

Il eſt toûjours aimable, & je ſuis toûjours femme,
Dans le pouvoir ſur moi que ſes regards ont eu,
Je n'oſe m'aſſurer de toute ma vertu;
Je ne le verrai point.

FELIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton pere, & toute ta famille.

PAULINE.

C'eſt à moi d'obéir puiſque vous commandez,
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'eſt connue.

PAULINE.

Elle vaincra ſans doute,
Ce n'eſt pas le ſuccès que mon ame redoute,
Je crains ce dur combat & ces troubles puiſſans
Que fait déjà chez moi la révolte des ſens.
Mais puiſqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puiſſe armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loiſir me prépare à le voir.

FELIX.

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir ;
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentimens,
Pour servir de victime à vos commandemens.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

CEpendant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un tems à mes vœux si propice ?
Pourrai-je voir Pauline, & rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux ?
Je ne t'ai point célé que c'est ce qui m'amene,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine,
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SEVERE.

Ah ! quel comble de joie !

Cette chere beauté consent que je la voie !
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;
Elles sont pour Felix, non pour triompher d'elle,
Jamais à ses desirs mon cœur ne fut rebelle,
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,
Je me vaincrois moi-même, & ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je puis vous dire.

SEVERE.

D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t'elle plus? Eclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur? Ne la revoyez point,
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses,
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses,
Et dans ce haut degré de puissance & d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SEVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter,
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-là, Fabian, ton discours m'importune,
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune,

Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son Amant;
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SEVERE.

Ah! c'en est trop, enfin éclaircis-moi ce point.
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle est

SEVERE.

Quoi?

FABIAN.

Mariée.

SEVERE.

Soutiens-moi, Fabian, ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SEVERE.

La constance est ici d'un difficile usage,
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur,
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur,
Et quand d'un feu si beau les ames sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entens ce discours.
Pauline est mariée!

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours,
Polyeucte, un Seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SEVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom, & sort du sang des Rois.
Foibles soulagemens d'un malheur sans remede,
Pauline, je verrai qu'un autre vous posséde!
O Ciel! qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort! qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.
Voyons-là toutefois, & dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu,
Que mon cœur chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SEVERE.

Tout est considéré,
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN.

Oui, Seigneur; mais...

SEVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir,
Je ne veux que la voir, soupirer, & mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence,
Un Amant qui perd tout n'a plus de complaisance,

Dans un tel entretien il fuit sa passion,
Et ne pousse qu'injure & qu'imprécation.

SEVERE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore,
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore,
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légere,
Son devoir m'a trahi, mon malheur, & son pere.
Mais son devoir fut juste, & son pere eut raison,
J'impute à mon malheur toute la trahison,
Un peu moins de fortune, & plutôt arrivée,
Eut gagné l'un par l'autre, & me l'eut conservée:
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir,
Laisse-là-moi donc voir, soupirer & mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême,
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais Amans,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite, & le redouble.

SEVERE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SEVERE.

Hélas! elle aime un autre, un autre est son Epoux.

SCENE II.

PAULINE, SEVERE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Sévere, & n'en fais point d'excuse,
Que tout autre que moi vous flatte & vous abuse,
Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le Ciel en mon choix eut mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort,
Contre votre mérite eut fait un vain effort;
Je découvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux Monarques.
Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix,
De quelque Amant pour moi que mon pere eut fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne,
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi;
Et sur mes passions, ma raison souveraine
Eut blâmé mes soupirs, & dissipé ma haine.

SEVERE.

Que vous êtes heureuse! & qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remede à tous vos déplaisirs!
Ainsi de vos desirs toûjours reine absolue,
Les plus grands changemens vous trouvent résolue;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, & peut être au mépris;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, & l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abattu!
Un soupir, une larme à regret épandue
M'auroit déjà guéri de vous avoir perdue,
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli,
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'un autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé!
Est-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé!

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, & si mon ame
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux! que j'éviterois de rigoureux tourmens!
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentimens,
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y regne pas, elle les tyrannise;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble, & que sédition.
Un je ne sçai quel charme encor vers vous m'emporte,
Votre mérite est grand, si ma raison est forte:

Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sçai mieux le prix, & qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avois conçu.
Mais ce même devoir qui me vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les loix d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même à nos desirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle:
Plaignez-vous-en encor, mais louez sa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur;
Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins sincere
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévere.

SEVERE.

Ah! Madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur;
Je nommois inconstance, & prenois pour un crime,
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grace, montrez moins à mes sens désolés,
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez;
Et cachant par pitié cette vertu si rare
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! Cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.

Ces pleurs en sont témoins, & ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense;
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, & cessez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte,
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens
Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.

SEVERE.

Que je me prive aussi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SEVERE.

Quel prix de mon amour! Quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le remede seul qui peut guérir nos maux.

SEVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir les miens, ils souilleroient ma gloire.

SEVERE.

Ah! puisque votre gloire en prononce l'Arrêt,
Il faut que ma douleur céde à son intérêt;
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne,
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu. Je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un bon trépas,
Et remplir dignement par une mort pompeuse
De mes premiers exploits l'attente avantageuse;

Si toutefois, après ce coup mortel du fort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice,
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SEVERE.

Puisse le juste Ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur & de jours Polyeucte, & Pauline!

PAULINE.

Puisse trouver Sévere, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur.

SEVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pere.

SEVERE.

O devoir qui me perd & qui me déséspere!
Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant

PAULINE.

Adieu, trop malheureux, & trop parfait Amant!

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes,

Vous voyez clairement que votre ſonge eſt vain,
Sévere ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laiſſe-moi reſpirer, du moins ſi tu m'as plainte,
Au ſort de mon malheur tu rappelle ma crainte,
Souffre un peu de relâche à mes eſprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi, vous craignez encor!

PAULINE.

Je tremble, Stratonice,
Et bien que je m'effraye avec peu de juſtice,
Cette injuſte frayeur ſans ceſſe reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévere eſt généreux.

PAULINE.

Malgré ſa retenue
Polyeucte ſanglant frappe toûjours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au beſoin qu'il ſeroit ſon appui,
Mais ſoit cette croyance ou fauſſe, ou véritable,
Son ſéjour en ce lieu m'eſt toûjours redoutable;
A quoi que ſa vertu puiſſe le diſpoſer,
Il eſt puiſſant, il m'aime, & vient pour m'épouſer.



SCENE

SCENE IV.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'Eſt trop verſer des pleurs, il eſt tems qu'
ils tariſſent,
Que votre douleur ceſſe, & vos craintes finiſſent,
Malgré les faux avis, par vos Dieux envoyés,
Je ſuis vivant, Madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour eſt encor long, & ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis ſe trouve déjà vraie,
J'ai cru Sévere mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le ſçai, mais enfin j'en prens peu de ſouci.
Je ſuis dans Mélitene, & quel que ſoit Sévere,
Votre pere y commande, & l'on m'y conſidére;
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe avec raiſon,
D'un cœur tel que le ſien craindre une trahiſon.
On m'avoit aſſuré qu'il vous faiſoit viſite,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter aſſez triſte & confus,
Mais j'ai gagné ſur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi! vous me ſoupçonnez déjà de quelque ombrage?

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop fenfible outrage.
J'affure mon repos que troublent fes regards,
La vertu la plus ferme évite les hazards ;
Qui s'expofe au péril veut bien trouver fa perte ;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa préfence toûjours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laiffer furprendre,
On fouffre à réfifter, on fouffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire eft pénible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, & devoir trop fincere !
Que vous devez coûter de regrets à Sévere !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts, & plus je vous contemple,
Plus j'admire . . .

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NEARQUE, STRATONICE, CLEON.

CLEON.

Seigneur, Félix vous mande au temple,
La victime eft choifie, & le peuple à genoux,

Et pour ſacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te ſuivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévere craint ma vue, elle irrite ſa flamme,
Je lui tiendrai parole, & ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, penſez à ſon pouvoir,
Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout ſon crédit n'a rien que j'appréhende,
Et comme je connois ſa générofité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

OU' penſez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoi, vous mêler aux vœux d'une troupe infidelle?
Oubliez-vous déjà que vous êtes Chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le ſuis, vous en ſouvient-il bien?

NEARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NEARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'Idolâtrie, & montrer qui nous sommes;
C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,
Je viens de le promettre, & je vais l'accomplir.
Je rends graces au Dieu que tu m'as fait connoître,
De cette occasion qu'il a si-tôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NEARQUE.

Ce zele est trop ardent, souffrez qu'il se modére.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révére.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NEARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle!

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle eſt volontaire, & plus elle mérite.

NEARQUE.

Il ſuffit, ſans chercher, d'attendre & de ſouffrir.

POLYEUCTE.

On ſouffre avec regret quand on n'oſe s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort eſt aſſurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déjà la palme eſt préparée.

NEARQUE.

Par une ſainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter,
Pourquoi mettre au hazard ce que la mort aſſure?
Quand elle ouvre le Ciel peut-elle ſembler dure?
Je ſuis Chrétien, Néarque, & le ſuis tout-à-fait,
La foi que j'ai reçue aſpire à ſon effet,
Qui fuit, croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NEARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe;
Vivez pour protéger les Chretiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NEARQUE.

Vous voulez donc mourir!

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre.

NEARQUE.

Je ne puis déguiſer que j'ai peine a vous ſuivre,

Sous l'horreur des tourmens je crains de succom-
ber.

POYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber,
Dieu fait part au besoin de sa force infinie,
Qui craint de le nier, dans son ame le nie,
Il croit le pouvoir faire, & doute de sa foi.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace, & rien de ma foiblesse,
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse,
D'où vient cette froideur?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant, suivons ce saint effort.
Dressons-lui des autels sur des morceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire & femme, & biens, &
rang,
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, & que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand peine Chrétien j'en montre plus que
vous?

NEARQUE.

Vous sortez du Baptême, & ce qui vous anime
C'est sa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
Comme encor toute entiere elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément:

Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse & ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, & montrer qui nous sommes;
Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie,
Je reconnois Néarque, & j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de tems, le sacrifice est prêt,
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal;
Allons briser ces Dieux de pierre & de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

NEARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zele à ce qu'il veut de nous.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE *seul.*

Que de soucis flottans! Que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images!
Douce tranquillité que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations que mes troubles produisent,
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour se détruisent,
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister,
Aucun effroi n'y regne où j'ose m'arrêter;
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, & tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout-à-fait.
Sévere incessamment brouille ma fantaisie,
J'espére en sa vertu, je crains sa jalousie,
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal,
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre en désespéré qui peut tout attenter;
Quelque haute raison qui régle leur courage,

L'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage,
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colere & de la défiance,
Et saisissant ensemble & l'Epoux, & l'Amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimere,
Et que je traite mal Polyeucte & Sévere,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs ames, à tous deux d'elles-mêmes maîtresses,
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses,
Ils se verront au temple en hommes généreux;
Mais, las! ils se verront, & c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon Epoux d'être dans Mélitene,
Si contre lui, Sévere arme l'Aigle Romaine,
Si mon pere y commande, & craint ce Favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte, & fait place à la crainte,
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper;
Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper.
Mais sçachons-en l'issue.



SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

HE bien, ma Stratonice,
Comment s'eſt terminé ce pompeux ſacrifice?
Ces rivaux généreux au temple ſe ſont vus?

STRATONICE.

Ah! Pauline.

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus?
J'en vois ſur ton viſage une mauvaiſe marque.
Se ſont-ils querellés?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les Chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en ſçauriez avoir une plus juſte cauſe.

PAULINE.

L'ont-ils aſſaſſiné?

STRATONICE.

Ce ſeroit peu de choſe.

Tout votre ſonge eſt vrai, Polyeucte n'eſt plus...

PAULINE.

Il eſt mort!

STRATONICE.

Non, il vit, mais, ô pleurs ſuperflus!
Ce courage ſi grand, cette ame ſi divine
N'eſt plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'eſt plus cet Epoux ſi charmant à vos yeux,
C'eſt l'ennemi commun de l'État & des Dieux,
Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traître, un ſcélérat, un lache, un parricide,
Une peſte exécrable à tous les gens de bien,
Un ſacrilege impie, en un mot, un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit ſuffi ſans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres, aux Chrétiens ſont-ce des impoſtures?

PAULINE.

Il eſt ce que tu dis s'il embraſſe leur foi,
Mais il eſt mon époux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne conſidérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à préſent ſujet de le haïr,
Qui trahit tous nos Dieux auroit pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie,
Et ſi de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du ſien,

Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi! s'il aimoit ailleurs, ferois-je difpofée
A fuivre à fon exemple une ardeur infenfée ?
Quelque Chrétien qu'il foit, je n'en ai point d'horreur,
Je chéris fa perfonne, & je hais fon erreur.
Mais quel reffentiment en témoigne mon pere?

STRATONICE.

Une fecrette rage, un excès de colere,
Malgré qui, toutefois un refte d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié,
Il ne veut point fur lui faire agir fa juftice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le fupplice.

PAULINE.

Quoi! Néarque en eft donc?

STRATONICE.

Néarque l'a féduit,
De leur vieille amitié c'eft-là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras le traînoit au Baptême.
Voilà ce grand fecret & fi myftérieux
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut effayer la force de mes pleurs;
En qualité de femme, ou de fille, j'efpére
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un pere,
Que fi fur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,

Je ne prendrai conſeil que de mon déſeſpoir.
Apprens-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'eſt une impiété qui n'eut jamais d'exemple,
Je ne puis y penſer ſans frémir à l'inſtant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale inſolence.
Le Prêtre avoit à peine obtenu du ſilence,
Et devers l'Orient aſſuré ſon aſpect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de reſpect.
A chaque occaſion de la cérémonie,
A l'envi l'un & l'autre étaloit ſa manie,
Des Myſteres ſacrés hautement ſe moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le peuple en murmure, & Félix s'en offenſe,
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
Quoi! lui dit Polyeucte en élevant ſa voix,
Adorez-vous des Dieux, ou de pierre, ou de bois!
Ici diſpenſez-moi du récit des blaſphêmes
Qu'ils ont vomi tous deux contre Jupiter même,
L'adultere & l'inceſte en étoient les plus doux.
Oyez, dit-il enſuite, *oyez, peuple, oyez tous.*
Le Dieu de Polyeucte & celui de Néarque,
De la Terre & du Ciel eſt l'abſolu Monarque,
Seul Etre independant, ſeul maître du deſtin,
Seul principe éternel, & ſouveraine fin.
C'eſt ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie,
Lui ſeul tient en ſa main le ſuccès des combats,
Il le veut élever, il le peut mettre à bas:
Sa bonté, ſon pouvoir, ſa juſtice eſt immenſe,

C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense,
Vous adorez envain des monstres impuissans.
Se jettant à ces mots sur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'Autel.
Cieux! a-t'on vu jamais, a-t'on rien vu de tel?
Du plus puissant des Dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les Mysteres troublés, le Temple profané,
La fuite & les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste,
Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre, & plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse & d'indignation!



SCENE III.

FELIX, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Une telle insolence avoir osé paroître!
En public! A ma vue! Il en mourra, le traître!

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FELIX.

Je parle de Néarque, & non de votre Epoux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,

Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre,
La grandeur de son crime & de mon déplaisir,
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.

FELIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colere,
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur,
Vous l'avez pu sçavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sçai que de Néarque il doit voir le supplice.

FELIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir & le desir de vivre
Resaisissent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace,
Cette indiscrette ardeur tourne bien-tôt en glace,
Et nous verrons bien-tôt son cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FELIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit, mais, hélas! où me renvoyez-vous,
Et quels tristes hazards ne court point mon Epoux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espére
Le bien que j'espérois de la bonté d'un pere?

FELIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir,
Je devois même peine à des crimes semblables,
Et mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel,
Je me suis fait pour lui moi-même criminel,
Et j'attendois de vous au milieu de vos craintes,
Plus de remercicmens que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sçai quelle est l'humeur & l'esprit d'un Chrétien.
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure,
Vouloir son repentir c'est ordonner qu'il meure.

FELIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-là toute entiere.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FELIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-pere est l'appui?

FELIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme j'ai fait pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FELIX.

FELIX.

Mais il se plaît à l'être.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon pere, au nom des Dieux...

FELIX.

Ne les réclamez pas
Ces Dieux, dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Hé bien, qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place...

FELIX.

J'ai son pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FELIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FELIX.

Je regarde sa faute, & ne vois plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilege,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilege.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FELIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon ſort affreux, trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FELIX.

Les Dieux & l'Empereur ſont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FELIX.

J'ai les Dieux & Décie enſemble à redouter:
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triſte;
Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte?
S'il nous ſembloit tantôt courir à ſon malheur,
C'eſt d'un nouveau Chrétien la premiere chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette eſpérance
Que deux fois en un jour il change de croyance:
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légéreté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſucée,
Que ſans l'examiner ſon ame ait embraſſée;
Polyeucte eſt Chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous, portez au Temple un eſprit réſolu.
Vous devez préſumer de lui comme du reſte.
Le trépas n'eſt pour eux ni honteux, ni funeſte;
Ils cherchent de la gloire à mépriſer nos Dieux,
Aveugles pour la terre, ils aſpirent aux Cieux;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, aſſaſſinés, n'importe,
Les ſupplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs,
Et les menent au but où tendent leurs deſirs,
La mort la plus infame, ils l'appellent martyre.

FELIX.

Hé bien donc, Polyeucte aura ce qu'il desire;
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon Pere...

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Albin, en est-ce fait?

ALBIN.

Oui, Seigneur, & Néarque a payé son forfait.

FELIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

ALBIN.

Il l'a vu, mais, hélas! avec un œil d'envie,
Il brûle de le suivre au-lieu de reculer,
Et son cœur s'affermit au-lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disois bien, encore un coup, mon Pere,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FELIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime,
Il est de votre choix la glorieuse estime,
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu

Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle, & prompte obéïssance
Que j'ai toûjours rendue aux loix de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FELIX.

Vous m'importunez trop, bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre:
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs,
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre & tems, & pleurs,
J'en veux être le maître, & je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un Pere qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre Epoux de lui-même.
Tantôt, jusqu'en ce lieu je le ferai venir,
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez...

FELIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige,
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins,
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCENE V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

ALbin, comme eſt-il mort?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, ſans murmure, & ſans étonnement,
Dans l'obſtination & l'endurciſſement,
Comme un Chrétien enfin, le blaſphême à la bouche.

FELIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche,
Loin d'en être abattu, ſon cœur en eſt plus haut,
On l'a violenté pour quitter l'échafaud,
Il eſt dans la priſon où je l'ai vu conduire,
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FELIX.

Que je ſuis malheureux!

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne ſçait pas les maux dont mon cœur eſt atteint.
De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée;

Je ſens l'amour, la haine, & la crainte, & l'eſpoir,
La joye & la douleur tour-à-tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentimens qui ne ſont pas croyables,
J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeroient agir,
J'en ai-même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choiſi pour gendre,
Je hàis l'aveugle erreur qui le vient de ſurprendre,
Je déplore ſa perte, & le voulant ſauver,
J'ai la gloire des Dieux enſemble à conſerver;
Je redoute leur foudre, & celui de Décie,
Il y va de ma charge, il y va de ma vie:
Ainſi, tantôt pour lui je m'expoſe au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excuſera l'amitié d'un beau-pere,
Et d'ailleurs Polyeucte eſt d'un ſang qu'on révére.

FELIX.

A punir les Chrétiens ſon ordre eſt rigoureux,
Et plus l'exemple eſt grand, plus il eſt dangereux.
On ne diſtingue point quand l'offenſe eſt publique,
Et lorſqu'on diſſimule un crime domeſtique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi
Châtier en autrui ce qu'on trouve chez ſoi?

ALBIN.

Si vous n'oſez avoir d'égard à ſa perſonne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FELIX.

Sévere me perdroit ſi j'en uſois ainſi.
Sa haine & ſon pouvoir font mon plus grad ſouci.
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il ſoit généreux, quoiqu'il ſoit magnanime,

Il eſt homme, & ſenſible, & je l'ai dédaigné,
Et de tant de mépris ſon eſprit indigné,
Que met au déſeſpoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendroit ma ruine.
Pour venger un affront tout ſemble être permis,
Et les occaſions tentent les plus remis...
Peut-être, & ce ſoupçon n'eſt pas ſans apparence,
Il rallume en ſon cœur déjà quelque eſpérance,
Et croyant bien-tôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge ſi ſa colere en ce cas implacable,
Me feroit innocent de ſauver un coupable;
Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontés,
Une ſeconde fois ſes deſſeins avortés.
Te dirai-je un penſer indigne, bas, & lâche?
Je l'étouffe, il renaît, il me flatte, & me fâche,
L'ambition toûjours me le vient préſenter,
Et tout ce que je puis c'eſt de le déteſter.
Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille,
Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſoit ma fille,
J'acquerrois bien par-là de plus puiſſans appuis
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne ſuis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie,
Mais que plutôt le Ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des penſers ſi bas je puiſſe conſentir,
Que juſques-là ma gloire oſe ſe démentir.

ALBIN.

Votre cœur eſt trop bon, & votre ame trop haute,
Mais vous réſolvez-vous à punir cette faute?

FELIX.

Je vais dans la priſon faire tout mon effort

A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort,
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin, si toûjours il s'obstine?

FELIX.

Ne me presse point tant dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre, & ne sçai que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en serviteur fidele,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa derniere espérance & le sang de ses Rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée,
J'ai laissé tout au tour une troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

FELIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, & d'un espoir de grace
Appaisez la fureur de cette populace.

FELIX.

Allons, & s'il persiste à demeurer Chrétien,
Nous en disposerons sans qu'il en sache rien.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLEON. *Trois autres Gardes.*

POLYEUCTE.

GArdes, que me veut-on ?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O préfence! ô combat que fur-tout j'appréhende!
Félix, dans la prifon j'ai triomphé de toi ;
J'ai ri de ta menace, & t'ai vu fans effroi,
Tu prends pour t'en venger de plus puiffantes armes,
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que fes larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce preffant befoin redouble ton fecours.
Et toi, qui tout fortant encor de la victoire,
Regarde mes travaux du féjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un fi fort ennemi,
Prête du haut du Ciel la main à ton ami.
Gardes, oferiez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du fupplice,
Ce n'eft pas mon deffein qu'on me faffe évader :
Mais comme il fuffira de trois à me garder,

L'autre m'obligeroit d'aller quérir Sévere,
Je crois que sans péril on peut me satisfaire,
Si j'avois pu lui dire un secret important,
Il vivroit plus heureux, & je mourrois content.

CLEON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévere à mon défaut sera ta récompense.
Va, ne perds point de tems, & reviens promptement.

CLEON.

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.



SCENE II.

POLYEUCTE.

Les Gardes se retirent aux côtés du Théâtre.

SOurce délicieuse en misere féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés!
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire,
Vous étalez envain vos charmes impuissans,

Vous me montrez envain par tout ce vaste Empire
Les ennemis de Dieu pompeux & florissans ;
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les Grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.
Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-tems abandonné les siens ;
De ton heureux destin vois la suite effroyable,
Le Scythe va venger le Perse & les Chrétiens.
Encore un peu plus outre, & ton heure est venue,
Rien ne t'en sçauroit garantir,
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente d'un repentir.
Que cependant Félix m'immole à ta colere,
Qu'un Rival plus puissant eblouisse ses yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-pere ;
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien.
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.
Saintes douceurs du Ciel ! adorables idées !
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir,
De vos sacrés attraits les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

Vous promettez beaucoup, & donnez davantage,
Vos biens ne sont point inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.
C'est vous, ô feu divin! que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois, mais mon cœur d'un saint zele enflammé
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé,
Et mes yeux éclairés des célestes lumieres
Ne trouvent plus aux siens leurs graces coûtumieres.



SCENE III.

PAULINE, POLYEUCTE, *Gardes.*

POLYEUCTE.

MAdame, quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chere moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même,
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime,

Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre, & vous êtes sauvé.
A quelque extrêmité que votre crime passe,
Vous êtes innocent, si vous vous faites grace.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités,
Chéri de tout le peuple, estimé chez le Prince,
Gendre du Gouverneur de toute la Province;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux,
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez votre espérance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considére plus, je sçai mes avantages,
Et l'espoir que sur vous forment les grands courages.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers
Que troublent les soucis, que suivent les dangers,
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,
Aujourd'hui sur le trône, & demain dans la boue,
Et leur plus haut éclat fait tant de méconteas,
Que peu de vos Césars en ont joui long-tems.
J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle,
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré sans mesure & sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,

Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

PAULINE.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges;
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux,
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en même-tems l'engage,
Vous la devez au Prince, au public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je sçai quel en est l'heur, & quelle en est la gloire.
Des Ayeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cens ans lui met l'Empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au Prince, à sa couronne,
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne:
Si mourir pour son Prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Insensibles & sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous le voulez.
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,

Et la terre & le Ciel n'en connoiſſent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble idolâtre, & Chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévere,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu ſont bien plus à chérir.
Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir,
Et ſans me laiſſer lieu de tourner en arriere,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriere;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et ſortant du Baptême il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie...
Mais que ſert de parler de ces tréſors cachés,
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchés.

PAULINE.

Cruel! car il eſt tems que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate,
Eſt-ce là ce beau feu? Sont-ce là tes ſermens?
Témoignes-tu pour moi les moindres ſentimens?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable.
Je croyois que l'amour t'en parleroit aſſez,
Et je ne voulois pas des ſentimens forcés.
Mais cette amour ſi ferme & ſi bien méritée
Que tu m'avois promiſe, & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,

Te peut-elle arracher une larme, un ſoupir?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joie,
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie;
Et ton cœur inſenſible à ces triſtes appas
Se figure un bonheur où je ne ſerai pas!
C'eſt donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée!
Je te ſuis odieuſe après m'être donnée!

POLYEUCTE.

Hélas!

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à ſortir!
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il eſt, j'y trouverois de charmes!
Mais, courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verſe, & plut-à-Dieu qu'à force d'en verſer,
Ce cœur trop endurci ſe put enfin percer.
Le déplorable état où je vous abandonne,
Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et ſi l'on peut au Ciel ſentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais ſi dans ce ſéjour de gloire & de lumiere,
Ce Dieu tout juſte & bon peut ſouffrir ma priere,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne,
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître, & ne vous pas aimer,
Pour

Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux! Qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est envain qu'on se met en défense,
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense,
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu,
Il viendra, mais le tems ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimere, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-meme.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Céleftes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE,

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va, cruel! va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laiſſer, ne t'en mets plus en peine,
Je vais...

SCENE IV.

SEVERE, POLYEUCTE, PAULINE, FABIAN, *Gardes.*

PAULINE.

MAis, quel deſſein en ce lieu vous amene,
Sévere? Auroit-on cru qu'un cœur ſi généreux
Put venir juſqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traîtez mal, Pauline, un ſi rare mérite,
A ma ſeule priere il rend cette viſite.
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.

Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais put recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête-
homme,
Qu'ait adoré la terre, & qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous,
Ne la refusez pas de la main d'un Epoux,
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre,
Rendez-lui votre cœur, & recevez sa foi,
Vivez heureux ensemble, & mourez comme moi,
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.
Qu'on me mene à la mort, je n'ai plus rien à
dire,
Allons, Gardes, c'est fait.

SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

Dans mon étonnement
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître, & ne vous chérir pas!
Un homme aimé de vous, si-tôt qu'il vous posséde,

Sans regret il vous quitte, il fait plus, il vous céde,
Et comme ſi vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un préſent lui-même à ſon rival.
Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puiſque pour y prétendre ils oſent rejetter
Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.
Pour moi, ſi mes deſtins un peu plutôt propices
Euſſent de votre hymen honoré mes ſervices,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux,
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
Avant que...

PAULINE.

Briſons-là, je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux,
Ne pouſſe quelque ſuite indigne de tous deux.
Sévere, connoiſſez Pauline toute entiere.
Mon Polyeucte touche à ſon heure derniere,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cauſe, encor qu'innocemment.
Je ne ſçai ſi votre ame à vos deſirs ouverte,
Auroit oſé former quelque eſpoir ſur ſa perte;
Mais ſachez qu'il n'eſt point de ſi cruels trépas,
Où d'un front aſſuré je ne porte mes pas.
Qu'il n'eſt point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de ſouiller une gloire ſi pure,
Que d'épouſer un homme après ſon triſte ſort,

Qui de quelque façon ſoit cauſe de ſa mort;
Et ſi vous me croyiez d'une ame ſi peu ſaine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit tout en
haine.
Vous êtes généreux, ſoyez-le juſqu'au bout;
Mon pere eſt en état de vous accorder tout,
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon Epoux, c'eſt à vous qu'il l'im-
mole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui,
Faites-vous un effort pour lui ſervir d'appui.
Je ſçai que c'eſt beaucoup que ce que je demande,
Mais plus l'effort eſt grand, plus la gloire en eſt
grande,
Conſerver un Rival dont vous êtes jaloux,
C'eſt un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et ſi ce n'eſt aſſez de votre renommée,
C'eſt beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut tou-
cher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus
cher.
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévere.
Adieu. Réſolvez ſeul ce que vous devez faire,
Si vous n'êtes pas tel que je l'oſe eſpérer,
Pour vous priſer encor je le veux ignorer.



SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

QU'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe ſur mon bonheur, & le réduit en poudre?
Plus je l'eſtime près, plus il eſt éloigné,
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné,
Et toûjours la fortune à me nuire obſtinée,
Tranche mon eſpérance auſſi-tôt qu'elle eſt née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus,
Toûjours triſte, toûjours & honteux & confus,
De voir que lâchement elle ait oſé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait oſé paroître,
Et qu'une femme enfin dans la calamité,
Me faſſe des leçons de générosité.
Votre belle ame eſt haute autant que malheureuſe,
Mais elle eſt inhumaine autant que généreuſe,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur,
D'un Amant tout à vous tyranniſent le cœur.
C'eſt donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je ſerve un Rival lorſqu'il vous abandonne,
Et que par un cruel & généreux effort,
Pour vous rendre en ſes mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille,
Qu'il accorde, s'il veut, le pere avec la fille,
Polyeucte & Félix, l'Epouse avec l'Epoux,
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SEVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle,
Que Sévere l'égale, & qu'il est digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien due, & que l'ordre des Cieux,
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le Ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien;
Quoi! vous entreprenez de sauver un Chrétien?
Pouvez-vous ignorer pour cette Secte impie
Quelle est & fut toûjours la haine de Décie?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SEVERE.

Cet avis seroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ses mains ma vie & ma fortune,
Je suis encor Sévere, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire, & rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux satisfaire;
Qu'après, le sort se montre, ou propice, ou contraire,
Comme son naturel est toûjours inconstant,
Périssant glorieux je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confidence,
La Secte des Chrétiens n'est pas ce que l'on pense,
On les hait, la raison je ne la connois point,

Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connoître,
On les tient pour Sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mysteres secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Eleusine, & la bonne Déesse
Ont leurs secrets comme eux, à Rome, & dans la Grece,
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de Dieux;
Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome,
Nos Ayeux à leur gré faisoient un Dieu d'un homme,
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le Ciel de tous nos Empereurs;
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout:
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble,
Et me dut leur colere écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes,
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins? Les a-t-on vus rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fideles?

Furieux dans la guerre ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix, commençons par son gendre,
Et contentons ainsi d'une seule action,
Et Pauline, & ma gloire, & ma compassion.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FELIX.

ALbin, as-tu bien vu la fourbe de Sévere?
As-tu bien vu sa haine, & vois-tu ma misere?

ALBIN.

Je n'ai rien vu en lui qu'un Rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un Pere rigoureux.

FELIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Félix, & dédaigne Pauline,
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un Rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace:
Tranchant du généreux il croit m'épouvanter;
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer,

Je sçai dès gens de Cour quelle est la Politique,
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique;
C'est envain qu'il tempête, & feint d'être en fureur,
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur,
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,
Epargnant son Rival je serois sa victime,
Et s'il avoit à faire à quelque mal-adroit,
Le piege est bien tendu, sans doute il le perdroit:
Mais un vieux Courtisan est un peu moins crédule,
Il voit quand on le joue, & quand on dissimule;
Et moi; j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons.

ALBIR.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FELIX.

Pour subsister en Cour c'est la haute science,
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir,
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa Secte,
Quoi que son Protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FELIX.

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne,
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévere promet...

FELIX.

Albin, je m'en défie;
Et connois mieux que lui la haine de Décie,
En faveur des Chrétiens s'il choquoit son courroux,
Lui-même assurément se perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte, & si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FELIX.

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti,
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zele pour lui qu'il fait déjà paroître,
Je ne sçai si long-tems j'en pourrois être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir,
Et Sévere aussi-tôt courant à sa vengeance,
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage;
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage,
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FELIX.

Envain après sa mort il voudra murmurer,

Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, & gardez bien la porte.

SCENE II.

POLYEUCTE, FELIX, ALBIN.

FELIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte, & la loi des Chrétiens
T'ordonne-t'elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, & j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toûjours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens,
La raison me l'ordonne, & la loi des Chrétiens,
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FELIX.

Te suivre dans l'abyme où tu veux te jetter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FELIX.

Donne-moi pour le moins le tems de la connoître,
Pour me faire Chrétien, sers-moi de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,

Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre Juge,
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
Les Rois & les Bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX.

Je n'en répondrai plus, & quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive,
J'en serai Protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persecutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités.
Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances,
Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses;
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor des persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre,
Ce n'est qu'à ses Elus que Dieu les fait entendre.

FELIX.

Je te parle sans fard. & veux être Chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FELIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? De Sévere!

FELIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colere,
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?
Portez à vos Payens, portez à vos Idoles
Le suc empoisonné que sement vos paroles.
Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien,
Aux yeux de tout le monde il est toûjours Chrétien.

FELIX.

Ce zele de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison,
Elle est un don du Ciel & non de la raison,
Et c'est-là que bientôt voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FELIX.

Ta perte cependant va me désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi vous réparer,
En vous ôtant un gendre on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai consideré plus que tu ne mérites;
Mais malgré ma bonté qui croît, plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vengerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi! vous changez bientôt d'humeur & de langage.

Le zele de vos Dieux rentre en votre courage ;
Celui d'être Chrétien s'échappe, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler ſans fard.

FELIX.

Va, ne préſume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux Docteurs je ſuive l'impoſture,
Je flattois ta manie afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;
Je voulois gagner tems pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai trop fait d'injure à nos Dieux tout-puiſſans,
Choiſis de leur donner ton ſang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'eſt point douteux, mais j'apperçois Pauline.
O Ciel !

SCENE III.

PAULINE, FELIX, POLYEUCTE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'aſſaſſine ?
Sont-ce tous deux enſemble, ou chacun à ſon tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature, ou l'amour ?
Et n'obtiendrai-je rien d'un Epoux, ni d'un pere ?

FELIX.

Parlez à votre Epoux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévere.

PAULINE.

Tigre, aſſaſſine-moi du moins ſans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous ſoulager,
Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſſéde,
Et ſçait qu'un autre amour en eſt le ſeul remede.
Puiſqu'un ſi grand mérite a pu vous enflammer,
Sa preſence toûjours a droit de vous charmer,
Vous l'aimez, il vous aime, & ſa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel! pour être ainſi traitée,
Et pour me reprocher au mépris de ma foi,
Un amour ſi puiſſant que j'ai vaincu pour toi!
Vois pour te faire vaincre un ſi fort adverſaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si juſtement acquis à ſon premier vainqueur;
Et ſi l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort ſur toi pour te rendre à Pauline:
Apprends d'elle à forçer ton propre ſentiment,
Prends ſa vertu pour guide en ton aveuglement,
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre ſous tes loix à jamais aſſervie.
Si tu peux rejetter de ſi juſtes deſirs,
Regarde au moins ſes pleurs, écoute ſes ſoupirs,
Ne déſeſpére pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, & vous le dis encore,
Vivez avec Sévere, ou mourez avec moi.

Je

Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi,
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connois plus si vous n'êtes Chrétienne.
C'en est assez Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos Dieux & vous.

PAULINE.

Ah! mon Pere, son crime à peine est pardonnable,
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
La nature est trop forte, & ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais,
Un Pere est toûjours Pere, & sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jettez sur votre fille un regard paternel,
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel,
Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence, & le crime,
Et qu'elle changera par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment.
Nos destins par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables,
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un Pere est toûjours Pere,
Rien n'en peut effacer le sacré caractere,

Je porte un cœur ſenſible, & vous l'avez percé,
Je me joins avec vous contre cet inſenſé.
Malheureux Polyeucte! es-tu ſeul inſenſible?
Et veux-tu rendre ſeul ton crime irrémiſſible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil ſi détaché?
Peux-tu voir tant d'amour ſans en être touché?
Ne reconnois-tu plus ni beau-pere, ni femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre ſans flamme?
Pour reprendre les noms, & de gendre, & d'Epoux,
Veux-tu nous voir tous deux embraſſer tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice eſt de mauvaiſe grace!
Après avoir deux fois eſſayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour & ſon effort,
Après avoir montré cette ſoif du Baptême,
Pour oppoſer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez enſemble! Ah, ruſes de l'Enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher!
Vos réſolutions uſent trop de remiſe,
Prenez la vôtre enfin puiſque la mienne eſt priſe.
Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers,
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre & les Enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort de parler à qui ne peut m'entendre,
Voyez l'aveugle erreur que vous oſez défendre.
Des crimes les plus noirs vous ſouillez tous vos Dieux,

Vous n'en puniſſez point qu'il n'ait ſon maître aux
Cieux.
La proſtitution, l'adultere, l'inceſte,
Le vol, l'aſſaſſinat, & tout ce qu'on déteſte,
C'eſt l'exemple qu'à ſuivre offrent vos immortels;
J'ai profané leur Temple, & briſé leurs Autels,
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de
Sévere,
Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empe-
reur.

FELIX.

Enfin ma bonté céde à ma juſte fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je ſuis Chrétien.

FELIX.

Impie,
Adores-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je ſuis Chrétïen.

FELIX.

Tu l'es? O cœur trop obſtiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduiſez-vous?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chere Pauline, adieu, conſervez ma mémoire.

Qui tient je ne ſçai quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre ſang par votre propre main.

FELIX.

Ainſi l'ont autrefois verſé Brute & Manlie,
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affoiblie,
Et quand nos vieux héros avoient de mauvais ſang,
Ils euſſent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous ſéduit, mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que ſon déſeſpoir,
Par ſes pleurs & ſes cris ſçaura vous émouvoir...

FELIX.

Tu me fais ſouvenir qu'elle a ſuivi ce traître,
Et que ce déſeſpoir qu'elle fera paroître,
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours-y mettre ordre, & voir ce qu'elle a fait,
Romps ce que ſes douleurs y donneroient d'obſtacle,
Tire-la, ſi tu peux de ce triſte ſpectacle,
Tâche à la conſoler, va donc, qui te retient?

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin, Seigneur, elle revient.





SCENE V.

PAULINE, FELIX, ALBIN.

PAULINE.

Pere barbare, acheve, acheve ton ouvrage,
Cette feconde hoftie eft digne de ta rage,
Joins ta fille à ton gendre, ofe, que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu,
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon Epoux en mourant m'a laiffé fes lumieres,
Son fang dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a deffillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
Je vois, je fçai, je crois, je fuis défabufée,
De ce bienheureux fang tu me vois baptifée;
Je fuis Chrétienne enfin, n'eft-ce point affez dit?
Conferve en me perdant, ton rang, & ton crédit,
Redoute l'Empereur, appréhende Sévere;
Si tu ne veux périr, ma perte eft néceffaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas,
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.
Mene, mene-moi voir tes Dieux que je détefte,
Ils n'en ont brifé qu'un, je briferai le refte,
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuiffans qu'en leurs mains vous peignez,
Et faintement rebelle aux loix de la naiffance,
Une fois envers toi manquer d'obéiffance.

Ce n'eſt point ma douleur que par-là je fais voir,
C'eſt la Grace qui parle & non le déſeſpoir.
Le faut-il dire encor, Félix ? Je ſuis Chrétienne,
Affermis par ma mort ta fortune & la mienne,
Le coup à l'un & l'autre en ſera précieux,
Puiſqu'il t'aſſure en terre en m'élevant aux Cieux.



SCÈNE VI. & Derniere.

SEVERE, FELIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SEVERE.

Pere dénaturé, malheureux Politique,
Eſclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte eſt donc mort, & par vos cruautés
Vous penſez conſerver vos triſtes dignités ?
La faveur que pour lui je vous avois offerte,
Au-lieu de le ſauver précipite ſa perte,
J'ai prié, menacé, mais ſans vous émouvoir,
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Hé bien, à vos dépens, vous verrez que Sévere
Ne ſe vante jamais que de ce qu'il peut faire,
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eut pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce ſervice fidele,
Par de telles horreurs montrez-leur votre zele ;
Adieu, mais quand l'orage éclatera ſur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FELIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, & d'une ame appaiſée
Souffrez que je vous livre une vengeance aiſée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conſerver mes triſtes dignités,
Je dépoſe à vos pieds l'éclat de leur faux luſtre;
Celle où j'oſe aſpirer eſt d'un rang plus illuſtre,
Je m'y trouve forcé par un ſecret appas,
Je céde à des tranſports que je ne connois pas,
Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je paſſe au zele de mon gendre.
C'eſt lui, n'en doutez point, dont le ſang innocent,
Pour ſon perſécuteur prie un Dieu tout-puiſſant,
Son amour épandu ſur toute la famille,
Tire après lui le Pere auſſi-bien que la fille:
J'en ai fait un Martyr, ſa mort me fait Chrétien,
J'ai fait tout ſon bonheur, il veut faire le mien;
C'eſt ainſi qu'un Chrétien ſe venge & ſe courrouce,
Heureuſe cruauté dont la ſuite eſt ſi douce!
Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chré-
tiens,
Je le ſuis, elle l'eſt, ſuivez votre colere.

PAULINE.

Qu'heureuſement enfin je retrouve mon Pere!
Cet heureux changement rend mon bonheur par-
fait.

FELIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SEVERE.

Qui ne feroit touché d'un ſi tendre ſpectacle?
De pareils changemens ne vont point ſans miracle,

Sans doute vos Chrétiens qu'on perfécute envain,
Ont quelque chofe en eux qui furpaffe l'humain;
Ils menent une vie avec tant d'innocence,
Que le Ciel leur en doit quelque reconnoiffance.
Se relever plus forts plus ils font abattus,
N'eft pas auffi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toûjours, quoiqu'on m'en ait pu dire,
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en foupire,
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait fes Dieux,
Qu'il les ferve à fa mode, & fans peur de la peine,
Si vous êtes Chrétien, ne craignez plus ma haine,
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
Je ne veux pas en vous faire un perfécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque,
Servez bien votre Dieu, fervez notre Monarque,
Je perdrai mon crédit envers fa Majefté,
Ou vous verrez finir cette févérité,
Par cette injufte haine il fe fait trop d'outrage.

FELIX.

Daigne le Ciel en vous achever fon ouvrage,
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous infpirer bientôt toutes fes vérités.
Nous autres, béniffons notre heureufe avanture,
Allons à nos Martyrs donner la fépulture,
Baifer leurs corps facrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

FIN.

ÉLECTRE

TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE CRÉBILLON.



ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, *Veuve d'Agamemnon & Femme d'Egisthe.*

ORESTE, *Fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, Roi de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée.*

E'LECTRE, *Sœur d'Oreste.*

E'GISTHE, *Fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon.*

ITYS, *Fils d'Egisthe, mais d'une autre Mere que Clytemnestre.*

IPHIANASSE, *Sœur d'Itys.*

PALAMEDE, *Gouverneur d'Oreste.*

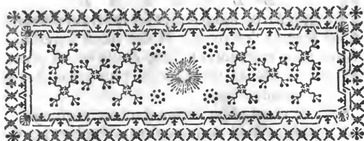
ARCAS, *ancien Officier d'Agamemnon.*

ANTENOR, *Confident d'Oreste.*

ME'LITE, *Confidente d'Iphianasse.*

GARDES.

La Scene est à Mycènes, dans le Palais de ses Rois.



ÉLECTRE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE *seule.*

TÉmoin du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit! dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Electre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide.
Favorisez, grands Dieux! un si juste courroux;
Electre vous implore, & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste,

J'ai compté trop long-temps ſur le retour d'Oreſte;
C'eſt former des projets & des vœux ſuperflus.
Mon frere malheureux, ſans doute ne vit plus:
Et vous, Manes ſanglans du plus grand Roi du
monde,
Triſte & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon pere, s'il eſt vrai que ſur les ſombres bords,
Les malheurs des vivans puiſſent toucher les morts;
Ah! combien doit frémir ton ombre infortunée,
Des maux où ta famille eſt encor deſtinée!
C'étoit peu que les tiens altérés de ton ſang,
Euſſent oſé porter le couteau dans ton flanc;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon pere
Fut pour comble d'horreurs le crime de ma mere:
C'eſt peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le Sceptre qu'après toi devroit porter ton fils;
Et que dans mes malheurs Egyſthe qui me brave,
Sans reſpect, ſans pitié traite Electre en eſclave,
Pour m'accabler encor, ſon fils audacieux,
Itys, juſqu'à ta fille oſe lever les yeux.
Des Dieux & des mortels Electre abandonnée,
Doit ce jour à ſon ſort s'unir par l'hyménée,
Si ta mort m'inſpirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime?
Clytemneſtre oſa bien s'armer pour un grand
crime.
Imitons ſa fureur par de plus nobles coups;
Allons à ces Autels, où m'attend ſon époux,
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage:
C'eſt-là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois... D'où vient donc que je ne le fais pas?

Ah! si c'étoit l'amour qui me retint les bras!
Pardonne, Agamemnon, pardonne, ombre trop
chere!
Mon cœur n'a point brulé d'une flamme adultere.
Ta fille, de concert avec tes assassins,
N'a point porté sur toi de parricides mains.
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable:
Electre cependant n'en est pas moins coupable.
Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point! Fidele en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?
Il vient. Rassurons-nous.

SCENE II.

ELECTRE ARCAS.

ELECTRE.

Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi;
Je craignois qu'un ami, qui pour moi s'intéresse,
N'osat plus... Mais quoi, seul!

ARCAS.

Malheureuse Princesse,
Hélas! que votre sort est digne de pitié!
Plus d'amis, plus d'espoir.

ELECTRE.

Quoi! leur vaine amitié,
Après tant de fermens...

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle ;
Madame, envain pour vous j'ai fait parler mon zele :
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis
S'en tiennent au fecours qu'on leur avoit promis.
Qu'Orefte, difent-ils, vienne par fa préfence
Raffurer des amis armés pour fa vengeance.
Palaméde, chargé d'élever ce Héros,
Promettoit avec lui de traverfer les flots:
Son fils, même avant eux, devoit ici fe rendre;
C'eft fe perdre, fans eux, qu'ofer rien entreprendre,
Bientôt de nos projets la mort feroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs efprits,
On dit que ce Guerrier, dont la valeur funefte
Ne fe peut comparer qu'à la valeur d'Orefte,
Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
Qui les a fauvés feul par l'effort de fon bras,
Qui chaffant les deux Rois de Corinthe & d'Athenes,
De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines;
Hier avant la nuit parut dans ce Palais:
Cet Etranger qu'Egifthe a comblé de bienfaits,
A qui ce Tyran doit le falut de fa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute fa famille,
Eft un rempart fi fûr pour vos perfécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au feul nom du Tyran que votre ame détefte,
On frémit cependant, on veut revoir Orefte.
Mais le jour qui paroît me chaffe de ces lieux:

Je

Je crois voir même Itys: Madame, au nom des
Dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme:
Faites que votre hymen se différe d'un jour.
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ELECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis qui trahissez ma haine;
Electre sçaura bien, sans Oreste & sans vous,
Ce jour même à vos yeux signaler son courroux.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS.

ELECTRE.

En des lieux où je suis, trop sûr de me
déplaire;
Fils d'Egisthe, oses-tu mettre un pied téméraire?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par sa douleur;
D'un amour malheureux la triste inquiétude,
Me faisoit de la nuit chercher la solitude:
Pardonnez si l'amour tourne vers vous mes pas,
Itys vous souhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je suis, toûjours triste, quels char-
mes

Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les larmes!
Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
A peine je vous vis, que mon ame éperdue
Se livra sans réserve au poison qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux?
De votre illustre sang conservant ce qui reste,
J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.
Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,
Déjà plus d'une main en eut tranché le cours.
Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous sçavez si jamais j'exigeai rien du Roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous,
Si c'étoit votre aveu qui me fit votre époux.
Ah! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée:
Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Regnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

C'est un Sceptre qu'un jour Egisthe veut vous
rendre.

ELECTRE.

Ce Sceptre est-il à moi pour me le destiner ?
Ce Sceptre est-il à lui pour te l'oser donner ?
C'est envain qu'en esclave il traite une Princesse,
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse ;
Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de
son fils.
Cesse de te flatter d'une espérance vaine ;
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Egisthe ne prétend te faire mon époux,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups.
Mais sçais-tu que l'hymen dont la pompe s'ap-
prête,
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?
A ces conditions je souscris à tes vœux ;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux.
Electre n'attend point cet effort de la tienne.
Je connois ta vertu, rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.
Romps toi-même un hymen où l'on veut me con-
traindre :
Les femmes de mon sang ne sont que trop à crain-
dre.
Malheureux ! de tes vœux quel peut être l'espoir ?
Hélas ! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
Je te haïrai moins, fils d'un Prince odieux ;

Ne ſois point, s'il ſe peut, plus coupable à mes
yeux.
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame eſt épriſe.
Que peux-tu ſouhaiter ? Itys, qu'il te ſuffiſe
Qu'Electre toute entiere à ſon inimitié,
Ne fait point tes malheurs ſans en avoir pitié.
Mais Clytemneſtre vient : Ciel ! quel deſſein
l'améne ?
Te ſers-tu contre moi du pouvoir de la Reine?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puiſſans! diſſipez mon trouble & mon
effroi,
Et chaſſez ces horreurs loin d'Egiſthe & de moi.

ITYS.

Quelle crainte eſt la vôtre? Où courez-vous,
Madame ?
Vous vous plaignez: quel trouble a pu ſaiſir votre
ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien :
Mais ce récit demande un ſecret entretien.
Jamais ſort ne parut plus à craindre & plus triſte.
(à ſes Gardes.)
Qu'on ſçache en ce moment ſi je puis voir Egiſthe.

Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous vois?
Electre se rend-elle aux volontés du Roi?
A votre heureux destin la verrons-nous unie?
Sçait-elle, à resister, qu'il y va de sa vie?

ITYS.

Ah! d'un plus doux langage empruntons le secours:
Madame, épargnez lui de si cruels discours.
Adoucissez plutôt sa triste destinée,
Electre n'est déjà que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus...

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je connois ses refus:
Mais pour former l'hymen & de l'un & de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est pour vous, de son sort prendre trop de souci:
Allez, dites au Roi que je l'attends ici.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mere,
Vous bravez de ce nom le sacré caractere?
Et lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
Electre semble encor défier mon courroux;
Bravez-le: mais du moins du sort qui vous accable,
N'accusez donc que vous, Princesse inexorable.

Je fléchiſſois un Roi de ſon pouvoir jaloux;
Un Héros par mes ſoins devenoit votre époux.
Je voulois par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le Sceptre en ſa famille:
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot: Itys brûle pour vous:
Ce jour même à ſon ſort vous devez être unie:
Si vous n'y ſouſcrivez, c'eſt fait de votre vie.
Egiſthe eſt las de voir ſon eſclave en ces lieux
Exciter par ſes pleurs, les hommes & les Dieux.

ELECTRE.

Contre un Tyran ſi fier, juſte Ciel! quelles armes!
Qui brave les remords peut-il craindre mes larmes?
Ah! Madame, eſt-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi! ſon eſclave? hélas! d'où vient que je la ſuis?
Moi! l'eſclave d'Egiſthe? Ah! fille infortunée!
Qui m'a fait ſon eſclave? & de qui ſuis-je née?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher?
Ma mere, ſi ce nom peut encor vous toucher,
S'il eſt vrai qu'en ces lieux ma honte ſoit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau:
Mais ne m'uniſſez pas au fils de mon bourreau;
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le pourſuit ſur moi; ſur mon malheureux frere;
Et de ma main encor il oſe diſpoſer!
Cet hymen, ſans horreur, ſe peut-il propoſer?
Vous m'aimates, pourquoi ne vous ſuis-je plus chere?
Ah! je ne vous hais point, & malgré ma miſere,
Malgré les pleurs amers dont j'arroſe ces lieux,

Ce n'eſt que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere,
Faites-moi ſouvenir que vous êtes ma mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu déſormais que je faſſe pour toi,
Lorſque ton hymen ſeul peut déſarmer le Roi?
Souſcris, ſans murmurer au ſort qu'on te pré-
pare,
Et ceſſe de gémir de la mort d'un barbare,
Qui, s'il eut pu trouver un ſecond Ilion,
T'auroit ſacrifiée à ſon ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de ſa famille,
Oſa bien à mes yeux faire égorger ma fille.

ELECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre Epoux.
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous
Si le Ciel, dont ſur lui la rigueur fut extrême,
Réduiſit ce Héros à verſer ſon ſang même;
Du moins, en ſe privant d'un ſang ſi précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux.
Mais vous, qui de ce ſang immolez ce qui reſte,
Mere dénaturée & d'Electre & d'Oreſte,
Ce n'eſt point à des Dieux jaloux de leurs Autels:
Vous nous ſacrifiez au plus vil des mortels.
Il paroît, l'inhumain: à cette affreuſe vue,
Des plus cruels tranſports je me ſens l'ame émue.





SCENE VI.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

EGISTHE.

MAdame, quel malheur, troublant votre ſommeil,
Vous a fait de ſi loin devancer le ſoleil ?
Quel trouble vous ſaiſit, & quel triſte préſage
Couvre encor vos regards d'un ſi ſombre nuage ?
Mais Electre avec vous que fait-elle en ces lieux ?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux ?
A mes juſtes deſirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre conſent elle ?
Voit-elle ſans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour ?

ELECTRE.

Oui, tu peux déſormais en ordonner la fête;
Pour cet heureux hymen ma main eſt toute prête;
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang;
Et je la garde à qui te percera le flanc.

EGISTHE.

Cruelle! ſi mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bientôt juſqu'où va ta conſtance.



SCENE VII.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous sçaviez les maux que m'annoncent les Dieux...
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisiéme fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru par des cris terribles & funebres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténebres.
Je suivois malgré moi de si lugubres cris:
Je ne sçai quel remord agitoit mes esprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloient cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron, la malheureuse Electre
A grands pas où j'étois sembloit guider un Spectre.
Je fuyois, il me suit. Ah! Seigneur, à ce nom
Mon sang se glace: hélas! c'étoit Agamemnon.
Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
Voici de tes forfaits le terme redoutable.
Arrête, épouse indigne, & frémis à ce sang
Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc.
Ce sang qui ruisseloit d'une large blessure,

Sembloit, en s'écoulant, pouſſer un long murmure.
A l'inſtant j'ai cru voir auſſi couler le mien:
Mais, malheureuſe! à peine a-t-il touché le ſien,
Que j'en ai vu renaître un monſtre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx frappé par ſes mugiſſemens,
A long-temps répondu par des gémiſſemens.
Vous êtes accouru; mais le monſtre en furie,
D'un ſeul coup à mes pieds vous a jetté ſans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de ſentir votre mort.

EGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge,
Un préſage ſi noir n'eſt cependant qu'un ſonge
Que le ſommeil produit, & nous offre au hazard,
Où bien plus que les Dieux nos ſens ont ſouvent part.
Pourrois-je craindre un ſonge à vos yeux ſi funeſte,
Moi, qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreſte?
Au gré de ſa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je ſçaurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre ſa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'eſt envain que Samos la défend contre moi:
Qu'elle tremble à ſon tour pour elle & pour ſon Roi.
Athenes déſormais de ſes pertes laſſée,
Nous menace bien moins qu'elle n'eſt menacée;
Et le Roi de Corinthe épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.

Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,
Sans la tête d'Oreste il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main
Dont j'attends pour moi même un secours plus certain.
Ce Héros défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre & sa fierté;
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils: mais s'il peut la contraindre
À recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre;
Et la main qui prétend employer mon courroux,
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.
Mais ma fille paroît: Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grece.

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MELITE.

IPHIANASSE.

ON dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princeſſe, un ſonge affreux a frappé mes eſprits ;
Mon cœur s'en eſt troublé, la frayeur l'a ſurpris :
Mais pour en détourner les funeſtes auſpices,
Ma main va l'expier par de prompts ſacrifices.



SCENE IX.

IPHIANASSE, MELITE.

IPHIANASSE.

MElyte, plut au Ciel, qu'en proye à tant d'ennemis,
Un ſonge ſeul eut part à l'état où je ſuis !
Plut au Ciel que le ſort, dont la rigueur m'outrage,
N'eut fait que menacer !

MELYTE.

Madame ! quel langage !
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la conſtante paix que troubloit votre cœur !

IPHIANASSE.

Tes ſoins n'ont pas toûjours conduit Iphianaſſe ;
Et ce calme ſi doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux écoulés ſans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le déſeſpoir.

MELYTE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorſque tout conſpire,
Qu'un Roi jeune & puiſſant à votre hymen aſpire,

Votre cœur désolé se consume en regrets !
Quels sont vos déplaisirs? ou quels sont vos souhaits ?
Corinthe avec la paix vous demande pour Reine:
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plut aux Dieux que ce jour qui te paroît si beau,
Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau !
Mais lorsque tu sçauras mes mortelles allarmes,
N'irrite point mes maux & fais grace à mes larmes.
Il te souvient encor de ces tems, où sans toi
Nous sortimes d'Argos à la suite du Roi.
Tout sembloit menacer le trône de Mycene,
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Athenes :
Pour retarder du moins un si cruel malheur,
Mon frere, sans succès fit briller sa valeur ;
Egisthe fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir se jetter dans les murs d'Epidaure.
Tu sçais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros,
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace,
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
Quels exploits ! Non, jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur.
Je le vis ; & le mien illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire.
Heureuse, si mon ame en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur !
Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.

De mon coupable amour l'art déguifant la voix,
Envain fur fa valeur je le louai cent fois.
Envain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoiffance.
Il foupire, Mélyte, inquiet & diftrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaifir fecret.
Sans doute, il aime ailleurs, & loin de fe contraindre...
Que dis-je? malheureufe! eft-ce à moi de m'en plaindre?
Efclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'efpoir?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous fépare?
N'importe, détournons l'hymen qu'on me prépare.
Je ne puis y foufcrire: allons trouver le Roi,
Faifons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TYDE'E, ANTENOR.

TYDE'E.

EMbraffe-moi, reviens de ta furprife extrême:
Oui, mon cher Antenor, c'eft Tydée; oui, lui-même,

Tu ne te trompes point.

ANTENOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défians, furieux!
Au plaisir de vous voir, Ciel! quel trouble succéde!
Dans le Palais d'Argos le fils de Palaméde,
D'une pompeuse Cour attirant les regards,
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts!
Je sçai jusques où va la valeur de Tydée;
D'un heureux sort toûjours qu'elle fut secondée;
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la Cour d'un Tyran.

TYDE'E.

Cesse de t'étonner.
Le vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athenes,
Le Guerrier défenseur d'Egisthe & de Mycenes,
N'est autre que Tydée.

ANTENOR.

Et quel est votre espoir?

TYDE'E

Avant que d'éclaircir ce que tu veux sçavoir,
Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amene:
Que dit-on à Samos? Que fait l'heureux Tirrhene?

ANTENOR.

Ce grand Roi, qui chérit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois incertain de son sort,
Allarmé chaque jour & du sien & du vôtre,
M'envoye en ces climats pour chercher l'un & l'autre;

Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont
comblez ;
Le fils d'Agamemnon ... Seigneur, vous vous
troublez.
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu ...

TYDE'E.

Antenor, c'en est fait, Tydée a tout perdu.

ANTENOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystere.

TYDE'E.

Oreste est mort.

ANTENOR.

Grands Dieux !

TYDE'E

Et je n'ai plus de pere.

ANTENOR.

Palamède n'est plus ! Ah ! Destins rigoureux !
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux ...

TYDE'E.

Tu sçais ce qu'en ces lieux nous venions entre-
prendre ;
Tu sçais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eut interrogé l'oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partimes comblés des bienfaits de Tirrhène.
Tout nous favorisoit : nous voguames long-temps
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents :
Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine & s'élance ;

L'air

L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre, éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde,
Et comme un tourbillon embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſource de feu bouillonner ſur les eaux;
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs
cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abymes,
Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux ſembloient nous plon-
ger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne;
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe, & nage enfin ſur les eaux diſperſé.
Dieux! que ne fis-je point dans ce moment funeſte;
Pour ſauver Palaméde, & pour ſauver Oreſte?
Vains efforts! la lueur qui partoit des éclairs,
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts.
Tout périt.

ANTENOR.

Eh! comment dans ce déſordre extrême
Putes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort:
Mais j'y courois envain: la rigueur de mon ſort
A de plus grands malheurs me réſervoit encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Epidaure.
Itys me ſecourut, & de mes triſtes jours,
Malgré mon déſeſpoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je ſçus que ma vie

Etoit le prix des soins d'une main ennemie.
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit alloit fuir loin de ses ennemis,
Lorsque la même nuit, d'un Vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie:
Figure toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble soudain je m'arme avec fureur;
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Egisthe, ou s'il faut le défendre,
L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et sur nous à grands cris fondoit de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place:
Ses pleurs, son désespoir, Itys prêt à périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!
Oreste ne vit plus: mais pour la sœur d'Oreste,
Il faut de ses Etats conserver ce qui reste,
Me disois-je à moi-même, & loin de l'accabler,
Secourir le Tyran qu'on devoit immoler:
Je chasserai plutôt Egisthe de Mycenes,
Que d'en chasser les Rois de Corinthe & d'Athenes.
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
Du soldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre du moins mon exemple l'engage:
Et le vainqueur pressé, pâlissant à son tour,
Vers son Camp à l'instant médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse?
J'en fis trop, Antenor, je revis la Princesse.
C'est t'en apprendre assez: le reste t'est connu.

D'un péril si pressant Egisthe revenu,
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux Rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux,
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTENOR.

Ah! Seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible,
Armer pour un Tyran votre bras invincible?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux?

TYDE'E.

Antenor, que veux-tu? Prends pitié de mes feux,
Plains mon sort: non, jamais on ne fut plus à plaindre,
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre:
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Thydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce Palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux;
La superbe Mycene offre un temple à mes yeux;
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révére,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon Pere;
Mais à peine aux Autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le temple retentit d'un funebre murmure:
(Je ne suis cependant meurtrier, ni parjure.)
J'embrasse les Autels, rempli d'un saint respect.
Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et sourd à mes souhaits refuse de répondre.
Sous ses pieds & les miens tout semble se confondre,

L'Autel tremble, le Dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Antenor, je sentis la frayeur
Pour la premiere fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succéde un long silence;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance:
Ecoute moi, grand Dieu! sois sensible à mes cris;
D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
Dieu puissant! m'écriai-je, exauce la priere,
Daigne sur ce qu'il craint lui prêter ta lumiere.
Alors, parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots.

Cesse de me presser sur le destin d'Oreste,
Pour en être éclairci tu m'implores envain;
Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste:
Redoute pour toi-même un semblable destin.
Appaise cependant les manes de ton pere;
Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux,
D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere:
Mais crains en le vengeant le sort le plus affreux.

Une main qui lui fut bien fatale & bien chere!
Ma mere ne vit plus, & je n'ai point de frere.
Juste Ciel! & sur qui doit tomber mon courroux?
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le Roi... Mais je vois la Princesse.
Ah! fuyons; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse.
Partons, dérobons-nous la douleur d'un adieu.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDE'E, MELITE, ANTENOR.

IPHIANASSE.

Ah! Mélyte, que vois-je? on disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, Seigneur, mon pere devoit être.
Je croyois...

TYDE'E.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même soin nous conduisoit ici:
Vous y cherchez le Roi, je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egisthe me dispense,
Je venois plein de zele & de reconnoissance
Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
Et dans le même-temps prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre.
Moi-même en ce moment j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'Etat de son plus ferme appui?
Vous le sçavez, la paix n'est pas encor jurée:
La victoire sans vous seroit-elle assurée?

TYDE'E.

Oui, Madame, & vos yeux n'ont-ils pas tout soumis?

Le Roi peut-il encor craindre des ennemis?
Que ne vaincrez-vous point? Quelle haine obſtinée
Tiendroit contre l'eſpoir d'un illuſtre hyménée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet eſpoir flatteur a déjà déſarmé;
Et ſi j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianaſſe à ſon lit deſtinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roi de Corinthe en eſt envain épris,
Si la tête d'Oreſte en doit être le prix.

TYDE'E.

Quoi! la tête d'Oreſte! Ah! la paix eſt conclue,
Madame, & de ces lieux ma fuite eſt réſolue;
Vous n'avez plus beſoin du ſecours de mon bras.
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas?
Juſte Ciel! ſe peut-il qu'une loi ſi cruelle
Faſſe de vous le prix d'une main criminelle?
Ainſi dans ſa fureur le plus vil aſſaſſin
Pourra donc à ſon gré prétendre à votre main,
Lorſqu'avec tout l'amour qu'un doux eſpoir anime
Un Héros ne pourroit l'obtenir ſans un crime?
Ah! ſi pour ſe flatter de plaire à vos beaux yeux
Il ſuffiſoit d'un bras toûjours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre
Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illuſtres projets,
N'eut point tenté ce cœur charmé de vos attraits!

IPHIANASSE.

Seigneur!

TYDE'E.

Je le vois bien, ce diſcours vous offenſe.

Je n'ai pu vous revoir, & garder le silence;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un Amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait réveler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler:
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

SCENE III.

TYDE'E, ANTENOR.

TYDE'E.

Qu'ai-je dit? où laissai-je égarer mes esprits?
Moi, parler pour me voir accabler de mépris.
Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse!
Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace?
Que venois je chercher dans ce cruel séjour?
Moi, dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour!
Rappellons ma fureur. Oreste, Palaméde...

Ah! contre tant d'amour inutile remede!
Que servent ces grands noms dans l'état où je suis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis!
Ah! fuyons, Antenor; & loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle.
Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.
Le Roi vient; dans mon trouble il faut que je
l'évite.



SCENE IV.

EGISTHE, TYDÉE, ANTENOR.

EGISTHE.

Demeurez & souffrez qu'envers vous je
m'acquitte.
Ainsi que le Héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois:
Tout parle du guerrier qui prit notre défense:
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est temps cependant que mes heureux Sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser & que diroit la Grece?
Mais quoi! vous soupirez; quelle douleur vous
presse?
Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur:
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur:
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre?

TYDE'E.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous.
Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux:
Permettez cependant qu'à mon devoir fidele,
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Egisthe, & de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits;
Les vôtres n'ont ils pas surpassé mes souhaits?
J'en suis comblé, Seigneur; mon ame est satisfaite:
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

EGISTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ:
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des Héros tels que vous, si-tôt qu'on les posséde,
Sont pour les plus grands Rois d'un prix à qui tout céde:
Heureux! si je pouvois par les plus forts liens
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens.
Je vous dois le salut de toute ma famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

TYDE'E.

Ciel! où tend ce discours?

EGISTHE.

Oui, Seigneur, c'est envain
Qu'avec la paix, un Roi me demande sa main.
Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée,

Au fort d'un autre époux ma fille est destinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit moi-même, & que mon cœur déteste;
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste.
Ma fille est à ce prix, & cet effort si grand,
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moi, Seigneur, de moi! juste Ciel!

EGISTHE.

De vous-même.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein?
Je demande un vengeur, & non un assassin.
Lorsque pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit par-tout voler sa renommée,
La Grece en est remplie, & l'Asie allarmée.
Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux:
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous.
Courez donc l'immoler, c'est la seule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, Seigneur, Soldats & Matelots
Seront prêts avec vous de traverser les flots.

Si ma fille eſt un bien qui vous paroiſſe digne
De porter votre cœur à cet effort inſigne,
Pour vous aſſocier à ce rang glorieux,
Je ne conſulte point quels furent vos ayeux.
Lorſqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On eſt du ſang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoiqu'il en ſoit, Seigneur, pour ſervir mon courroux,
Je ne veux qu'un Héros & je le trouve en vous...
Me ſerois-je flatté d'une vaine eſpérance,
Quand j'ai fondé ſur vous l'eſpoir de ma vengeance?
Vous ne répondez point? Ah! qu'eſt-ce que je voi?

TYDE'E.

La juſte horreur d'un coup qu'on exige de moi...
Mais il faut aujourd'hui par plus de confiance
Payer de votre cœur l'affreuſe confidence.
Votre fille, Seigneur, eſt d'un prix à mes yeux
Au-deſſus des mortels, digne même des Dieux.
Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianaſſe;
Tout mon reſpect n'a pu ſurmonter mon audace:
Je l'aime avec tranſport; mon trop ſenſible cœur
Peut à peine ſuffire à cette vive ardeur.
Mais quand avec l'eſpoir d'obtenir ce que j'aime,
L'univers m'offriroit la puiſſance ſuprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne ſçai point quel ſang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeſte.
Qui! moi? grands Dieux! qui? moi! vous immoler Oreſte:
Ah! quand vous le croyez ſeul digne de mes coups,

Sçavez vous qui je suis? & me connoissez-vous?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eut il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
Ah! plut aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours l'avoir sauvé des flots!
Mais hélas! c'en est fait; Oreste & Palaméde...

EGISTHE.

Ils sont morts! Quelle joie à mes craintes succéde!
Grands Dieux! qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois!
Mon ennemi n'est plus: ce que je viens d'entendre
Est-il bien vrai, Seigneur? Daignez au moins m'apprendre
Comment le juste Ciel a terminé son sort,
En quels lieux, quels témoins avez-vous de sa mort?

TYDE'E.

Mes pleurs. Mais au transport dont votre ame est éprise,
Je me repens déjà de vous l'avoir apprise.
Vous voulez de son sort envain vous éclaircir:
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir.
Je ne ressens que trop sa perte déplorable,
Sans m'imposer encor un récit qui m'accable.

EGISTHE.

Je ne vous presse plus, Seigneur, sur ce récit.
Oreste ne vit plus: son trépas me suffit.
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense:
Et quand le Ciel sans vous a rempli ma vengeance,
Puisque c'est vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toûjours le même prix:

Je vous l'offre, acceptez-le : aimons-nous l'un & l'autre.
Vous fites mon bonheur, je veux faire le votre.
Sur le Trône d'Argos déformais affermi,
Qu'Egifthe en vous, Seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si fur ce choix votre ame eft encore incertaine,
Je vous laiffe y penfer, & je cours chez la Reine.

TYDE'E.

Et moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais fur mon amour confulter ma vertu.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TYDE'E *feul.*

ELectre veut me voir? Ah! mon ame éperdue
Ne foutiendra jamais ni fes pleurs, ni fa vue.
Trop infidele ami du fils d'Agamemnon,
Oferai-je en ces lieux lui déclarer mon nom?
Lui dire que je fuis le fils de Palaméde?
Qu'aux devoirs les plus faints un lâche amour fuccéde?
Qu'Orefte me fut cher? que de tant d'amitié,
L'amour me laiffe à peine un refte de pitié?
Que loin de fecourir une trifte victime,
J'abandonne fa fœur au Tyran qui l'opprime?

Que cette même main qui dût trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours?
Et que prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes?
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux?
Mais seroit-ce trahir les manes de son frere,
Que de vouloir d'Electre adoucir la misere?
D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,
Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux.
D'ailleurs un Roi puissant m'offre son alliance:
Je n'ai pour l'obtenir dignité ni naissance:
Que me sert ma valeur étant ce que je suis,
Si ce n'est pour jouir d'un sort... Lâche, poursuis!
Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent,
A ton fatal aspect si les Autels frémissent.
Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir.
Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir;
D'Electre en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre.
Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre?
Qu'un feu... Mais quel objet se présente à mes yeux!
Dieux! quels tristes accens font retentir ces lieux?
C'est une esclave en pleurs! hélas! qu'elle a de charmes!
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes!
Que je me sens touché de ses gémissemens!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!



SCENE II.

ELECTRE, TYDE'E.

ELECTRE, *à part.*

Dieux puiſſans! qui l'avez ſi long-temps pourſuivie!
Epargnez-vous encor une mourante vie?
Je ne le verrai plus, inexorables Dieux!
D'une éternelle nuit couvrez mes triſtes yeux.

TYDE'E.

Je ſens qu'à votre ſort la pitié m'intéreſſe.
Ne pourrai-je ſçavoir quelle douleur vous preſſe?

ELECTRE.

Hélas! qui ne connoît mon nom & mes malheurs!
Et qui peut ignorer le ſujet de mes pleurs!
Un déſeſpoir affreux eſt tout ce qui me reſte.
O déplorable ſang! ô malheureux Oreſte!

TYDE'E.

Ah! juſte Ciel! quel nom avez-vous prononcé!
A vos pleurs, à ce nom, que mon cœur eſt preſſé!
Qu'il porte à ma pitié de ſenſibles atteintes!
Ah! je vous reconnois à de ſi tendres plaintes.
Malheureuſe Princeſſe! eſt-ce vous que je vois?
Electre, en quel état vous offrez-vous à moi!

ELECTRE.

Eh! qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egiſthe, aux fers abandonnée?
Mais Oreſte, Seigneur, vous étoit-il connu?

A mes pleurs, à ſon nom, votre cœur s'eſt ému.

TYDÉE.

Dieux! s'il m'étoit connu! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre?
Dieux! s'il m'étoit connu, ce Prince généreux!
Ah! Madame, c'eſt moi qui de ſon ſort affreux
Viens de répandre ici la funeſte nouvelle.

ELECTRE.

Il eſt donc vrai, Seigneur: & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'eſpoir & le prix!
Mais quel étonnement vient frapper mes eſprits?
Vous qui montrez un cœur à mes pleurs ſi ſenſible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce Guerrier invincible,
D'un Tyran odieux trop zélé défenſeur?
Qui peut donc pour Electre attendrir votre cœur?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma deſtinée,
Tout rempli de l'eſpoir d'un fatal hyménée?

TYDÉE.

Ah! que diriez-vous donc ſi mon indigne cœur
De ſes coupables feux vous découvroit l'horreur?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me poſſéde,
Si vous voyez en moi le fils de Palaméde?

ELECTRE.

De Palaméde! vous? qu'ai-je entendu, grands Dieux!
Mais vous ne l'êtes point. Tydée eſt vertueux:
Il n'eut point fait rougir les manes de ſon pere;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le ſang dont il ſort:
Si vous étiez Tydée, Egiſthe ſeroit mort.

Dieu

Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eut de ce Tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur;
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDE'E.

A mes remords, du moins, faites grace, Madame.
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme:
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens:
Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les siens?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
J'ai dû tout immoler à votre inimitié:
Mais que ne peut l'amour! que ne peut l'amitié!
Itys alloit périr, je lui devois la vie:
Sa mort bientôt d'un autre auroit été suivie,
L'amour & la pitié confondirent mes coups;
Tydée en ce moment crut combattre pour vous:
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe & d'Athenes
Pouvois je abandonner le Trône de Mycenes?

ELECTRE.

Juste Ciel! & pour qui l'avez-vous conservé?
Cruel! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,
Venez donc de ce pas immoler un barbare.
Il n'est point de forfait que ce coup ne répare.
Oreste ne vit plus, achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur & pour lui.
A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colere?
Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frere?
Ne m'offrirez-vous plus pour essuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes persécuteurs?

Cessez de m'oppofer une funefte flamme.
Si je vous laiffois voir jufqu'au fond de mon ame,
Votre cœur excité par l'exemple du mien,
Déteſteroit bientôt un indigne lien;
D'un cœur que malgré lui l'amour a pu féduire,
Il apprendroit du moins comme un grand cœur soupire.
Vous y verriez l'amour efclave du devoir,
Languir parmi les pleurs, fans force & fans pouvoir.
Occupé comme moi d'un foin plus légitime,
Faites vous des vertus de votre propre crime;
Du fort qui me pourfuit pour détourner les coups:
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere eft mort, c'eft vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un ferment affreux engage à me défendre.
Ah! cruel, cette main, fi vous m'abandonnez,
Va trancher à vos yeux mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner! ah! quelle ame endurcie,
Par des pleurs fi touchans ne feroit adoucie!
Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Orefte fit choix.
Je conçois, quand je vois les yeux de ma Princeffe,
Jufqu'où peut d'un amant s'étendre la foibleffe;
Mais quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir fur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haine épargne Iphianaffe,
Il n'eft rien que pour vous ne tente mon audace.

Je ne sçais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux,
Egisthe à chaque instant me devient odieux.

ELECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ces nobles transports je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux!
Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous;
Il faut que je vous quitte, on pourroit nous surprendre.
En secret chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre.
Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, signaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

TYDE'E.

Mais, qui venoit à nous? Ah, Dieux! c'est la Princesse.
Quel dessein en ces lieux peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis, que lui dirai je? hélas!
Que je crains les transports où mon ame s'égare!



SCENE III.

IPHIANASSE, TYDE'E, MELITE.

IPHIANASSE.

Quel trouble à mon aspect de votre cœur s'empare!

Vous ne répondez point, Seigneur: je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un ſecret entretien.
Electre, comme vous, s'offenſera peut-être
Qu'ici ſans ſon aveu quelqu'un oſe paroître.
Elle ſemble à regret s'éloigner de ces lieux,
La douleur qu'elle éprouve eſt peinte dans vos yeux.
Interdit & confus... Quel eſt donc ce myſtere?

TYDE'E.

Madame, vous ſçavez qu'elle a perdu ſon frere:
Que c'eſt moi ſeul qui viens d'en informer le Roi.
Electre a ſouhaité s'en inſtruire par moi.
Mon cœur toûjours ſenſible au ſort des miſérables,
N'a pu ſans s'attendrir voir ſes maux déplorables.
Après le coup affreux qui vient de la frapper...

IPHIANASSE.

N'eſt-il que ſa douleur qui vous doive occuper?
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un ſoin que ſes malheurs rendent ſi légitime;
Mais, Seigneur, je ne ſçais ſi ce ſoin généreux
A dû ſeul vous toucher quand tout flatte vos vœux.

TYDE'E.

Non, des bontés du Roi mon ame énorgueille
Ne ſe méconnoît point quand lui-même il s'oublie;
S'il deſcend juſqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon reſpect me défend l'eſpoir d'un bien ſi doux;
Et telle eſt de mon ſort la rigueur infinie,
Que lorſqu'à mon deſtin vous devez être unie,
Votre rang, ma naiſſance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un ſi charmant eſpoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare.
Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons,
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons...
Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne,
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne.
Cependant, à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCENE IV.

TYDE'E *seul.*

QU'ai-je fait, malheureux! y pourrai-je survivre!
Mais, quoi! l'abandonner... Non, non, il faut la suivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter dans ces lieux?
Courons où mon amour... Que vois-je? justes Dieux!
O sort! à tes rigueurs quelle douceur succéde!
O mon pere! est-ce vous, est-ce vous, Palaméde!

****
***

SCENE V.

PALAMEDE, TYDE'E.

PALAMEDE.

EMbrassez-moi, mon fils. Après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs!

TYDE'E.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes,
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,
Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!
Ah! Seigneur, qui m'eut dit qu'au moment qu'un Oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui?
Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver;
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs! ah! n'est-ce que pour lui

Que les Dieux, sans détours, s'expliquent aujourd'hui ?

PALAMEDE.

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême :
Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toûjours la même.
Gardons-nous de vouloir, foibles & curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste.
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.
J'ai vû ses yeux couverts des horreurs du trépas ;
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eut conservé ma vie,
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des Dieux.
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide ;
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux
M'eut rendu tout entier mon espoir le plus doux !
Mais, hélas ! que le Ciel, qui vers vous me renvoye,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !
D'un fils que j'admirois, que mon fils est changé !
Tydée, Oreste est mort ; Oreste est il vengé ?
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycene ?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici.
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?
Pourquoi ne le point voir ? vous connoissez son zele :
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidele ?

Parlez enfin : quel ſoin vous retient en des lieux
Où vous n'oſez punir un Tyran odieux ?

TYDE'E.

Prévenu des malheurs d'une tête ſi chere,
Ma premiere vengeance étoit dûe à mon pere.
Mais, Seigneur, n'eſt-ce point dans ces funeſtes lieux
Trop expoſer des jours qu'ont reſpecté les Dieux ?
N'eſt-ce point trop compter ſur une longue abſence,
Que d'oſer s'y montrer avec tant d'aſſurance ?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi,
C'eſt à mes ennemis à trembler, non à moi.
Et comment, en ces lieux, craindrois-je de paroître ?
Moi, que d'abord Arcas a paru méconnoître,
Moi, que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi, dont enfin le Ciel ſemble guider les pas.
D'ailleurs un ſang ſi cher m'appelle à ſa défenſe.
Que tout céde en mon cœur au ſoin de ſa vengeance.
La ſœur d'Oreſte en proye à ſes perſécuteurs,
Doit ce jour éprouver le comble des horreurs.
Je viens contre un Tyran, prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le ſurprendre.
Puiſqu'il faut l'immoler, ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes deſſeins le péril qui me ſuit ?
Mon fils, ſi même ardeur eut guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce ſouci qui vous glace.

Comment dois-je expliquer vos regards interdits?
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédis,
Que des amis troublés, ſans force & ſans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux eſclavage.
Par ma préſence envain j'ai cru les raſſembler;
Uu guerrier les retient, & les fait tous trembler.
Mais moi ſeul, au-deſſus d'une crainte ſi vaine,
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine:
C'eſt par-là que je veux ſignaler mon retour.
Un défenſeur d'Egiſthe eſt indigne du jour.
Parlez: connoiſſez-vous ce guerrier redoutable,
Pour le Tyran d'Argos, rempart impénétrable?
Pourquoi ſous vos efforts n'a-t-il pas ſuccombé?
Parlez, mon fils, qui peut vous l'avoir dérobé?
Votre haute valeur déſormais rallentie,
Pour lui ſeul aujourd'hui s'eſt elle démentie?
Vous rougiſſez, Tydée? ah! quel eſt mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin; parlez, répondez-moi:
D'un déſordre ſi grand que faut-il que je penſe?

TYDE'E.

Ne pénétrez-vous point un ſi triſte ſilence?

PALAMEDE.

Qu'entends-je? Quel ſoupçon vient s'offrir à mon cœur?
Quoi, mon fils!... Dieux puiſſans! Laiſſez-moi mon erreur.
Ah! Tydée eſt-ce vous qui prenez la défenſe
De l'indigne ennemi que pourſuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit-il vous revoir pour vous voir ſi coupable?

TYDE'E.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.
Votre vertu toûjours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits.
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse:
Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur.
Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sçait les tourmens affreux où mon ame est en proye:
Mais vainement sur moi son courroux se déploye.
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux,
Souvent pour le punir vont plus loin que les Dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte?
Perfide! il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter.
Quoi! pour le sang d'Egisthe, aux yeux de Palaméde,
Tydée ose avouer l'amour qui le posséde!
S'il vous rend malgré moi criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat! c'est du sang de votre indigne Amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDE'E.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puisqu'à votre courroux il faut une victime,

Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

Juste Ciel! Se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux
Fumans encor d'un sang pour lui si précieux,
Dans le fond de son cœur la voix de la nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure?

TYDE'E.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon?
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon ame,
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler...

PALAMEDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être;
Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
Mon fils, infortuné, soumis, respectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste,
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils, de son devoir eut été plus jaloux.

TYDE'E.

Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste?

PALAMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste! moi, Seigneur? Dieux! Qu'entends-je?

PALAMEDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.

Le traître dont ici vous protégez le ſang,
Auroit ſans moi du vôtre épuiſé votre flanc.
Ingrat! ſi déſormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhene.
Inſtruit de votre ſort, ſa conſtante amitié
A ſecondé pour vous mes ſoins & ma pitié.
Il ſçait, pour conſerver une ſi chere vie,
Par le Tyran d'Argos ſans ceſſe pourſuivie,
Que ſous le nom d'Oreſte, à des traits ennemis
J'offrois, ſans balancer, la tête de mon fils.
C'eſt ſous un nom ſi grand, que, de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triſte objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu pour vous ſeul cette unique eſpérance.
Il eſt mort: j'en attends la même récompenſe.
Sacrifiez ma vie au Tyran odieux
A qui vous immolez des noms plus précieux.
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt céde:
Il ne vous reſte plus qu'à livrer Palaméde.
Il vivoit pour vous ſeul, il ſeroit mort pour vous.
C'en eſt aſſez, cruel! pour exciter vos coups.

ORESTE.

Pourſuivez: ce tranſport n'eſt que trop légitime;
Egalez, s'il ſe peut, le reproche à mon crime:
Accablez en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui, moi? j'ai pu brûler pour le ſang de Thyeſte!
A quels forfaits, grands Dieux! réſervez-vous Oreſte?

Ah! Seigneur, je frémis d'une secrette horreur.
Je ne sçais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas! malgré l'amour qui cherche à le surprendre,
Mon pere mieux que vous a sçu s'y faire entendre.
Courons, pour appaiser son ombre & mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports.
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez; que faut-il faire?

PALAMEDE.

Arracher votre sœur à mille indignités,
Appaiser d'un grand Roi les manes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mere,
Venir sur son tombeau jurer à votre pere
D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui;
Rassurer votre sœur; mais lui cacher son frere;
Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystere:
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils;
Sous le vôtre, Seigneur, assembler nos amis.
Que vous dirai-je enfin? Contre un amour funeste
Reprendre avec le nom des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon.
Venez, si vous doutez, qu'il méritat d'en être,
Voir couler tout le mien pour le mieux reconnoître.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELECRE *seule.*

OU'laissai-je égarer mes vœux & mes esprits?
Juste Ciel! qu'ai je vu? Mais, hélas! qu'ai-je appris?
Oreste ne vit plus: tout veut que je le croie;
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort... cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere:
Qu'ai je vu? quel spectacle à mes yeux s'est offert!
Son tombeau, de présens & de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand Roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah! je le reconnoîs à sa noble colere;
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eut-il couvert ce tombeau de ses pleurs?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere,
Qui ne veut qu'insulter aux manes de mon pere.

Ce n'eſt que pour braver ſon époux & les Dieux,
Qu'elle éleve à ſa cendre un tombeau dans ces lieux.
Non, elle n'a dreſſé ce monument ſi triſte,
Que pour mieux ſignaler ſon amour pour Egiſthe,
Pour lui rendre plus chers ſon crime & ſes fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs ;
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies,
Qu'il ſemble que déjà pourſuivent les Furies.
J'ai vu le fer vengeur : Egiſthe va périr.
Mon frere ne revient que pour me ſecourir.
Flatteuſe illuſion, à qui l'effroi ſuccéde !
Puis-je encor ſoupçonner le fils de Palaméde ?
Un témoin ſi ſacré peut-il m'être ſuſpect ?
On vient : c'eſt lui, mon cœur s'émeut à ſon aſpect.
Mon frere... Quel tranſport s'empare de mon ame !
Mais, hélas ! il eſt ſeul.

SCENE II.

ORESTE, ELECTRE.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame :
Tout ſemble déſormais ſervir votre courroux :
Votre indigne ennemi va tomber ſous nos coups.
Sçavez-vous quel Héros vient à votre défenſe ?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?

Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel eſt-il, Seigneur?
Que dis-je? Puis-je encor méconnoître mon frere?
N'en doutons plus, c'eſt lui.

ORESTE.

Madame, c'eſt mon pere.

ELECTRE.

Votre pere, Seigneur? & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreſte à mon ſecours ne vient point avec lui?
Peut-il abandonner une triſte Princeſſe?
Eſt-ce ainſi qu'à me voir ſon amitié s'empreſſe?

ORESTE.

Vous le ſçavez Oreſte, a vu les ſombres bords,
Et l'on ne revient point de l'Empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreſte,
Palaméde avoit vu cet Empire funeſte?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:
Mon frere eſt-il le ſeul que le Deſtin pourſuit?
Vous même, ſans eſpoir de revoir le rivage,
Ne trouvates-vous pas un port dans le naufrage?
Oreſte, comme vous, peut en être échappé.
Il n'eſt point mort, Seigneur: vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce Palais une marque aſſurée,
Que ces lieux ont revu le petit fils d'Atrée:
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs.
Qui les auroit verſés? Qui l'eut couvert de fleurs?
Qui l'eut orné d'un fer? Quel autre que mon frere
L'eut oſé conſacrer aux manes de mon pere?

Mais

Mais quoi, vous vous troublez! Ah! mon frere
eft ici!
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Orefte vit encore.
Pourquoi me fuir? Pourquoi vouloir que je
l'ignore?
J'aime Orefte, Seigneur: un malheureux amour
N'a pu de mon efprit le bannir un feul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéreffe:
Si vous fçaviez pour lui jufqu'où va ma tendreffe,
Votre cœur frémiroit de l'état où je fuis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas affez éprouvé de mifere?
Efclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois,
A l'univers entier fembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels fa malheureufe fille?
Quel crime contre Electre arme enfin fa famille?
Une mere en fureur la hait & la pourfuit;
Ou fon frere n'eft plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Orefte,
Rendez-moi par pitié le feul bien qui me refte.

ORESTE.

Eh bien! il vit encore; il eft même en ces lieux!
Gardez-vous cependant...

ELECTRE.

Qu'il paroiffe à mes yeux.
Orefte, fe peut-il qu'Electre te revoie!
Montrez-le moi, duffai-je en expirer de joie.
Mais hélas! n'eft ce point lui-même que je voi?
C'eft Orefte, c'eft lui, c'eft mon frere & mon Roi.

Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait
naître,
Eh! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux!
Momens tant souhaités! ô jour trois fois heureux!
Vous vous attendrissez; je vois couler vos larmes:
Ah! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont
de charmes!
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere!

ORESTE.

Ah! ma sœur,
Mon amitié trahit un important mystere:
Mais hélas! que ne peut Electre sur son frere?

ELECTRE.

Est-ce de moi, cruel! qu'il faut vous défier?
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrette.
Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux:
Ma sœur, à me cacher j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palaméde pour moi rempli d'un zele extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur: la colere céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Enviois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah! Seigneur, laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moi! que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime;
J'oublie auprès de vous jusques à l'Amant même:
Surmontez comme moi ce penchant trop flatteur
Qui semble malgré vous entraîner votre cœur;
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur; & mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me posséde.
On vient, séparons nous; mais, non, c'est Palaméde.

SCENE III.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR.

PALAMEDE.

ANtenor, demeurez; observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

ORESTE.

Vous revoyez, ma sœur, cet ami si fidele,
Dont nos malheurs, les temps n'ont pu passer le zele.

ELECTRE.

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne soyez point surpris : attendri par mes larmes,
Mon frere a dissipé mes mortelles allarmes,
De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
J'ai déploré le sort d'une illustre Princesse;
Avec combien d'ardeur j'ai toûjours souhaité
Le bienheureux instant de votre liberté.
Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-tems condamnée.
Qu'il m'est doux de vous voir où regnoit autrefois
Ce pere vertueux, ce chef de tant de Rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire.
O jour! que tout ici rappelle à ma mémoire;
Jour cruel! qu'ont suivi tant de jours malheureux:
Lieux terribles! témoins d'un paricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.
Oreste, c'est ici que le barbare Egisthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides:
C'est ici que sans force, & baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné, le couteau dans le flanc;
Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie.
C'est-là que je reçus, impitoyables Dieux!

Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.
A mon triſte deſtin, puiſqu'il faut que je céde,
Adieu, prens ſoins de toi, fuis, mon cher Palaméde;
Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis;
Je ſuis aſſez vengé ſi tu ſauves mon fils.
Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte!
C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte.
Vos amis ſont tous prêts, il ne tient plus qu'à vous:
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups.
Chacun à votre nom & s'excite & s'anime;
On n'attend pour frapper que vous & la victime.
(à Electre.)
De votre part, Madame, on croit que votre cœur
Voudra bien ſeconder une ſi noble ardeur.
C'eſt parmi les flambeaux d'un coupable hyménée,
Que le Tyran doit voir trancher ſa deſtinée.
Princeſſe, c'eſt à vous d'aſſurer nos projets:
Flattez-le d'un hymen ſi doux à ſes ſouhaits.
C'eſt ſous ce faux eſpoir qu'il faut que votre haine,
Au Temple où je l'attends ce jour même l'entraîne.
Mais en flattant ſes vœux diſſimulez ſi bien
Que de tous nos deſſeins il ne ſoupçonne rien.

ELECTRE.

L'entraîner aux Autels! Ah! projet qui m'accable!
Itys y périroit, Itys n'eſt point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'eſt point, grands Dieux! né du ſang dont il ſort.
Il l'eſt plus qu'il ne faut pour mériter la mort.

Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous vengez un pere?
L'un tremble pour la ſœur, & l'autre pour le
frere.
L'amour triomphe ici. Quoi! dans ces lieux cruels
Il fera donc toûjours d'illuſtres criminels!
Eſt-ce donc ſur des cœurs livrés à la vengeance
Qu'il doit un ſeul moment ſignaler ſa puiſſance?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés;
Eh! l'amour eſt-il fait pour les infortunés!
Il a fait les malheurs de toute votre race,
Jugez ſi c'eſt à vous d'oſer lui faire grace.
Songez pour mieux dompter le feu qui vous ſur-
prend,
Que le crime qui plaît eſt toûjours le plus grand.
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut
ſéduire,
Ne manque à ſon devoir que pour mieux s'en in-
ſtruire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être ſi malheureux.
Peut-être ſans l'amour feriez-vous plus ſéveres.
Vous ſçavez ſur les fils ſi l'on pourſuit les peres.
Songez ſi le ſupplice en eſt trop odieux,
Que c'eſt du moins punir à l'exemple des Dieux.
Mais je vois que l'honneur qui vous en ſollicite,
De nos amis envain raſſemble ici l'élite.
C'en eſt fait, de ce pas je vais les diſperſer,
Et conſerver ce ſang que vous n'oſez verſer.
En effet, que m'importe à moi de le répandre?
Ce n'eſt point malgré vous que je dois l'entre-
prendre.
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pu;

Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ELECTRE.

Ah! Seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance;
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense.
Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien:
Il n'est point retenu par un honteux lien:
Et quoi que ma pitié fasse pour le défendre,
Tout ce qu'eut fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur...

PALAMEDE.

Madame, pardonnez:
J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zele:
Mais tel est de mon cœur l'empressement fidele.
Je ne hais point Itys, & sa fiere valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur.
Oreste est généreux, il peut lui faire grace;
J'y consens; mais d'Itys vous connoissez l'audace:
Il défendra le sang qu'on va faire couler:
Cependant il nous faut périr ou l'immoler;
Et ce n'est qu'aux autels, qu'avec quelque avantage
On peut jusqu'au Tyran espérer un passage.
La garde qui le suit, trop forte en ce Palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès;
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine:
Mais ailleurs, malgré lui, par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez; si l'amour est un crime,

Vous verrez que mon cœur en eſt ſeul la victime ;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux ;
Mais qu'il eſt ſans pouvoir ſur les cœurs généreux.

PALAMEDE.

Il eſt vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime :
Mais j'ai tout eſpéré d'un cœur ſi magnanime ;
Et je connois trop bien le ſang d'Agamemnon,
Pour ſoupçonner qu'Oreſte en démente le nom.
Mon cœur, quoiqu'allarmé des ſentimens du vôtre,
N'en préſumoit pas moins & de l'un & de l'autre ;
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes ſoupçons n'ont ſervi qu'à la faire éclater.
Mais pour mieux ſignaler ce que j'en dois attendre,
Après moi, chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre :
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Electre, & les Dieux.

ORESTE.

Adieu, ma ſœur, calmez la douleur qui vous preſſe :
Vous ſçavez à vos pleurs ſi mon cœur s'intéreſſe.

ELECTRE.

Allez, Seigneur, allez, vengez tous nos malheurs ;
Et que bientôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE *seule.*

TAndis qu'en ce Palais mon hymen se pré-
pare,
Dieux! quel trouble secret de mon ame s'empare?
Le sévere devoir qui m'y fait consentir,
Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes,
Puisse encor me causer de si vives allarmes?
Non, ce n'est point l'amour; l'amour seul dans
un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah! Si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite?
Un amour si long-temps sans succès combattu,
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu?
Festins cruels, & vous, criminelles ténebres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funé-
bres:
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux!
Echauffez des transports que mon devoir anime;
Peignez à mon amour un Héros magnanime...
Non, ne me peignez rien, effacez seulement

Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant!
D'une injuste fierté, trop constante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime;
Toûjours prêt à défendre un sang infortuné,
Aux caprices du sort long-temps abandonné.
On vient. Hélas! C'est lui, que mon ame éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chere vue!
Dieux! Qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant!

SCENE II.

ELECTRE, ITYS.

ITYS.

PEnétré d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma Princesse?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc sans l'aigrir m'offrir à ses beaux yeux.
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je le crains encore!
Dieux! se peut-il qu'Electre, après tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs!
Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire!
Mon bonheur est si grand que je ne le puis croire.
Ah! Madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi?

(Amour, fais, s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi.)
Electre, s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche;
Laissez-moi, dans ces yeux de mon bonheur jaloux,
Lire au moins un aveu qui me fait votre époux.
Quoi! vous les détournez? Dieux! quel affreux silence!
Ma Princesse, parlez; vous fait-on violence?
De tout ce que je vois, que je me sens troubler!
Ah! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foi le secret de vos larmes;
N'en craignez rien, ce cœur quoiqu'épris de vos charmes,
N'abusera jamais d'un pouvoir odieux;
Madame, par pitié tournez vers moi les yeux.
C'en est trop, je pénétre un mystere funeste:
Vous cédez au destin qui vous enleve Oreste:
Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui,
L'Univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur cependant à sa haine fidele,
Accablé des rigueurs d'une mere cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, & ne se rend qu'aux menaces du Roi.

ELECTRE.

Fils d'Egisthe, reviens d'un soupçon qui me blesse.
Electre ne connoît ni crainte, ni foiblesse;
Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelqu'appui que le sort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus, que les fers, ni ton pere;

Ne crois pas qu'un Tyran pour toi puiſſe en ce jour,
Ce que ne pourroit pas ou l'eſtime, ou l'amour.
Non, quel que ſoit le ſang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines:
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux,
Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point; je ſerois inhumaine,
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne ſuis point haï! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidele & le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haine? eh bien! qui vous arrête?
Les Autels ſont parés, & la victime eſt prête:
Venez ſans différer, par des nœuds éternels
Vous unir à mon ſort au pied des Immortels.
Egiſthe doit bientôt y conduire la Reine;
Souffrez que ſur leurs pas mon amour vous entraîne.
On n'attend plus que vous.

ELECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi!...
Dieux cruels! que ce mot redouble mon effroi!
Quoi! tout eſt prêt, Seigneur?

ITYS.

Oui, ma chere Princeſſe.

ELECTRE.

Hélas!

ITYS.

Ah! diſſipez cette ſombre triſteſſe.
Vos yeux, d'aſſez de pleurs ont arroſé ces lieux.

Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux.
Songez que cet hymen va finir vos miseres;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres;
Que lui seul peut briser vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,
Est de vous arracher au sort qui vous opprime.
Mycenes vous déplaît; eh bien! j'en sortirai:
Content du nom d'époux, par-tout je vous suivrai.
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me consume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume.
Aussi touché que vous du destin d'un Héros...

ELECTRE.

Hélas! que ne fait-il le plus grand de mes maux!
Et que ce triste hymen où ton amour aspire,
Cet hymen... non, Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis, cependant je ne puis l'achever.
Ton pere est aux Autels, je m'en vais l'y trouver:
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine?
Aux Autels, quoi, sans moi! Demeurez, inhumaine!
Demeurez, ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance?

ELECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *se jettant à ses genoux.*

Quoi! vous m'abandonnez à mes cruels transports!

ELECTRE.

Que fais-tu? malheureux! laisse-moi mes remords;
Leve-toi, ce n'est point la haine qui me guide.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frere, aux pieds d'une perfide?
On assassine Egisthe, & sans un prompt secours,
D'une si chere vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Egisthe! Ah, cruelle Princesse!

SCENE IV.

ELECTRE, IPHIANASSE.

ELECTRE.

Quoi! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit?
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre;
Ingrate! c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups!
J'entends par-tout voler le nom de votre frere.
Quel autre que ce traitre ennemi de mon pere...

ELECTRE.

Respectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien, & que celui des Dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycene;
Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine;
Qu'il éprouve ces Dieux qu'il bravoit, l'inhumain.
Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
Si le Ciel indigné n'eut hâté son supplice,
Il eut fait à la fin soupçonner sa justice.
Entendez-vous ces cris, & ce tumulte affreux?
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux?
Tels furent les apprêts de ce festin impie,
Qu'Egisthe par sa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs,
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
Je ne vous offre point une pitié suspecte:
Un intérêt sacré veut que je les respecte.
Vous insultiez mon frere, & ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un Héros que vous devez connoître;
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCENE V.

ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

MAdame, c'en eſt fait, tout céde à nos efforts ;
Ce Palais ſe remplit de mourans & de morts.
Vous ſçavez qu'aux Autels, notre chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide :
Mais les ſoupçons d'Egiſthe, & des avis ſecrets
Ont hâté ce grand jour ſi cher à nos ſouhaits.
Oreſte regne enfin ; ce Héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à ſon aſpect, ou tombe ſous ſes coups :
De longs ruiſſeaux de ſang ſignalent ſon courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même
Déſarmé par Oreſte en ce déſordre extrême.
Ce Prince au déſeſpoir, cherchant le ſeul trépas,
Portant par-tout la mort, & ne la trouvant pas,
A ſon pere peut-être eut ouvert un paſſage ;
Mais ſa main déſarmée a trompé ſon courage.
Ainſi, de ſes exploits interrompant le cours,
Le ſort malgré lui-même a pris ſoin de ſes jours.
Oreſte qu'irritoit une fureur ſi vaine,
A ſa valeur bientôt fait tout céder ſans peine.
J'ai cru de ce ſuccès devoir vous avertir,
De ces lieux cependant gardez vous de ſortir,
Madame.

Madame, la retraite eſt pour vous aſſurée :
Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos deſirs,
Aux pieds de ſon vainqueur rend les derniers
ſoupirs !

IPHIANASSE.

O mon pere ! à ta mort je ne veux point ſurvivre :
Je ne puis la venger, je vais du moins te ſuivre.

(à Electre.)

Cruelle ! redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un
vengeur.

SCENE VI.

ORESTE, ELECTRE, IPHIANASSE,
ARCAS, GARDES.

ORESTE.

AMis, c'en eſt aſſez, qu'on épargne le reſte :
Laiſſez, laiſſez agir la clémence d'Oreſte.
Je ſuis aſſez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je voi ?
Sort cruel ! c'en eſt fait, tout eſt perdu pour moi !
Celui que j'implorois eſt Oreſte.

ORESTE.

Oui, Madame,
C'eſt lui, c'eſt ce guerrier que la plus vive flamme
Vouloit envain ſouſtraire aux devoirs de ce nom,

Et qui vient de venger le ſang d'Agamemnon.
Quel que ſoit le courroux que ce nom vous inſpire,
Mon devoir parle aſſez, je n'ai rien à vous dire.
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui, mais je n'eus point part à la perte du tien.

SCENE VII.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ſes Gardes.*

SUivez-la. Dieux! quels cris ſe font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à ſe défendre.
Palamède, venez raſſurer mes eſprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit ſurpris!
Ami trop généreux, mon défenſeur, mon pere,
Ah! que votre préſence en ce moment m'eſt chere!
Quel triſte & ſombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux ſemblent ſur moi ne s'ouvrir qu'à regret.
N'ai-je pas aſſez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte ſouvent bien plus loin qu'on ne penſe.
Oui, vous êtes vengé, les Dieux le ſont auſſi:
Mais ſi vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce Palais n'offre plus qu'un ſpectacle funeſte.

Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste;
Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah! que vous me troublez!
Pourquoi nous éloigner? Palaméde, parlez?
Craint-on quelque tansport de la part de la Reine?

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine.
De son triste destin laissez le soin aux Dieux;
Mais pour quelque moment abandonnez ces lieux.
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystere;
Je veux en être instruit, parlez, que fait ma mere?

PALAMEDE.

Eh bien! un coup affreux...

ORESTE.

Ah, Dieux! quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main?
Qu'a donc fait Antenor chargé de la défendre?
Et comment, & par qui s'est-il laissé surprendre?
Ah! j'atteste les Dieux, que mon juste courroux...

PALAMEDE.

Ne faites point, Seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui? moi! j'aurois commis une action si noire!
Oreste parricide!... Ah! pourriez-vous le croire!
De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.
Juste Ciel! Et qui peut l'imputer à ma main?

PALAMEDE.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu: ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature.

De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidele Antenor;
Et remplissant ces lieux & de cris & de larmes,
S'est jettée à travers le péril & les armes;
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Etoit prêt d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable alloit trancher sa vie;
Dans ce fatal instant la Reine l'a saisie:
Vous, sans considérer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort! ne m'as-tu tiré de l'abyme des flots,
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux?
Pour me faire attenter sur les jours de ma mere?
Elle vient, quel objet! où fuirai-je?

ELECTRE.

Ah! mon frere!

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTENOR, MELYTE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ton frere! Quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux justes! mes forfaits sont-ils assez punis?

Je ne te revois donc, Fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides !
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang,
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre, que bien plutôt forma quelque furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie !
Frappe encor, je respire, & j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naitre, & qui me fait mourir.
Acheve, épargne-moi ce tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mere !

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer ! n'affecte rien, cruel !
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance:
Ton fils ne dément point ton nom, ni sa naissance,
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux & destiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.



SCENE IX. & Derniere.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans! que ma fureur implore:
Dieux vengeurs! s'il en eſt, puiſque je vis encore,
Frappez: mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux?
Je vois ce qui retient un courroux légitime.
Dieux! vous ne ſçavez point comme on punit mon crime.

ELECTRE.

Ah! mon frere, calmez cette aveugle fureur.
N'ai-je donc pas aſſez de ma propre douleur?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreſte?

ORESTE.

Ah! ne prononcez plus ce nom que je déteſte.
Et toi, que fait frémir mon aſpect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere:
Mais qui te vengera du meurtre de ma mere?
Ah! ſi pour m'en punir le Ciel eſt ſans pouvoir,
Prêtons lui les fureurs d'un juſte déſeſpoir.
O Dieux! que mes remords, s'il ſe peut, vous fléchiſſent.

Que mon ſang, que mes pleurs, s'il ſe peut, t'attendriſſent,
Ma mere, vois couler... (*Il ſe veut tuer.*)

PALAMEDE, *le déſarmant.*

Ah! Seigneur.

ORESTE.

Laiſſe moi.
Je ne veux rien, cruel, d'Electre, ni de toi.
Votre cœur affamé de ſang & de victimes,
M'a fait ſouiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obſcurcir les airs!
Grace au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers.
Deſcendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante;
Suivons le noir ſentier que le ſort me préſente.
Cachons nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triſte clarté dans ce moment me luit!
Qui ramene le jour dans ces retraites ſombres?
Que vois-je? mon aſpect épouvante les ombres!
Que de gémiſſemens! que de cris douloureux!
Oreſte!... qui m'appelle en ce ſéjour affreux?
Egiſthe! ah! c'en eſt trop. Il faut qu'à ma colere...
Que vois-je? dans ſes mains la tête de ma mere?
Quels regards! ou fuirai-je? Ah! monſtre furieux,
Quel ſpectacle oſes-tu préſenter à mes yeux?
Je ne ſouffre que trop, monſtre cruel, arrête,
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah! ma mere, épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, ſois ſenſible à mes cris:
J'implore ton ſecours, chere ombre de mon pere;
Viens défendre ton fils des fureurs de ſa mere;

Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me fuit.
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux ! les plus criminels seroient-ils plus punis ?

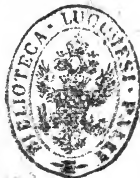
FIN.



PHEDRE

TRAGÉDIE.

Par Monſieur RACINE.



ACTEURS.

THESE'E, *Fils d'Egée, Roi d'Athenes.*

PHEDRE, *Femme de Thésée, Fille de Minos & de Pasiphaé.*

HYPOLITE, *Fils de Thésée & d'Antiope, Reine des Amazonnes.*

ARICIE, *Princesse du Sang Royal d'Athenes.*

ŒNONE, *Nourrice & Confidente de Phedre.*

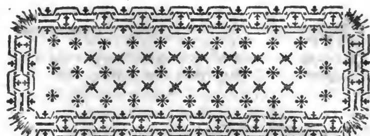
THERAMENE, *Gouverneur d'Hypolite.*

ISMENE, *Confidente d'Aricie.*

PANOPE, *Femme de la suite de Phedre.*

GARDES.

La Scene est à Thrézène, Ville du Péloponese.



PHEDRE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HYPOLITE, THERAMENE.

HYPOLITE.

Le dessein en est pris, je pars, chers Théramene,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézene.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon Pere,
J'ignore le destin d'une tête si chere.
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THERAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher ?

Déja, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux Mers que sépare Corinthe.
J'ai demandé Théfée aux Peuples de ces bords
Où l'on voit l'Acheron se perdre chez les Morts.
J'ai visité l'Elide, & laissant le Tenare,
Passé jusqu'à la Mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sçait même, qui sçait si le Roi votre Pere
Veut que de son absence on sçache le mystere?
Et si lors qu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, & nous cachant de nouvelles amours,
Ce Heros n'attend point qu'une Amante abusée ...

HYPOLITE.

Cher Théramene, arrête, & respecte Théfée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est poit retenu;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phedre depuis long-tems ne craint plus de Rivale.
Enfin, en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THERAMENE

Eh! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athene & de la Cour?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

HYPOLITE.

Cet heureux tems n'est plus. Tout a changé de face.

Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé
La Fille de Minos & de Pasiphaé.

THERAMENE.

J'entens. De vos douleurs la cause m'est connue,
Phedre ici vous chagrine, & blesse votre vue.
Dangereuse marâtre! à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit.
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée:
Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir?
Phedre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même, & du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HYPOLITE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hypolite en partant fuit une autre Ennemie.
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THERAMENE.

Quoi! Vous-même, Seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable Sœur des cruels Palantides,
Trempa-t'elle aux complots de ses freres perfides?
Et devez-vous haïr ses innocens appas?

HYPOLITE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THERAMENE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hipolyte,
Implacable ennemi des amoureuses loix,

Et d'un joug que Théfée a fubi tant de fois ?
Vénus par votre orgueil fi long-tems méprifée,
Voudroit-elle à la fin juftifier Théfée ?
Et vous mettant au rang du refte des mortels,
Vous a-t'elle forcé d'encenfer fes Autels ?
Aimeriez-vous, Seigneur ?

HYPOLITE.

Ami, qu'ofes-tu dire ?
Toi qui connois mon cœur depuis que je refpire,
Des fentimens d'un cœur fi fier, fi dédaigneux,
Peux-tu me demander le défaveu honteux ?
C'eft peu qu'avec fon lait une Mere Amazonne
M'ait fait fucer encor cet orgueil qui t'étonne.
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me fuis applaudi quand je me fuis connu.
Attaché prés de moi par un zele fincere,
Tu me contois alors l'hiftoire de mon Pere.
Tu fçais combien mon ame attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de fes nobles exploits,
Quand tu me dépeignois ce Héros intrépide,
Confolant les Mortels de l'abfence d'Alcide,
Les Monftres étouffés, & les brigans punis,
Procrufte, Cercyon, & Scirron, & Sinnis,
Et les os difperfés du Géant d'Epidaure,
Et la Crete fumant du Sang du Minautaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte, & reçue en cent lieux,
Hélene à fes parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres, dont les noms lui font même
échappez,
Trop crédules efprits que fa flamme a trompez ;

Ariane aux rochers contant ſes injuſtices;
Phedre enlevée enfin ſous de meilleurs auſpices,
Tu ſçais comme à regret écoutant ce diſcours,
Je te preſſois ſouvent d'en abréger le cours.
Heureux, ſi j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une ſi belle Hiſtoire!
Et moi-même à mon tour je me verrois lié,
Et les Dieux juſques-là m'auroient humilié!
Dans mes lâches ſoupirs d'autant plus mépriſable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Théſée excuſable,
Qu'aucuns Monſtres par moi domptés juſqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choiſir Aricie?
Ne ſouviendroit-il plus à mes ſens égarés,
De l'obſtacle éternel qui nous a ſéparés?
Mon Pere la reprouve, & par des loix ſéveres
Il défend de donner des Neveux à ſes Freres;
D'une tige coupable il craint un rejetton,
Il veut avec leur Sœur enſevelir leur nom,
Et que juſqu'au tombeau ſoumiſe à ſa tutelle,
Jamais les feux d'Hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouſer ſes droits contre un Pere irrité?
Donnerai-je l'exemple à la témérité?
Et dans un fol amour ma jeuneſſe embarquée ...

THERAMENE.

Ah! Seigneur, ſi votre heure eſt une fois marquée,
Le Ciel, de nos raiſons ne ſçait point s'informer.
Théſée ouvre vos yeux en voulant les fermer;

Et sa haine irritant une flamme rebelle,
Prête à son Ennemie une grace nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toûjours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Venus n'a-t'elle pas domptés ?
Vous même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toûjours Antiope à ses loix opposée,
D'une publique ardeur n'eut brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change. Et depuis quelques jours
On vous voit moins souvent, orgueilleux & sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt sçavant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un Coursier indompté.
Les forêts, de nos cris moins souvent retentissent.
Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.
Il ne faut point douter, vous aimez, vous brûlez.
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t'elle sçu vous plaire ?

NYPOLITE.

Théramene, je pars, & vais chercher mon Pere.

THERAMENE.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,
Seigneur ?

HYPOLITE.

C'est mon dessein, tu peux l'en avertir.
Voyons-là, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chere Œnone ?

SCENE II.

HYPOLITE, ŒNONE, THERAMENE.

ŒNONE.

HÉlas! Seigneur, quel trouble au mien peut être égal!
La Reine touche presque à son terme fatal.
Envain à l'observer jour & nuit je m'attache,
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel régne dans son esprit;
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour: Et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HYPOLITE.

Il suffit, je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

SCENE III.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

N'Allons point plus avant. Demeurons, chere Œnone.

Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Hélas! *(elle s'assied.)*

ŒNONE.

Dieux tout-puissans! que nos pleurs vous appaisent.

PHEDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pesent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige & me nuit, & conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire,
Vous-même condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitez vos mains.
Vous-même rappellant votre force premiere,
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumiere;
Vous la voyez, Madame, & prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher.

PHEDRE.

Noble & brillant Auteur d'une triste Famille,
Toi, dont ma Mere osoit se vanter d'être Fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil! je te viens voir pour la derniere fois.

ŒNONE.

Quoi! vous ne perdrez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toûjours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHEDRE.

Dieux ! Que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ?
Quand pourrai-je au travers d'une noble pouſſiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

ŒNONE.

Quoi, Madame !

PHEDRE.

Inſenſée ! où ſuis-je, & qu'ai-je dit !
Où laiſſai-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Œnone, la rougeur me couvre le viſage,
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux malgré moi ſe rempliſſent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougiſſez d'un ſilence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos ſoins, ſourde à tous nos diſcours,
Voulez-vous ſans pitié laiſſer finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur courſe ?
Quel charme ou quel poiſon en a tari la ſource ?
Les ombres par trois fois ont obſcurci les Cieux,
Depuis que le ſommeil n'eſt entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chaſſé la nuit obſcure,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.
A quel affreux deſſein vous laiſſez-vous tenter ?
De quel droit ſur vous-même oſez-vous attenter ?
Vous offenſez les Dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahiſſez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahiſſez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez ſous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere,

Et rendra l'espérance au fils de l'étrangere,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hipolyte...

PHEDRE.

Ah, Dieux!

ŒNONE.

Ce reproche vous touche?

PHEDRE.

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!

ŒNONE.

Eh bien, votre colere éclate avec raison.
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc: Que l'amour, le devoir vous excite:
Vivez; ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grece & des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue;
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, & peut se rallumer.

PHEDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi! de quelque remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHEDRE.

Graces au Ciel! mes mains ne sont point criminelles.

Plut aux Dieux que mon cœur fut innocent comme elles!

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHEDRE.

Je t'en ai dit aſſez: épargne-moi le reſte.
Je meurs, pour ne point faire un aveu ſi funeſte.

ŒNONE.

Mourez donc, & gardez un ſilence inhumain;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reſte à peine une foible lumiere,
Mon ame chez les morts deſcendra la premiere.
Mille chemins ouverts y conduiſent toûjours,
Et ma juſte douleur choiſira les plus courts.
Cruelle! quand ma foi vous a-t'elle déçûe?
Songez-vous qu'en naiſſant mes bras vous ont reçue?
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté;
Réſerviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHEDRE.

Quel fruit eſpéres-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur ſi je romps le ſilence.

ŒNONE.

Eh, que me dir[illegible]-vous qui ne céde, grands Dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHEDRE.

Quand tu ſçauras mon crime & le ſort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai
verſés,
Par vos foibles genoux que je tiens embraſſés,
Délivrez mon eſprit de ce funeſte doute.

PHEDRE.

Tu le veux? Leve-toi.

ŒNONE.

Parlez, je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel! que lui vais-je dire, & par où commencer!

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs ceſſez de m'offenſer.

PHEDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colere!
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere!

ŒNONE.

Oublions-les, Madame; & qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir.

PHEDRE.

Ariane, ma ſœur, de quel amour bleſſée,
Vous mourutes aux bords où vous futes laiſſée!

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame? Et quel mortel ennui
Contre tout votre ſang vous anime aujourd'hui!

PHEDRE.

Puiſque Vénus le veut, de ce ſang déplorable
Je péris la derniere, & la plus miſérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHEDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime... à ce nom fatal je tremble, je frissonne;
J'aime...

ŒNONE.

Qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé?

ŒNONE.

Hypolite! Grands Dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste Ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! rivage malheureux!
Falloit-il approcher de tes bords dangereux!

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
Sous les loix de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi,
Athenes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps & transir & brûler.
Je reconnus Vénus & ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables;
Par des vœux assidus je crus les détourner;

Je lui bâtis un temple, & pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée:
D'un incurable amour remedes impuissans!
Envain sur les autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse;
J'adorois Hypolite; & le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois par-tout. O comble de misere!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son pere.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter:
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil, & mes cris éternels
L'arracherent du sein & des bras paternels.
Je respirois, Œnone; & depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence:
Soumise à mon époux, & cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézene amenée;
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné:
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus toute entiere à sa proye attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine, & ma flâme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flâme si noire.

Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats:
Je t'ai tout avoué: je ne m'en repens pas;
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeller
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

SCENE IV.

PHEDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

JE voudrois vous cacher une triste nouvelle;
Madame; mais il faut que je vous la révéle.
La mort vous a ravi votre invincible époux,
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la Reine abusée,
Envain demande au Ciel le retour de Thésée;
Et que par des Vaisseaux arrivés dans le Port,
Hypolite son fils vient d'apprendre sa mort.

PHEDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un Maître Athenes se partage:
Au Prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame; & de l'État l'autre oubliant les loix,

Au fils de l'Etrangere ose donner sa voix.
On dit même qu'au Trône, une brigue insolente
Veut placer Aricie & le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril devoir vous avertir.
Déja même Hypolite est tout prêt à partir;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'est assez: la Reine qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.



SCENE V.

PHEDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

MAdame, je cessois de vous presser de vivre:
Déja même au tombeau j'étois prête à vous suivre;
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix:
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix.
Votre fortune change, & prend une autre face.
Le Roi n'est plus, Madame, il faut prendre sa place:
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez;
Esclave, s'il vous perd, & Roi, si vous vivez.
Sur qui dans son malheur voulez-vous qu'il s'apuye?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuye;

Et ses cris innocens portés jusques aux Dieux,
Iront contre sa mere irriter ses ayeux.
Vivez: vous n'avez plus de reproche à vous faire;
Votre flâme devient une flâme ordinaire.
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hypolite pour vous devient moins redoutable;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un Chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roi de ces bords heureux, Trézene est son partage:
Mais il sçait que les loix donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis:
Vous avez l'un & l'autre une juste ennemie;
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHEDRE.

Eh bien! à tes conseils je me laisse entraîner:
Vivons, si vers la vie on peut me ramener;
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

HYpolite demande à me voir en ce lieu?
Hypolite me cherche, & veut me dire adieu?
Iſmene, dis-tu vrai? n'es-tu pas abuſée?

ISMENE.

C'eſt le premier effet de la mort de Théſée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Théſée écartés.
Aricie à la fin de ſon ſort eſt maîtreſſe,
Et bientôt à ſes pieds verra toute la Grece.

ARICIE.

Ce n'eſt donc point, Iſmene, un bruit mal affermi;
Je ceſſe d'être eſclave, & n'ai plus d'ennemi?

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous ſont plus contraires,
Et Théſée a rejoint les manes de vos freres.

ARICIE.

Dit-on quelle avanture a terminé ſes jours?

ISMENE.

On ſeme de ſa mort d'incroyables diſcours.
On dit que raviſſeur d'une amante nouvelle,

Les flots ont englouti cet époux infidele.
On dit même, & ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirritoüs aux Enfers descendu,
Il a vu le Cocythe & les Rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales Ombres,
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa derniere heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMENE.

Thésée est mort, Madame, & vous seule en doutez.
Athenes en gémit, Trézene en est instruite,
Et déja pour son Roi reconnoît Hypolite.
Phedre dans ce Palais tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que pour moi plus humain que son pere,
Hypolite rendra ma chaîne plus légere?
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMENE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hypolite est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et chercher tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMENE.

Je ſçais de ſes froideurs tout ce que l'on récite:
Mais j'ai vu près de vous ce ſuperbe Hypolite:
Et même, en le voyant, le bruit de ſa fierté
A redoublé pour lui ma curioſité.
Sa préſence à ce bruit n'a point paru répondre;
Dès vos premiers regards je l'ai vu ſe confondre.
Ses yeux qui vainement vouloient vous éviter,
Déjà pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'Amant peut-être offenſe ſon courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chere Iſmene, écoute avidement
Un diſcours qui peut-être a peu de fondement!
O toi qui me connois! te ſembloit-il croyable
Que le triſte jouet d'un ſort impitoyable,
Un cœur toûjours nourri d'amertume & de pleurs,
Dût connoître l'amour & ſes foibles douleurs?
Reſte du ſang d'un Roi, noble Fils de la terre,
Je ſuis ſeule échappée aux fureurs de la Guerre.
J'ai perdu dans la fleur de leur jeune ſaiſon
Six Freres: quel eſpoir d'une illuſtre Maiſon!
Le fer moiſſonna tout, & la Terre humectée
Bût à regret le ſang des Neveux d'Erectée.
Tu ſçais depuis leur mort quelle ſévere loi
Défend à tous les Grecs de ſoupirer pour moi.
On craint que de la Sœur les flâmes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ſes Freres.
Mais tu ſçais bien auſſi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce ſoin d'un vainqueur ſoupçonneux.
Tu ſçais que de tout tems à l'Amour oppoſée,
Je rendois ſouvent grace à l'injuſte Théſée,

Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son Fils,
Non que par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présens dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, & qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son Pere, & non point ses foiblesses.
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phedre envain s'honoroit des soupirs de Thésée.
Pour moi, je suis plus fiere, & fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un Captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
C'est-là ce que je veux, c'est-là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hypolite,
Et vaincu plus souvent, & plutôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais, chere Ismene, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance.
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui;
Hypolite aimeroit? Par quel bonheur extrême

Aurois-je pu fléchir . . .

ISMENE.

Vous l'entendrez lui-même ;
Il vient à vous.

SCENE II.

HYPOLITE, ARICIE, ISMENE.

HYPOLITE.

MAdame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon Pere ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence.
La mort seule bornant ses travaux éclatans,
Pouvoit à l'Univers le cacher si long-tems.
Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide,
L'ami, le Compagnon, le Successeur d'Alcide ;
Je crois que votre haine épargnant ses vertus,
Ecoute sans regret ces noms qui lui sont dûs.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.
Je puis vous affranchir d'une austere tutelle.
Je révoque les loix dont j'ai plaint la rigueur,
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur :
Et dans cette Trézene aujourd'hui mon partage ;
De mon Aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a sans balancer reconnu pour son Roi,
Je vous laisse aussi libre, & plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés, dont l'excès m'embarrasse.

D'un

D'un ſoin ſi généreux honorer ma diſgrace,
Seigneur, c'eſt me ranger plus que vous ne penſez,
Sous ces auſteres loix dont vous me diſpenſez.

HYPOLITE.

Du choix d'un Succeſſeur Athenes incertaine
Parle de vous, me nomme, & le Fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur?

HYPOLITE.

Je ſçai, ſans vouloir me flatter,
Qu'une ſuperbe loi ſemble me rejetter.
La Grece me reproche une Mere étrangere.
Mais ſi pour Concurrent je n'avois que mon Frere,
Madame, j'ai ſur lui de véritables droits,
Que je ſçaurois ſauver du caprice des loix;
Un frein plus légitime arrête mon audace.
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
Un Sceptre que jadis vos Aïeux ont reçu
De ce fameux Mortel que la terre a conçu;
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athenes par mon Pere accrue & protégée,
Reconnut avec joie un Roi ſi généreux,
Et laiſſa dans l'oubli vos Freres malheureux:
Athenes dans ſes murs maintenant vous rappelle,
Aſſez elle a gémi d'une longue querelle;
Aſſez dans ſes ſillons votre ſang englouti,
A fait fumer le champ dont il étoit ſorti.
Trézene m'obéit. Les campagnes de Crete
Offrent au Fils de Phédre une riche retraite.
L'Attique eſt votre bien. Je pars, & vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends, étonnée & confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse:
Veillai-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre sein ?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée,
Et que la Vérité passe la Renommée !
Vous-même en ma faveur vous voulez vous trahir ?
N'étoit-ce pas assez de ne me point hair ?
Et d'avoir si long-tems pu défendre votre ame
De cette inimitié...

HYPOLITE.

Moi, vous haïr, Madame ?
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai-je pu résister au charme décévant...

ARICIE.

Quoi, Seigneur ?

HYPOLITE.

Je me suis engagé trop avant,
Je vois que la raison céde à la violence.
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre, il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer:
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.

Moi, qui contre l'Amour fierement révolté,
Aux fers de ses Captifs ai long-tems insulté:
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toûjours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune loi;
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve,
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite.
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hypolite.
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes Coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait en m'écoutant rougir de votre ouvrage;
D'un cœur qui s'offre à vous, quel farouche entretien!
Quel étrange Captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chere.
Songez que je vous parle une langue étrangere;
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hypolite sans vous n'auroit jamais formés.



SCENE III.

HYPOLITE, ARICIE, THERAMENE, ISMENE.

THERAMENE.

SEigneur, la Reine vient, & je l'ai devancée.
Elle vous cherche.

HYPOLITE.

Moi !

THERAMENE.

J'ignore sa pensée,
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phédre veut vous parler avant votre départ.

HYPOLYTE.

Phédre ? Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre ?

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre,
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HYPOLITE.

Cependant vous sortez, & je pars : & j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, Prince, & suivez vos généreux desseins ;

Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire ;
Mais cet empire enfin, si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.

SCENE IV.

HYPOLITE, THERAMENE.

HYPOLITE.

Ami, tout est-il prêt? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence;
Fais donner le signal ; cours, ordonne, & reviens
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCENE V.

PHEDRE, HYPOLITE, ŒNONE.

PHEDRE, *à Œnone.*

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un Fils qui n'espére qu'en vous.

PHEDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,

Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes,
Je vous viens pour un Fils expliquer mes allarmes.
Mon Fils n'a plus de Pere, & le jour n'est pas loin,
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille ennemis attaquent son enfance,
Vous seul pouvez contr'eux embrasser sa défense;
Mais un secret remords agite mes esprits,
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colere
Ne poursuive bien-tôt une odieuse Mere.

HYPOLITE.

Madame, je n'ai point des sentimens si bas,

PHEDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire,
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire;
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir.
En public, en secret contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée.
J'ai même défendu par une expresse loi,
Qu'on osat prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine;
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HYPOLITE.

Des droits de ses Enfans une Mere jalouse
Pardonne rarement au Fils d'une autre Epouse,

Madame, je le ſçai. Les ſoupçons importuns
Sont d'un ſecond hymen les fruits les plus communs,
Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être eſſuyé plus d'outrages.

PHEDRE.

Ah, Seigneur! que le Ciel, j'oſe ici l'atteſter,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un ſoin bien différent me trouble & me dévore!

HYPOLITE.

Madame, il n'eſt pas tems de vous troubler encore,
Peut-être votre Epoux voit encore le jour.
Le Ciel peut à nos pleurs accorder ſon retour.
Neptune le protége, & ce Dieu tutelaire
Ne ſera pas envain imploré par mon Pere.

PHEDRE.

On ne voit point deux fois le Rivage des morts,
Seigneur. Puiſque Théſée a vu les ſombres bords,
Envain vous eſpérez qu'un Dieu vous le renvoye,
Et l'avare Acheron ne lâche point ſa proye.
Que dis-je? Il n'eſt point mort, puiſqu'il reſpire en vous,
Toûjours devant mes yeux je crois voir mon époux;
Je le vois, je lui parle, & mon cœur... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moi ſe déclare.

HYPOLITE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il eſt, Théſée eſt préſent à vos yeux.

Toûjours de ſon amour votre ame eſt embraſée.

PHEDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Théſée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les Enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidele, mais fier, & même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après
ſoi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous
voi;
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage.
Cette noble pudeur coloroit ſon viſage,
Lorſque de notre Crete il traverſa les flots,
Digne ſujet des vœux des Filles de Minos.
Que faiſiez-vous alors? Pourquoi ſans Hypolite
Des Héros de la Grece aſſembla t'il l'élite?
Pourquoi trop jeune encor ne putes vous alors
Entrer dans le Vaiſſeau qui le mit ſur nos bords?
Par vous auroit péri le Monſtre de la Crete,
Malgré tous les détours de ſa vaſte retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma Sœur du fil fatal eut armé votre main.
Mais non, dans ce deſſein je l'aurois devancée,
L'Amour m'en eut d'abord inſpiré la penſée:
C'eſt moi, Prince, c'eſt moi dont l'utile ſecours
Vous eut du Labyrinthe enſeigné les détours.
Que de ſoins m'eut coûté cette tête charmante,
Un fils n'eut point aſſez raſſuré votre Amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
Et Phédre au Labyrinthe avec vous deſcendue,

Se feroit avec vous retrouvée, ou perdue.

HYPOLITE.

Dieux! Qu'eſt ce que j'entens? Madame, oubliez-vous
Que Théſée eſt mon Pere, & qu'il eſt votre Epoux?

PHEDRE.

Et ſur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince? Aurois-je perdu tout le ſoin de ma gloire?

HYPOLITE.

Madame, pardonnez. J'avoue en rougiſſant,
Que j'accuſois à tort un diſcours innocent.
Ma honte ne peut plus ſoutenir votre vue.
Et je vais...

PHEDRE.

Ah! cruel, tu m'as trop entendue;
Je t'en ai dit aſſez pour te tirer d'erreur.
Hé bien, connois donc Phédre & toute ſa fureur.
J'aime. Ne penſe pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux je m'approuve moi même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raiſon,
Ma lâche complaiſance ait nourri le poiſon.
Objet infortuné des vengeances céleſtes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me déteſtes.
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon ſang;
Ces Dieux qui ſe ſont fait une gloire cruelle
De ſéduire le cœur d'une foible Mortelle.
Toi-même en ton eſprit rappelle le paſſé;
C'eſt peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chaſſé.
J'ai voulu te paroître odieuſe, inhumaine,
Pour mieux te réſiſter, j'ai recherché ta haine.

De quoi m'ont profité mes inutiles ſoins?
Tu me haïſſois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai ſéché dans les feux, dans les larmes,
Il ſuffit de tes yeux pour t'en perſuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu ſi honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un Fils que je n'oſois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime,
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
Venge-toi, punis moi d'un odieux amour.
Digne Fils du Héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'Univers d'un monſtre qui t'irrite.
La Veuve de Théſée oſe aimer Hypolite?
Crois-moi, ce Monſtre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'eſt-là que ta main doit frapper;
Impatient déjà d'expier ſon offenſe,
Au-devant de ton bras je le ſens qui s'avance.
Frappe; ou ſi tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un ſupplice ſi doux,
Ou ſi d'un ſang trop vil ta main ſeroit trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
Donne.

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame? Juſtes Dieux!
Mais on vient. Evitez des témoins odieux;
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCENE VI.

HYPOLITE, THERAMENE.

THERAMENE.

Est-ce Phédre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

HYPOLITE.

Théramene, fuyons. Ma surprise est extrême ;
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phédre... Mais non, grands Dieux ! Qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli.

THERAMENE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athenes, Seigneur, s'est déja declarée.
Ses Chefs ont pris les voix de toutes les Tribus.
Votre Frere l'emporte, & Phédre a le dessus.

HYPOLITE.

Phédre !

THERAMENE.

Un Héros chargé des volontés d'Athenes,
De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
Son Fils est Roi, Seigneur.

HYPOLITE.

Dieux ! qui la connoissez,

Eſt-ce donc ſa vertu que vous récompenſez ?

THERAMENE.

Cependant un bruit ſourd veut que le Roi reſpire.
On prétend que Théſée a paru dans l'Epire ;
Mais moi qui l'y cherchai, Seigneur, je ſçai trop bien...

HYPOLITE.

N'importe, écoutons tout, & ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à ſa ſource.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma courſe,
Partons ; & quelque prix qu'il en puiſſe coûter,
Mettons le Sceptre aux mains dignes de le porter.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

AH ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoye.
Importune, peux-tu ſouhaiter qu'on me voye ?
De quoi viens-tu flatter mon eſprit déſolé ?
Cache-moi bien plutôt, je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont oſé ſe répandre ;
J'ai dit ce que j'aimois, on me devoit entendre.
Ciel ! Comme il m'écoutoit. Par combien de détours

L'insensible a long tems éludé mes discours ?
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte,
Et combien sa rougeur à redoublé sa honte ?
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?
Hélas! Quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t'il pâli pour moi ? Me l'a-t'il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée ;
Je l'ai rendu horrible à ses yeux inhumains,
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

ŒNONE.

Ainsi dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre;
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos?
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Regner, & de l'Etat embrasser la conduite?

PHEDRE.

Moi, regner! Moi, ranger un Etat sous ma loi,
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi !
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'Empire !
Quand sous un joug honteux à peine je respire!
Quand je me meurs...

ŒNONE.

Fuyez.

PHEDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osates bannir, vous n'osez l'éviter.

PHEDRE.

Il n'est plus tems. Il sçait mes ardeurs insensées,
De l'austere pudeur les bornes sont passées.

J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même rappellant ma force défaillante,
Et mon ame déja sur mes levres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'a sçu ranimer;
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

ŒNONE.

Hélas! de vos malheurs, innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étois je point capable!
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phédre en ce moment n'avoit-elle mes yeux!

PHEDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hypolite endurci par de sauvages loix,
Entend parler d'amour pour la premiere fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence,
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHEDRE.

Quoique Scythe & barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHEDRE.

Je ne me verrai point préférer de Rivale.
Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison;
Sers ma fureur, Œnone, & non point ma raison.

Il oppoſe à l'amour un cœur inacceſſible,
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus ſenſible.
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher,
Athenes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher.
Déja de ſes vaiſſeaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone. Fais briller la couronne à ſes yeux.
Qu'il mette ſur ſon front le brillant diadême,
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons lui ce pouvoir que je ne puis garder,
Il inſtruira mon Fils dans l'art de commander.
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de Pere;
Je mets ſous ſon pouvoir & le Fils & la Mere.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens,
Tes diſcours trouveront plus d'accès que les miens.
Preſſe, pleure, gémis, peins lui Phédre mourante,
Ne rougis point de prendre une voix ſuppliante.
Je t'avouerai le tout, je n'eſpére qu'en toi.
Va, j'attens ton retour pour diſpoſer de moi.

SCENE II.

PHEDRE *ſeule.*

O Toi! qui vois la honte où je ſuis deſcendue,
Implacable Vénus, ſuis-je aſſez confondue?
Tu ne ſçaurois plus loin pouſſer ta cruauté;
Ton triomphe eſt parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle! ſi tu veux une gloire nouvelle,

Attaque un ennemi qui te ſoit plus rebelle.
Hypolite te fuit, & bravant ton courroux,
Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom ſemble offenſer ſes ſuperbes oreilles;
Déeſſe, venge-toi, nos cauſes ſont pareilles.
Qu'il aime. Mais déja tu reviens ſur tes pas,
Œnone? On me déteſte, on ne t'écoute pas!

SCENE III.

PHEDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

IL faut d'un vain amour étouffer la penſée,
Madame. Rappellez votre vertu paſſée.
Le Roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux.
Théſée eſt arrivé, Théſée eſt en ces lieux.
Le peuple pour le voir court & ſe précipite.
Je ſortois par votre ordre, & cherchois Hypolite,
Lorſque juſques au Ciel mille cris élancés...

PHEDRE.

Mon Epoux eſt vivant, Œnone, c'eſt aſſez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit, je ne veux pas en ſçavoir davantage.

ŒNONE.

Quoi?

PHEDRE.

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu;
Sur mes juſtes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;

J'ai

J'ai fulvi tes confeils, je meurs déshonorée.

ŒNONE.

Vous mourez?

PHEDRE.

Jufte Ciel! Qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon Epoux va paroître, & fon Fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flâme adultere,
Obferver de quel front j'ofe aborder fon Pere;
Le cœur gros de foupirs, qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs, par l'ingrat rebutés.
Penfes-tu que fenfible à l'honneur de Théfée,
Il lui cache l'ardeur dont je fuis embrafée?
Laiffera-t'il trahir & fon Pere & fon Roi?
Pourra-t'il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il fe tairoit envain. Je fçais mes perfidies,
Œnone, & ne fuis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont fçu fe faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me femble déja que ces murs, que ces voutes
Vont prendre la parole, & prêts à m'accufer,
Attendent mon Epoux pour le défabufer.
Mourons. De tant d'horreur qu'un trépas me délivre,
Eft-ce un malheur fi grand que de ceffer de vivre?
La mort aux malheureux ne caufe point d'effroi,
Je ne crains que le nom que je laiffe après moi.
Pour mes triftes enfans quel affreux héritage!
Le fang de Jupiter doit enfler leur courage.
Mais quelque jufte orgueil qu'infpire un fang fi beau,
Le crime d'une Mere eft un pefant fardeau.

Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une Mere coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un & l'autre;
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
C'en est fait. On dira que Phédre trop coupable,
De son Epoux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hypolite est heureux qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même en expirant appuyat ses discours.
A votre Accusateur que pourrai-je répondre?
Je serai devant lui trop facile à confondre.
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouir.
Ah! que plutôt du Ciel la flâme me dévore!
Mais ne me trompez point, vous est-il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux?

PHEDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entiere?
Vous le craignez... Osez l'accuser la premiere.
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui,
Qui vous dementira? Tout parle contre lui.
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son Pere par vos cris dès long-tems prévenu,

Et déja son exil par vous-même obtenu.

PHEDRE.

Moi, que j'ose opprimer & noircir l'innocence!

ŒNONE.

Mon zele n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords,
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remede,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout céde.
Je parlerai. Théſée aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son Fils.
Un pere en punissant, Madame, est toûjours Pere,
Un supplice léger suffit à sa colere.
Mais le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame; & pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.
On vient, je vois Thésée.

PHEDRE.

Ah! je vois Hypolite.
Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi,
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCENE IV.

THESÉE, HYPOLITE, PHEDRE, ŒNONE, THERAMENE.

THESÉE.

LA fortune à mes vœux ceſſe d'être oppoſée,
Madame, & dans vos bras met...

PHEDRE.

Arrêtez, Théſée,
Et ne profanez point des tranſports ſi charmans,
Je ne mérite plus ces doux empreſſemens.
Vous êtes offenſé. La fortune jalouſe
N'a pas en votre abſence épargné votre Epouſe.
Indigne de vous plaire, & de vous approcher,
Je ne dois déſormais ſonger qu'à me cacher.

SCENE V.

THESÉE, HYPOLITE, THERAMENE.

THESÉE.

QUel eſt l'étrange accueil qu'on fait à votre Pere,
Mon Fils?

HYPOLITE.

Phédre peut ſeule expliquer ce myſtere;

Mais si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir ;
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir.
Souffrez que pour jamais le tremblant Hypolite
Disparoisse des lieux que votre Epouse habite.

THESÉE.

Vous, mon Fils, me quitter ?

HYPOLITE.

Je ne la cherchois pas,
C'est vous qui sur ces bords conduisites ses pas.
Vous daignates, Seigneur, aux rives de Trézene
Confier en partant Aricie & la Reine.
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse,
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déja plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la pesanteur :
Déja de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
Hercule respirant, sur le bruit de vos coups,
Déja de son travail se reposoit sur vous :
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere,
Je suis même encor loin des traces de ma mere.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable ;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Eternisant des jours si noblement finis,

Prouve à tout l'avenir que j'étois votre fils.

THESÉE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue!
Si je reviens si craint & si peu desiré,
O Ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami. Son impudente flâme
Du Tyran de l'Epire alloit ravir la femme:
Je servois à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le Tyran m'a surpris sans défense & sans armes:
J'ai vu Pirrithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels,
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds & voisins de l'Empire des Ombres.
Les Dieux après six moix enfin m'ont regardé:
J'ai sçu tromper les yeux de qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature;
A ses monstres lui-même il servit de pâture:
Et lors qu'avec transport je pense m approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher;
Que dis-je? quand mon ame à soi-même rendue
Vient se rassasier d'une si chere vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens:
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens;
Et moi-même éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Epire.
Parlez? Phédre se plaint que je suis outragé.

Qui m'a trahi? Pourquoi ne suis-je pas vengé?
La Grece à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t'elle aux criminels accordé quelque asyle?
Vous ne répondez point? Mon fils, mon propre fils
Est-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.
Connoissons à la fois le crime & le coupable:
Que Phédre explique enfin le trouble où je la voi.



SCENE VI.

HYPOLITE, THERAMENE.

HYPOLITE.

OU' tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phédre, toûjours en proye à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même?
Dieux! que dira le Roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même plein d'un feu que sa haine reprouve,
Quel il m'a vu jadis, & quel il me retrouve!
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter:
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons: cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon pere émouvoir la tendresse;
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sçauroit ébranler.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, ŒNONE.

THESE'E.

AH! qu'eſt-ce que j'entends! un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de ſon pere!
Avec quelle rigueur, Deſtin, tu me pourſuis!
Je ne ſçais où je vais, je ne ſçais où je ſuis.
O tendreſſe! ô bonté trop mal récompenſée!
Projet audacieux! déteſtable penſée!
Pour parvenir au but de ſes noires amours,
L'inſolent, de la force empruntoit le ſecours.
J'ai reconnu le fer, inſtrument de ſa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble uſage.
Tous les liens du ſang n'ont pu le retenir;
Et Phédre différoit à le faire punir!
Le ſilence de Phédre épargnoit le coupable!

ŒNONE.

Phédre épargnoit toûjours un pere déplorable.
Honteuſe du deſſein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ſes yeux,
Phédre mouroit, Seigneur, & ſa main meurtriere
Eteignoit de ſes yeux l'innocente lumiere.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la ſauver:

Moi ſeule à votre amour j'ai ſçu la conſerver;
Et plaignant à la fois ſon trouble & vos allarmes,
J'ai ſervi malgré moi d'interprête à ſes larmes.

THESE'E.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte en m'abordant je l'ai vu treſſaillir.
Je me ſuis étonné de ſon peu d'allégreſſe.
Ses froids embraſſemens ont glacé ma tendreſſe:
Mais ce coupable amour dont il eſt dévoré,
Dans Athenes déja s'étoit-il declaré?

ŒNONE.

Seigneur, ſouvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel cauſa toute ſa haine.

THESE'E.

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'eſt paſſé.
C'eſt trop laiſſer la Reine à ſa douleur mortelle:
Souffrez que je vous quitte, & me range auprès d'elle.

SCENE II.

THESE'E, HYPOLITE.

THESE'E.

AH! le voici, grands Dieux! A ce noble maintien,
Quel œil ne feroit pas trompé comme le mien!
Faut-il que ſur le front d'un profane adultere,

Brille de la vertu le sacré caractere?
Et ne devroit-on pas, à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains?

HYPOLITE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THESE'E.

Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton pere a porté sa fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie,
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher sous un Ciel inconnu,
Des Païs où mon nom ne soit pas parvenu?
Fuis, traître; ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encore, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis: Et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voye en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, & sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.
Et toi, Neptune, & toi, si jadis mon courage,
D'infames assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,

Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere :
J'abandonne ce traître à toute ta colere.
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

HYPOLITE.

D'un amour criminel Phédre accuse Hypolite!
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étouffent la voix.

THESÉE.

Traître ! tu prétendois qu'en un lâche silence
Phédre enseveliroit ta brutale insolence?
Il falloit en fuyant ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole & la vie.

HYPOLITE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur: mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & songez qui je suis.
Quelques crimes toûjours précédent les grands crimes.

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste Héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithée estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hypolite est connu dans la Grece.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fonds de mon cœur:
Et l'on veut qu'Hypolite épris d'un feu profane ...

THESÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux:
Phédre seule charmoit tes impudiques yeux;
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flâme innocente.

HYPOLITE.

Non, mon pere, ce cœur, c'est trop vous le céler,

N'a point d'un chafte amour dedaigné de brûler.
Je confeffe à vos pieds ma véritable offenfe:
J'aime, j'aime, il eft vrai, malgré votre défenfe.
Aricie à fes loix tient mes vœux affervis;
La fille de Pallante a vaincu votre fils;
Je l'adore, & mon ame à vos ordres rebelle,
Ne peut ni foupirer ni brûler que pour elle.

THESÉE.

Tu l'aimes? Ciel! Mais non, l'artifice eft groffier;
Tu te feins criminel pour te juftifier.

HYPOLITE.

Seigneur, depuis fix mois je l'évite & je l'aime:
Je venois en tremblant vous le dire à vous-même.
Eh quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer?
Par quel affreux ferment faut-il vous raffurer?
Que la Terre, le Ciel, que toute la Nature...

THESÉE.

Toûjours les fcélérats ont recours au parjure.
Ceffe, ceffe, & m'épargne un importun difcours,
Si ta fauffe vertu n'a point d'autre fecours.

HYPOLITE.

Elle vous paroît fauffe & pleine d'artifice:
Phédre au fond de fon cœur me rend plus de juftice.

THESÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HYPOLITE.

Quel tems à mon exil, quels lieux prefcrivez-vous?

THESÉE.

Fuffes-tu par-delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voifin d'un perfide.

HYPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

THESÉE.

Va chercher des amis, dont l'estime funeste
Honore l'adultere, aplaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur & sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HYPOLITE.

Vous me parlez toûjours d'inceste & d'adultere ?
Je me tais. Cependant Phédre sort d'une mere,
Phédre est d'un sang, Seigneur, vous le sçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THESÉ'E.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
Pour la derniere fois, ôte-toi de ma vue.
Sors, traître, n'attends pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THESÉ'E *seul.*

MIsérable! tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le Fleuve aux Dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, & va l'éxécuter.
Un Dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.

Je t'aimois ; & je ſens que malgré ton offenſe,
Mes entrailles pour toi ſe troublent par avance :
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais pere en effet fut-il plus outragé !
Juſtes Dieux ! qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant ſi coupable !

SCENE IV.

PHEDRE, THESE'E.

PHEDRE.

Seigneur, je viens à vous pleine d'un juſte effroi,
Votre voix redoutable a paſſé juſqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait ſuivi la menace :
S'il en eſt tems encor, épargnez votre Race ;
Reſpectez votre ſang, j'oſe vous en prier :
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THESE'E.

Non, Madame, en mon ſang ma main n'a point trempé,
Mais l'ingrat toutefois ne m'eſt point échappé.
Une immortelle main de ſa perte eſt chargée :
Neptune vous la doit, & vous ſerez vengée.

PHEDRE.

Neptune vous la doit ? Quoi ! vos vœux irrités ...

THESE'E.

Quoi! craignez-vous déja qu'ils ne ſoient écoutés?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez moi ſes crimes.
Echauffez mes tranſports trop lents, trop retenus:
Tous ſes crimes encor ne vous ſont pas connus.
Sa fureur contre vous ſe répand en injures:
Votre bouche, dit-il, eſt pleine d'impoſtures.
Il ſoutient qu'Aricie a ſon cœur, a ſa foi;
Qu'il l'aime.

PHEDRE.

Quoi, Seigneur!

THESE'E.

Il l'a dit devant moi:
Mais je ſçais rejetter un frivole artifice.
Eſpérons de Neptune une prompte juſtice.
Je vais moi-même encore aux pieds de ſes autels
Le preſſer d'accomplir ſes ſermens immortels.



SCENE V.

PHEDRE *ſeule.*

IL ſort! Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur ſe réveille?
Quel coup de foudre, ô Ciel! & quel funeſte avis!
Je volois toute entiere au ſecours de ſon fils,
Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédois aux remords dont j'étois tourmentée.
Qui ſçait même où m'alloit porter ce repentir?
Peut-être a m'accuſer j'aurois pu conſentir:

Peut-être,

Peut-être, si la voix ne m'eut été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hypolite est sensible, & ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!
Ah, Dieux! lors qu'à mes vœux l'ingrat, inexorable,
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé,
Fut contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace:
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a-t'il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sçauroit souffrir.
Et je me chargerois du soin de le défendre!

SCENE IV.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

CHere Œnone, sçais-tu ce que je viens d'apprendre?

ŒNONE.

Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir:
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHEDRE.

Œnone, qui l'eut cru? j'avois une Rivale.

ŒNONE.

Comment!

PHEDRE.

Hypolite aime, & je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvoit dompter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur:
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie?

PHEDRE.

Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'étoient qu'un foible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le sçavois. Pourquoi me laissois-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?
Les a-t'on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyoient avec pleine licence.
Le Ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence.
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux.

Tous les jours se levoient clairs & sereins pour eux:
Et moi, triste rebut de la Nature entiere,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumiere.
La mort est le seul Dieu que j'osois implorer:
J'attendois le moment où j'allois expirer.
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir;
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir;
Et sous un front serein déguisant mes allarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

PHEDRE.

Ils s'aimeront toûjours.
Au moment que je parle, ah! mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée:
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie: il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légeres.
Le crime de la sœur passe celui des freres.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je? Où ma raison se va-t'elle égarer?
Moi jalouse! & Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, & moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?

Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.
Mes homicides mains promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! & je vis, & je soutiens la vue
De ce sacré Soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le Pere & le Maître des Dieux:
Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je? mon pere y tient l'Urne fatale:
Le sort, dit-on, l'a mis en ses séveres mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son Ombre épouvantée,
Lors qu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers!
Que diras-tu, mon pere, à ce spectable horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'Urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille:
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir, de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

ŒNONE.

Eh! repoussez, Madame, une injuste terreur.
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez: On ne peut vaincre sa destinée.

Par un charme fatal vous futes entraînée.
Eſt-ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'Amour n'a t'il encor triomphé que de vous?
La foibleſſe, aux humains n'eſt que trop naturelle.
Mortelle, ſubiſſez le ſort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug impoſé dès long-
tems.
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habi-
tans,
Qui d'un bruit ſi terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHEDRE.

Qu'entens-je! quels conſeils oſe-t'on me donner!
Ainſi donc juſqu'au bout tu veux m'empoiſonner?
Malheureuſe! voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois c'eſt toi qui m'as rendue,
Tes prieres m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hypolite, & tu me l'as fait voir.
Dequoi te chargeois-tu? Pourquoi ta bouche
impie
A-t'elle en l'accuſant oſé noircir ſa vie?
Il en mourra peut-être, & d'un pere inſenſé
Le ſacrilege vœu peut-être eſt exaucé.
Je ne t'écoute plus; va t'en, monſtre exécrable,
Va, laiſſe-moi le ſoin de mon ſort déplorable.
Puiſſe le juſte Ciel dignement te payer;
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adreſſes,
Des Princes malheureux nourriſſent les foibleſſes,
Les pouſſent au penchant où le cœur eſt enclin,
Et leur oſent du crime applanir le chemin:
Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte

Que puiſſe faire aux Rois la colere céleſte.

ŒNONE *ſeule.*

Ah, Dieu! Pour la ſervir, j'ai tout fait, tout quitté,
Et j'en reçois ce prix. Je l'ai bien mérité.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HYPOLITE, ARICIE.

ARICIE.

Quoi! vous pouvez vous taire en ce péril extrême?
Vous laiſſez dans l'erreur un Pere qui vous aime?
Cruel! ſi de mes pleurs mépriſant le poûvoir,
Vous conſentez ſans peine à ne me plus revoir,
Partez, ſéparez-vous de la triſte Aricie;
Mais du moins en partant aſſurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre Pere à révoquer ſes vœux.
Il en eſt tems encor. Pourquoi? Par quel caprice
Laiſſez-vous le champ libre à votre Accuſatrice?
Eclairciſſez Théſée.

HYPOLITE.

Hé! Que n'ai je point dit?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de ſon lit?
Devois-je, en lui faiſant un récit trop ſincere,

D'une indigne rougeur couvrir le front d'un Pere ?
Vous ſeule avez percé ce myſtere odieux;
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous & les
Dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez ſi je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais ſongez ſous quel ſceau je vous l'ai révélé;
Oubliez, s'il ſe peut, que je vous ai parlé,
Madame, & que jamais une bouche ſi pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible avanture.
Sur l'équité des Dieux oſons nous confier;
Ils ont trop d'intérêt à me juſtifier;
Et Phédre tôt ou tard de ſon crime punie,
N'en ſçauroit éviter la juſte ignominie.
C'eſt l'unique reſpect que j'exige de vous;
Je permets tout le reſte à mon libre courroux.
Sortez de l'eſclavage où vous êtes réduite;
Oſez me ſuivre, oſez accompagner ma fuite.
Arrachez-vous d'un lieu funeſte & profané,
Où la vertu reſpire un air empoiſonné.
Profitez pour cacher votre propre retraite,
De la confuſion que ma diſgrace y jette.
Je vous puis de la fuite aſſurer les moyens:
Vous n'avez juſqu'ici de gardes que les miens.
De puiſſans Défenſeurs prendront notre querelle,
Argos nous tend les bras, & Sparte nous appelle.
A nos amis communs portons nos juſtes cris.
Ne ſouffrons pas que Phédre, aſſemblant nos
débris,
Du Trône paternel nous chaſſe l'un & l'autre,
Et promette à ſon fils ma dépouille & la vôtre.
L'occaſion eſt belle, il la faut embraſſer.

Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer?
Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?
Sur les pas d'un Banni, craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Hélas! qu'un tel exil, Seigneur, me seroit cher!
Dans quels ravissemens, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée!
Mais n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous?
Je sçais que sans blesser l'honneur le plus sévere,
Je me puis affranchir des mains de votre Pere.
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parens,
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur, & ma gloire allarmée...

HYPOLITE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée:
Un plus noble dessein m'amene devant vous;
Fuyez vos ennemis, & suivez votre Epoux.
Libres dans nos malheurs, puisque le Ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'Hymen n'est point toûjours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézene, & parmi ces Tombeaux,
Des Princes de ma race antiques sépultures,
Est un Temple sacré formidable aux parjures.
C'est-là que les Mortels n'osent jurer envain;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain,
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,

Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel,
Nous irons confirmer le serment solemnel.
Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y révére,
Nous le prierons tous deux de nous servir de Pere.
Des Dieux les plus sacrés j'attesterai le nom;
Et la chaste Diane, & l'auguste Junon,
Et tous les Dieux enfin témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, & partez promptement;
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez, & laissez-moi quelque fidele guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide.



SCENE II.

THESÉE, ARICIE, ISMENE.

THESÉE.

Dieux! éclairez mon trouble, & daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chere Ismene, & sois prête à la fuite.



SCENE III.

THESE'E, ARICIE.

THESE'E.

Vous changez de couleur, & ſemblez interdite,
Madame? Que faiſoit Hypolite en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me diſoit un éternel adieu.

THESE'E.

Vos yeux ont ſçu dompter ce rebelle courage,
Et ſes premiers ſoupirs ſont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité:
De votre injuſte haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THESE'E.

J'entens, il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous aſſurez point ſur ce cœur inconſtant,
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur?

THESE'E.

Vous deviez le rendre moins volage
Comment ſouffrirez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment ſouffrez-vous que d'horribles diſcours

D'une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez-vous si mal le crime & l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez. Repentez-vous de vos vœux homicides ;
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes,
Les présens sont souvent la peine de nos crimes.

THESE'E.

Non, vous voulez envain couvrir son attentat,
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat ;
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables ;
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains :
Mais tout n'est pas détruit, & vous en laissez vivre
Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre :
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, & fuis votre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.



SCENE IV.

THESE'E *seul.*

Quelle est donc sa pensée ? Et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toûjours ?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
Mais moi-même, malgré ma sévere rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
Une pitié secrette & m'afflige, & m'étonne :
Une seconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'Œnone sorte & vienne seule ici.

SCENE V.

THESE'E, PANOPE.

PANOPE.

J'Ignore le projet que la Reine médite,
Seigneur ; mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint,
La pâleur de la mort est déja sur son teint.

Déja de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.
On ne sçait point d'où part ce dessein furieux,
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THESE'E.

Qu'entens-je?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la Reine;
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois pour flatter ses secrettes douleurs,
Elle prend ses enfans, & les baigne de pleurs;
Et soudain renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hazard ses pas irrésolus,
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit, & changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur; daignez la secourir.

THESE'E.

O Ciel! Œnone est morte, & Phédre veut mourir!
Qu'on rappelle mon Fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune, j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidelles,
Et j'ai trop-tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!





SCENE VI.

THESE'E, THERAMENE.

THESE'E.

Héramene, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils ?

THERAMENE.

O soins tardifs & superflus !
Inutile tendresse ! Hypolite n'est plus.

THESE'E.

Dieux!

THERAMENE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THESE'E.

Mon fils n'est plus? Hé quoi! quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatiens ont hâté son trépas?
Quel coup me l'a ravi! Quelle foudre soudaine...

THERAMENE.

A peine nous sortions des portes de Trézene,
Il étoit sur son char; ses gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit, tout pensif, le chemin de Mycenes;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.

Ses ſuperbes Courſiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéir à ſa voix ;
L'œil morne maintenant & la tête baiſſée,
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cri ſorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du ſein de la terre une voix formidable
Répond en gémiſſant à ce cri redoutable.
Juſqu'aux fond de nos cœurs notre ſang s'eſt glacé,
Des Courſiers attentifs le crin s'eſt hériſſé.
Cependant ſur le dos de la plaine liquide,
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes,
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage;
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit, & ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans le Temple voiſin chacun cherche un aſyle.
Hypolite lui ſeul, digne Fils d'un Héros,
Arrête ſes Courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe au monſtre, & d'un dard lancé d'une main ſûre,
Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.
De rage & de douleur le monſtre bondiſſant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,

Se roule, & leur présente une langue enflâmée,
Qui les couvre de feu, de sang & de fumée.
La frayeur les emporte, & sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume,
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux,
Un Dieu, qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux,
A travers des rochers la peur les précipite.
L'essieu crie & se rompt. L'intrépide Hypolite
Voit voler en éclats tout son char fracassé,
Dans les rênes lui même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux Fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeller, & sa voix les effraye.
Ils courent, tout son corps n'est bientôt qu'une playe.
De nos cris douloureux la plaine retentit,
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des Rois ses Aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, & sa garde me suit,
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints, les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une innocente vie;*
Prens soin après ma mort de la triste Aricie.

Cher

Cher ami; ſi mon Pere un jour déſabuſé
Plaint le malheur d'un Fils fauſſement accuſé,
Pour appaiſer mon ſang & mon Ombre plaintive;
Dis-lui qu'avec douceur il traite ſa Captive;
Qu'il lui rende... A ce mot, ce Héros expiré
N'a laiſſé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triſte objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de ſon pere!

THESE'E.

O'mon Fils! cher eſpoir que je me ſuis ravi!
Inexorables Dieux qui m'avez trop ſervi!
A quels mortels regrets ma vie eſt réſervée!

THERAMENE.

La timide Aricie eſt alors arrivée;
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour Epoux.
Elle approche, elle voit l'herbe rouge & fumante;
Elle voit; (quel objet pour les yeux d'une Amante!)
Hypolite étendu ſans forme & ſans couleur:
Elle veut quelque tems douter de ſon malheur;
Et ne connoiſſant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hypolite & le demande encore.
Mais trop ſûre à la fin qu'il eſt devant ſes yeux,
Par un triſte regard elle accuſe les Dieux;
Et froide, gémiſſante, & preſque inanimée,
Aux pieds de ſon Amant elle tombe pâmée.
Iſmene eſt auprès d'elle; Iſmene toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs;
Et moi, je ſuis venu, deteſtant la lumiere,
Vous dire d'un Héros la volonté derniere,

Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'apperçois venir sa mortelle ennemie.

SCENE VII. & Derniere.

THESÉE, PHEDRE, THERAMENE, PANOPE, Gardes.

THESÉE.

HE bien! vous triomphez, & mon Fils est sans vie.
Ah! que j'ai lieu de craindre, & qu'un cruel soupçon
L'excusant dans mon cœur, m'allarme avec raison!
Mais, Madame, il est mort; prenez votre victime.
Jouissez de sa perte injuste, ou légitime,
Je consens que mes yeux soient toûjours abusés,
Je le crois criminel puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matieres,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumieres,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi loin de vous, & loin de ce Rivage,
De mon Fils déchiré fuir la sanglante Image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'Univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice,
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des mortels je me cacherois mieux;

Je hais jusques au soin dont m'honorent ses Dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrieres,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prieres.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sçauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHEDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence,
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'étoit point coupable.

THESÉE.

Ah! Pere infortuné,
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné,
Cruelle! pensez-vous être assez excusée?...

PHEDRE.

Les momens me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui sur ce fils chaste & respectueux
Osai jetter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flâme funeste,
La détestable Œnone a conduit tout le reste;
Elle a craint qu'Hypolite instruit de ma fureur,
Ne découvrit un feu qui lui faisoit horreur.
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même;
Elle s'en est punie, & fuyant son courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma destinée;
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu devant vous, exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athenes.
Déja jusqu'à mon cœur le venin parvenu,

Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu;
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage,
Et le Ciel, & l'Époux que ma présence outrage;
Et la mort à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour, qu'ils souilloient, toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, Seigneur.

THESÉE.

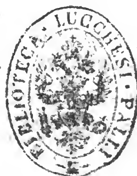
D'une action si noire,
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons lui les honneurs qu'il a trop mérités;
Et pour mieux appaiser ses Manes irrités,
Que malgré les complots d'une injuste famille,
Son Amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

FIN.



LA
GOUVERNANTE
COMÉDIE.

Par Monsieur NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.



ACTEURS.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, *Fils du Président.*

UNE BARONNE, *parente du Président.*

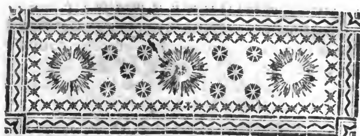
ANGÉLIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, *Suivante.*

UN LAQUAIS.

La Scene est dans une maison commune au Président & à la Baronne.



LA GOUVERNANTE COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angélique qui rêve.*

ANgélique, est-ce vous? Faites-vous violence.
Je voudrois bien sçavoir à quoi sert le silence:
Il ne guérit de rien; au contraire, il aigrit
Les maux & les tourmens du cœur & de l'esprit.
Se taire est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie;

Le babil est le charme & l'ame de la vie...
Vous ne répondez rien? Quel est donc votre but
Et votre idée?

ANGELIQUE.

Hélas!

JULIETTE.

Un soupir? Beau début!
Après: continuez.

ANGELIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop dequoi parler quand on soupire;
Où sont donc ces transports, cette vivacité?
Nos entretiens faisoient votre félicité;
Vous ne pouviez finir. Lorsque je me rappelle...

ANGELIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidele.

JULIETTE.

Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant,
Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant
Soulager son esprit: rien n'est plus salutaire.

ANGELIQUE.

Où parle la raison, le dépit doit se taire.

JULIETTE.

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGELIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah! le bel entretien! Ma foi, gare l'ennui.
Mais il est tout venu.

ANGELIQUE.

Non, ce guide propice

A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'avois essuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon, bon! L'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGELIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience!
Eh! comment pouvons nous ne nous pas égarer?
Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer?
A qui notre jeunesse est-elle confiée?
Hélas! pour l'ordinaire elle est sacrifiée.
Quel est le sort du sexe! Ah! Juliette, il s'ensuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

JULIETTE.

Ah, diantre! vous voilà tout-à-fait surprenante.
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante:
Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniser, je n'y connois plus rien.
La Baronne elle-même en a fait son amie,
Et ne fait que vanter sa rare prud'hommie;
Nous étions vous & moi bien mieux auparavant.

ANGELIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en sortant du Couvent:
Oui, Juliette, ce sont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette...
Cette femme n'entend qu'a donner des vapeurs.
Mais, parlons de Sainville: espérez que vos cœurs
Seront bientôt remis en bonne intelligence.

Je sçais que de sa part un peu de négligence...

ANGELIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon?
L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté sa retraite profonde,
Pour aller se fourrer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui. Pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puisse encor long-tems s'y plaire & le goûter.
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à son pere;
Son esprit, son humeur, son goût, son caractere
Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger:
Il est trop Philosophe.

ANGELIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il est trop bien né; c'est sur quoi je me fonde:
Quel triomphe pour vous, quand dégoûté du monde...

ANGELIQUE.

Qu'il y reste, & s'y fasse un destin éclatant:
Quant à moi, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-a-fait renoncer à Sainville?

ANGELIQUE.

Je voudrois être encore à mon premier asyle.

JULIETTE.

Eh! pourquoi faire? Au-lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,

Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui ?

ANGELIQUE.

Le monde n'a plus de quoi me plaire.

JULIETTE.

Aujourd'hui:
Mais demain il pourra vous plaire davantage ;
Le dépit prend toûjours le parti le moins sage :
Demeurez ; les absens sont bien-tôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés,
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere,
C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guere,
Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur
Qu'une autre ne parvienne à vous ôter son cœur,
Et qu'avec un époux, elle ne s'en console.
La veuve la plus sage est toûjours assez folle
Pour se remarier ; cela se voit souvent ;
Il ne sera plus tems de sortir du Couvent ;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois sa folie & la vôtre.
Je vous en avertis, craignez cet incident :
Mais la voici qui vient avec le Président.
Sortons. (*Elle entraîne Angélique.*)

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRESIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte ?
Ah, Ciel ! n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?

Faudra-t'il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pu réparer un malheur,
Dont en quelque façon je suis presque coupable ?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point. Est-ce qu'on est comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité?
Quoi! ne peut-on jamais cacher la vérité?
Tant de gens sont payés pour conspirer contr'elle,
Pour lui tendre toûjours une embûche cruelle !
Quel Juge est à l'abri d'un semblable malheur ?

LE PRESIDENT.

Et voilà justement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste.
Mais se peut-il, enfin, nul espoir ne vous reste ?
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus?

LA BARONNE.

Eh! croyez-moi, Monsieur, quand on est misérable,
C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable:
Ils en ont pu changer. Peut-être que la mort,
Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRESIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille:
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons; mais ils sont si légers;
Ils sont si dépourvûs . . .

LE PRESIDENT.

Qu'importe, ils me sont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zele ;

Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent, que vous même avez-mis
Depuis long-tems au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zele s'intéresse.

LE PRESIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;
J'aurai bientôt fini le cours qui m'est prescrit.
Que je serois content & de cœur & d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche!
Ce seroit mon plus cher & mon plus grand bonheur:
En tout cas, j'ai mon fils; il est homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action, qui le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné.
Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame est tranquille.
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé comme il l'est à présent,
Eut altéré ses mœurs.

LA BARONNE,

L'exemple est séduisant;
Mais...

LE PRESIDENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde,
Sainville a grand besoin de l'école du monde.
Philosophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zele imprudent:

Ami de la franchise, il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme ; & taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre & contrariante ?
Heureuse la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas !
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La sienne se ressent des défauts de son âge ;
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

LE PRESIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin !
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,
Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre.
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de se répandre, & de se faire voir :
Mais son obéissance a passé mon espoir ;
Vous ne le voyez plus ; moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRESIDENT.

Ah ! pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux.
Je lui laisse le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai présenté : mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage ;
Et sur-tout, point d'éclat ; le moindre est un outrage :

Vous avez des soupçons, ne les négligez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRESIDENT, *en voyant son fils.*
(à part.)

IL me semble qu'il a plus de grace & d'aisance.
(haut.)
Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le tems vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi?

LE PRESIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je pense.

LE PRESIDENT.

Ce sont des complimens, & je vous en dispense.
Hé bien, vous voilà donc au milieu du torrent?
Votre genre de vie est un peu différent:
Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE.

Mais, mon pere; j'en dis tout ce qu'on peut en dire.

Il n'eſt qu'une façon de le bien définir.

LE PRESIDENT.

Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec ſincérité s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence eſt la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire ſon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en impoſer eſt le ſeul art utile:
Qu'une louange aride, une eſtime ſtérile,
Eſt tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRESIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien.
Briſons-là; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! Eh, croyez-vous auſſi
A cette rareté que l'on appelle ainſi?
J'ai tout vu, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom réſonnoit ſans ceſſe à mon oreille;
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis
Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité;
Tout cercle, tel qu'il ſoit, toute ſociété
Croit en être, de droit, la véritable ſphére
Du bien, de la naiſſance, & telle autre chimere
De la fatuité, des airs & du jargon;
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom;
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie;

Ce

Ce ſont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRESIDENT.

Il en eſt cependant à qui ce titre eſt dû ;
Mais, avec ces défauts, le monde vous a plu,
Et j'en vois la raiſon ; parlons avec franchiſe,
L'amour... Eh ! comment donc, ce mot vous ſcandaliſe ?
A votre âge ? Parbleu, c'eſt une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné ?

LE PRESIDENT.

L'eſprit ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle eſt réelle,
Inſpirer un amour auſſi paſſager qu'elle :
Quant à l'eſprit du Sexe...

LE PRESIDENT.

Il eſt ſans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'eſprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aiſément paſſe pour un prodige !
Mais c'eſt nous qui faiſons nous-même le preſtige.

LE PRESIDENT.

Comment !

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeuneſſe & d'appas,
L'amour & les deſirs attirent ſur ſes pas
Une foule empreſſée à porter juſqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur ;
Elle peut tout riſquer ; plus d'un adulateur

Lui prête évidemment & le cœur & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon sens, anime ses propos,
Et sur-tout avec art distribue à propos
Une œillade traîtresse, un souris infidele,
Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

LE PRESIDENT.

Vous n'avez pas été de ceux-là?

SAINVILLE.

Vraiment, non.

LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde à raison.
Pourquoi se distinguer ?

SAINEILLE.

Je n'en suis pas le maître.

LE PRESIDENT.

Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être.
Qui donne de l'encens, ne donne rien du sien.

SAINVILLE.

Et, mais, pardonnez-moi, mon estime est mon bien.

LE PRESIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Le bel amandement! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits ?

LE PRESIDENT.

Permettez ; quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous ;
Chacun m'y déplaisoit, & je déplus à tous ;

Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en passe.

LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchise importune
Pour un fiel répandu par la malignité;
D'autres ne le taxoient que de rusticité;
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines:
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines;
Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux;
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors, par une erreur qui n'est que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser;
L'expérience enfin sçut me désabuser:
Je rompis mon humeur; rompez aussi la vôtre;
Nos besoins nous ont fait esclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug qui se révolte à tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Sachez donc vous soumettre à cette dépendance;
L'usage des vertus a besoin de prudence.
Dans un juste milieu la raison l'a borné:
D'ailleurs, il faut toûjours que leur front soit orné
Des graces & des fleurs qui sont à leur usage.
Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage.
Sachez la faire aimer, vous serez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré?
Quoi! d'un fard étranger, secours de l'imposture,
L'art oseroit souiller la beauté la plus pure?
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRESIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, eſt moins conſiderable
Qu'on ne le croit : je ſuis dans un poſte honorable,
Où l'on n'amaſſe point ; ainſi je vous préviens
Que, bien loin de trouver après moi de grands
biens,
Vous ſerez étonné d'un ſi foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui ſoit digne, en un mot, de vous être aſſorti
Par ſon nom, par ſon rang & par ſon opulence ;
Mais ; pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde, & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous preſcrit.



SCENE IV.

SAINVILLE *ſeul.*

Qui, moi ? pour mandier les biens les plus
frivoles,
J'irois de porte en porte encenſer des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?
La plus haute fortune eſt trop chere à ce prix.
Ah ! mon pere, en effet, quelle erreur eſt la vôtre !
Mon bonheur dépend-il d'être au-deſſus d'un
autre ?
De briller dans le monde un peu plus, un peu
moins ?
Hé bien, mon exiſtence aura moins de témoins.

Eſt-ce un ſi grand malheur de n'éblouir perſonne?
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoiqu'il en ſoit enfin, je ſerai dans le cas;
Et c'eſt un être heureux qu'on ne connoîtra pas.
Oui, cet objet charmant aura la préférence:
Adorable Angélique! ah, quelle différence!
Le Ciel a pris plaiſir à la former pour moi.
C'en eſt fait, pour jamais je rentre ſous ſa loi....
Depuis que j'ai ceſſé de cultiver ſa flâme,
Puis-je encore eſpérer de regner dans ſon ame?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

(il va pour ſortir.)

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

MOnſieur, un mot, de grace: Angélique m'envoye.

SAINVILLE.

Angélique?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, Ciel! quelle eſt ma joie!
Dieux! Elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,

C'est la dixieme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah ! Je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidele amour !
O bonheur qui m'assure un éternel retour !
Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire ;
Ce sont tous ses billets.

JULIETTE, *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE, *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE, *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE, *en tirant sa bourse.*

Tu m'as trop bien servi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zele.
(il lui donne de l'argent) (il lui donne la bourse.)
Tiens, Juliette... Ah ! Prends tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois !

SAINVILLE.

Et puis-je trop payer tous ceux que je reçois ?

JULIETTE.

(elle veut sortir.)

Je suis votre servante.

SAINVILLE.

Attens.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

SAINVILLE.

Sois témoin des transports que mon bonheur me cause.
Tu lui diras... Grands Dieux! quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main.
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIETTE, *à part.*

Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner!
(*à Juliette.*)
Eh quoi! tu fuis?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Pars donc, car ton silence augmente mon supplice.
Tu ne te tairois pas, si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en ferez-vous mieux, quand je vous aurai dit
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal!
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal!
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée;
Enfin, c'en est donc fait; ma perte est décidée:

Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflâmé!

JULIETTE.

Jugez vous quand on a le bonheur d'être aimé,
Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi même, & nourrir sa tendresse.
L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin;
Des yeux qui l'ont fait naître il a toûjours besoin;
La moindre négligence y porte un coup funeste.
Est-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu:
Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un empire,
Que pendant votre absence elle a jusqu'à ce jour
Acquis malgré moi-même aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire?

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire;
Car ce maudit Argus pense à tout, n'omet rien:
Ecrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah! C'en est trop enfin... Je ne veux rien entendre;
Puisqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre;
Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en sortir,
Non, je ne prétens pas perdre mon repentir.

Laisse-moi, c'est envain que la perfide y compte;
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte:
J'aurai vécu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi!
Que je vais désormais vivre heureux & tranquille!
Tu le veux, j'écrirai, mais ce sera d'un style...
Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raison? au-lieu de réparer?...

SAINVILLE.

Un seul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'est que son inconstance ait prévenu la mienne;
Toi, tu lui remettras ma lettre en tems & lieu;
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.

[*Il sort.*]

SCENE VI.

JULIETTE *seule.*

VOilà comme ils sont tous quand on leur rend le change.
Furieux, hors de sens; c'est une espece étrange:
Mais enfin, quels qu'ils soient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE *seule.*

O Tendresse du sang! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long-tems m'avoir été ravie!
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grands Dieux! Lorsque j'y pense, étoit-ce là mon sort?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop chere,
Continuons les soins de la plus tendre mere;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ouvrage.
Ah, Ciel! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'acheve de verser sur l'objet de mes pleurs,
Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis,
Et si pour mon bonheur elle les a suivis.



SCENE II.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGELIQUE.

MA bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite !

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant ?

ANGELIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE.

(*à part.*) (*haut.*)

Que je crains ces tranſports ! Qu'eſt-il donc arrivé ?

ANGELIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimat ſi fort ces bagatelles,
Je n'ai pu m'en priver ſans des peines mortelles ;
Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.
Ah ! Je ſuis bien vengée, il eſt au déſeſpoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait ſemblant.

ANGELIQUE.

Non, il n'eſt pas homme à feindre,
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre, & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié :

De ces personnes-là craignez le caractere ;
On ne se perd jamais que par leur ministere ;
Et si vous m'en croyez, détachez-la de vous,
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGELIQUE.

Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus personne ?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville ?

LA GOUVERNANTT.

Oui, ne balancez pas.

ANGELIQUE.

Mais s'il m'écrit ?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGELIQUE.

Ah ! Sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter, renvoyez-lui sa lettre...
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi ! vous hésitez ? Vous vous taisez ? Parlez.

ANGELIQUE.

Ah ! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est pour votre bien.

ANGELIQUE.

Hélas !

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGELIQUE.

L'honneur est donc toûjours l'ennemi de l'amour ?

LA GOUVERNANTE.

Non, vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGELIQUE,

Et pourquoi donc le mien lui semble-t'il un crime ?

LA GOUVERNANTE.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puisque vous me forcez : Eh, peut-on ignorer
Que pour pouvoir aimer sans se déshonorer,
Il faut qu'un doux espoir mieux fondé que le vôtre,
Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour l'autre ?

ANGELIQUE.

Eh, pour qui donc Sainville & moi sommes-nous faits ?

LA GOUVERNANTE.

Que de foiblesse encor! Que j'en crains les effets!
[*à part.*]
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'espérance,
Qu'elle ose concevoir contre toute apparence:
(*haut.*) Ma fille, (vous m'avez permis un si doux nom,)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raison ;
Non, ce n'est point à vous que le Ciel le destine;
Peut-il s'associer avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite a ses attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais?
Sur la Baronne envain vous fondez votre attente.

ANGELIQUE.

Et par quelle raiſon ? n'eſt-elle pas ma tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas!

ANGELIQUE.

Que dites-vous?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet eſpoir.

ANGELIQUE.

Mais encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le ſçavoir?
Elle ne vous eſt rien, le rapport eſt fidele.

ANGELIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je ſuis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité,
Mais ce n'en eſt pas moins l'effet de ſa bonté:
Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGELIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un ſi grand ſacrifice;
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel ſupplice.

ANGELIQUE.

Vous vous attendriſſez! Vous les avez connus?
S'il eſt vrai, dites-moi ce qu'ils ſont devenus?
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saifit l'occafion d'une guerre étrangere;
Son courage lui fit efpérer tout du fort,
Mais il s'expofa trop, il y trouva la mort.

ANGELIQUE.

Ah! grands Dieux! Et ma mere alors que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere! Jugez de fa douleur mortelle;
Peignez-vous fon état & fon adverfité.
Enfin, après avoir long-tems follicité,
D'une penfion foible à peine fuffifante
Pour foutenir fa vie infirme & languiffante,
On crut payer affez les jours de fon époux.
Elle comptoit alors fe réunir à vous,
Et vous faire venir pour effuyer fes larmes;
Toute prête à jouir d'un bien fi plein de charmes,
Sa fanté fuccomba fous des maux fi conftans;
Dans les bras de la mort elle refta long-tems;
A peine elle en fortoit que ce bienfait modique,
Qui faifoit fa fortune & fa reffource unique,
Fut difcontinué fans efpoir de retour.

ANGELIQUE.

Sans doute que depuis un fi malheureux jour,
Elle n'a pu furvivre à ce coup fi funefte?
Vos larmes, vos foupirs, m'apprennent tout le refte!

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus fur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au Couvent, où je fens, entre nous,
Jufqu'où pouvoit aller votre difgrace affreufe,

Quand le Ciel qui vouloit que vous fussiez heureuse,
De la Baronne un jour y conduisit les pas:
On lui parla de vous ; votre âge , vos appas,
Des larmes qui pour lors vous prêterent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes,
Elle vous prodigua ses généreux secours:
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa niece.

ANGELIQUE.

Ah, quelle différence!

LA GOUVERNANTE.

Ainsi ne l'étant pas,
Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville?
Non, cessez de compter sur cet heureux lien;
La Baronne pourra vous faire quelque bien;
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfére
Au plus riche parti que lui cherche son pere;
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bien-tôt son rang & son état.

ANGELIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie?
Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc bien content?
Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant

De ne plus espérer que l'hymen vous unisse ;
N'attendez vous pas, dis-je, un si grand sacrifice ;
Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

ANGELIQUE.

Vous découvrez l'abyme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arrosés de mes larmes!
Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté,
Sur mes réflexions l'a toûjours emporté ;
Et si je reste ici...

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGELIQUE.

Où donc, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne ;
Venez lui confier votre état dangereux,
Elle aime la vertu, son cœur est généreux :
Priez-là de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort,
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès? La Baronne vous aime.

ANGELIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

ANGELIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.
N'est-il que ce moyen! Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans;
Les remedes tardifs sont toûjours impuissans.

ANGELIQUE.

Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez?

ANGELIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavouerez?

ANGELIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGELIQUE.

Attendez... Partez, volez, ma bonne;
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGELIQUE.

Ecoutez, c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble;
Je me soumets à tout, pourvu qu'on nous rassemble;
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.

ANGELIQUE.

Ah! Je pourrai du moins soupirer dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

JULIETTE, UN VALET, ANGELIQUE.

JULIETTE, *au Valet.*

Viens quand je tousserai.

LE VALET.

Comptez sur mon adresse.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGELIQUE.

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler?

ANGELIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'est moi qui vous demande audience en mon nom.

ANGELIQUE.

Qui, toi?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGELIQUE.

Hé bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raison ?

ANGELIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu ?

ANGELIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-tems, parlons de bonne foi,
Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiete,
Cherche à me supplanter, sa victoire est complete;
Votre humeur trop facile a comblé son desir :
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on mene à la baguette.

ANGELIQUE.

De grace, finissons: je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGELIQUE.

Va: je sçais qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGELIQUE.

Quoi, tu me soutiendras ?

JULIETTE.

Moi ? je ne soutiens rien.

ANGELIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiser, s'il se peut, une amante outragée?

JULIETTE.

Ce seroit volontiers s'il m'en avoit chargée;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui.)
Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, a souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constans lorsque l'on n'en veut plus,
A revenir à nous si-tôt qu'on les rappelle?
Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle;
C'est à nous à présent à remplir en aimant,
Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant;
Encore arrive-t'il qu'on croit nous faire grace.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,
Ils se sont emparés de nos droits les plus doux:
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGELIQUE.

Que m'importe?

JULIETTE.

Avouez, que, si par avanture
Sainville revenoit après cette rupture,
Plus tendre que jamais vous rapporter son cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniere rigueur?

ANGELIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas se commettre,
Je dis plus, s'il osoit hazarder une lettre
Pleine de désespoir (je suppose le cas,)

Vous la refuferiez?

ANGELIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

(*à part.*)

Il fe le tient pour dit. Il eft tems que je touffe.

(*elle touffe.*)

A la derniere épreuve il faut que je le pouffe.

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc?

JULIETTE, *à part.*

Eft-il fourd? recommençons encor.

(*elle touffe.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, JULIETTE, UN VALET.

LE VALET.

N'Avez-vous pas touffé?

JULITTE, *à part.*

Pefte foit du butor.

LE VALET.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGELIQUE.

Qu'eft-ce?

JULIETTE.

Une Lettre

Que ce drôle a fans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGELIQUE, JULIETTE.

ANGELIQUE.

Ah! la belle finesse!

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît?
De grace, expliquez-vous.

ANGELIQUE.

Va, je sçais ce que c'est.
Il faut pour m'attraper être un peu plus habile:
Ce billet qu'on t'apporte est ...

JULIETTE.

De qui?

ANGELIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui?

ANGELIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE, *en défaisant l'enveloppe de la lettre.*

Il faut voir.

ANGELIQUE.

Que fais-tu?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGELIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lu.

JULIETTE, *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte,

(*Elle lit haut.*)

Et lisons autrement. » Pourquoi prendre un prétexte?

ANGELIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Hé bien, lisons tout bas.

ANGELIQUE.

Lis, puisque tu le veux, mais je n'entendrai pas.

JULIETTE, *lit, & Angélique semble s'amuser à autre chose.*

» Lorsque nous avons cru nous aimer l'un & l'autre,

» Nous nous sommes trompés.

ANGELIQUE, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que j'entends!

JULIETTE, *continue à lire.*

» Il n'est pas malheureux de rompre en même tems:

» Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.

» J'accepte la rupture; ainsi n'en parlons plus.

ANGELIQUE, *à part.*

(*En ramassant l'enveloppe.*)

Est-ce à moi qu'on écrit?... Regardons le dessus.

JULIETTE.

A qui diantre en veut-on? Quelle est cette avanture?

Pourriez-vous, par hazard, connoître l'écriture?

ANGELIQUE, *animée.*

Elle eſt de mon perfide.

JULIETTE, *ingénument.*

Ah! vous l'avez bien dit.

ANGELIQUE.

Oui, Juliette, elle en eſt; c'eſt-à moi qu'il écrit;
Et c'eſt lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Pourſuis.

JULIETTE.

Reſtons-en là.

ANGELIQUE.

Quelle étoit mon erreur!
Acheve, j'ai beſoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore?

ANGELIQUE.

Aimer ſans eſpérance,
Eſt un état cruel. Mais, quelle différence!
Haïr, eſt le tourment le plus affreux de tous.
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous.
(*à part*)
Avertiſſons Sainville, il eſt tems qu'il arrive.

(*Elle ſort.*)



SCENE VII.

ANGELIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

CÉdons; l'impatience où je ſuis eſt trop vive.

ANGELIQUE.

Fuyons; ſans doute il vient jouir de ſon forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez ?

ANGELIQUE, *en lui jettant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t'il pu vous déplaire ?

ANGELIQUE.

Autre inſulte mortelle.

SAINVILLE.

C'eſt de mes ſentimens l'expreſſion fidele.

ANGELIQUE, *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous aſſurer de tout ce qu'il contient.

ANGELIQUE.

C'en eſt trop.

SAINVILLE.

Quel courroux !

ANGELIQUE.

Auriez-vous bien l'audace ?

Auriez vous la fureur de m'insulter en face ?

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait ?

ANGELIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer?

ANGELIQUE.

Perfide! on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah! je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un si cruel refus.
Hélas! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,
Dégénére en offense, & se tourne en injure.

ANGELIQUE.

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, parjure !
La révolte devient permise au désespoir:
Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGELIQUE.

JULIETTE, *en riant.*

EH! je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle: est-ce là cette Lettre

Qu'à l'inſtant, de ma part tu viens de lui remettre?
Tu dois la reconnoître; eſt-ce elle?

JULIETTE.

En doutez-vous?

SAINVILLE.

Hé bien, Mademoiſelle en eſt dans un courroux
Qui ne ſe conçoit pas; ſa fureur eſt extrême.

JULIETTE.

Vous pouvez la calmer en la liſant vous-même.

ANGELIQUE.

Mais à quoi ſervira....

JULIETTE.

Je puis avoir mal lu.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il convient de tout, c'eſt un ſoin ſuperflu.

JULIETTE.

(*à Sainville.*)

Ecoutez. Vous, liſez.

SAINVILLE, *lit.*

» Le ſecours de l'abſence
» M'a bien mieux fait ſentir le prix de votre cœur.
» Quand je reviens à mon premier vainqueur,
» C'eſt avec plus d'amour & plus de connoiſſance.

ANGELIQUE.

Vous liſez faux.

SAINVILLE, *en lui préſentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.

Suivez des yeux.

[*Angélique regarde, & lit en même tems.*]

SAINVILLE.

» Par-tout où j'ai porté mes pas,

» Je n'ai trouvé que vous, dont mon ame asservie
» Put faire mon bonheur le reste de ma vie.

ANGELIQUE, *d'un ton courroucé.*

Il a raison... Juliette?

JULIETTE.

Hé bien, vous vous aimez.

ANGELIQUE.

Mais, quoi?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflâmés.
Quelle explication faut-il que je vous donne?
[*En leur prenant la main.*]
Eh! trop heureuse encor l'amante qui pardonne!

ANGELIQUE.

Voilà ce que j'ai craint... Sainville, il n'est plus tems;
Je retourne au Couvent.

SAINVILLE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends!
Vous voulez donc ma mort?

ANGELIQUE, *à part.*

(*Haut.*) Et, sans doute, la mienne.
J'ai donné ma parole; il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant?
Que voulez-vous aller faire dans un Couvent?

ANGELIQUE.

On est allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous?

ANGELIQUE.

Voilà ce qui se passe.

J'en attends la réponse: & je vous dirai plus;
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc?

ANGELIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE, *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, doit vous être fort chere.

ANGELIQUE, *ingénument.*

Entendez mes raisons sans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me désespérer,
Lorsqu'à tout l'univers je vous viens préférer?
Quant je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire régner sur mon ame ravie,
A m'assurer le vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGELIQUE.

Auriez-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGELIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes Dieux! quel soupçon est le vôtre!
Il ne vient point de vous; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flâme
Comme un amusement frivole & criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.

Avez-vous pu souffrir qu'on me fît cette injure ?
A-t'on vu dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie ? Et vous qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez ?

ANGELIQUE, *à Juliette.*

Ma Bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés:
Eh! du moins regardez ceux que vous offensez.

ANGELIQUE.

Ah, Sainville!

SAINVILLE.

Quoi donc? Qui fait couler vos larmes?

ANGELIQUE.

Vous ne sçavez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces allarmes?
Quels secrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGELIQUE, *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.
(Juliette se retire au fond du Théâtre pour faire le guet.)
Vous croyez que je suis niece de la Baronne?

SAINVILLE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Il n'en est rien; je ne tiens à personne.

SAINVILLE.

Ah, grands Dieux! Quel sera mon bonheur de pouvoir

Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon espoir.

ANGELIQUE.

Quoi! malgré cet aveu?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre:
Assurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

ANGELIQUE.

Je pourrois être à vous?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le serment.
Tendez-moi cette main... Mais, quel trouble vous presse?

ANGELIQUE, *en se jettant à ses pieds.*

Mais, Sainville, comment retirer ma promesse?

SAINVILLE, *en se jettant à ses pieds.*

Nous verrons: cependant, cachons bien notre amour;
Dissimulons tous deux jusques à l'heureux jour...

(il lui baise la main.)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *arrivant en courant.*

LEvez-vous, & fuyez.

ANGELIQUE.

Que vois-je? c'est ma Bonne!

SAINVILLE.

SAINVILLE.
Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.
(*tous s'enfuient.*)

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE, *ironiquement.*

Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfans?

LA GOUVERNANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Vos ſoins ſont triomphans.

LA GOUVERNANTE.

Ah! Madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuſe réuſſite:
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, *confuſe.*

Ah! Daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent paſſer toute ſa vie?

LA GOUVERNANTE, *d'un ton ferme.*

Ne la conſultez point en cette extrémité,
Madame, il faut uſer de votre autorité.
Eh! comment voulez-vous qu'une fille à ſon âge
Puiſſe de ſa raiſon faire un heureux uſage,

Quand la féduction avec tous fes appas,
L'environne, l'obféde, & la fuit pas-à-pas?
Arrachez au péril l'innocente victime,
Que fon propre penchant entraîne dans l'abyme.

LA BARONNE.

(à part) [*haut.*]
Feignons. Il peut avoir deffein de l'époufer.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne fçauroit s'abufer,
Sa facilité feule emporte la balance.
Sait elle feulement qu'elle eft fans efpérance?
Dans l'ivreffe où fon cœur eft plongé fans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que fon amour;
Et fon bonheur préfent qui n'eft qu'une chimere,
Fait que fon avenir ne l'embarraffe guere:
Elle ne fçait qu'aimer, & ne fçait rien prévoir.
Mais enfin, fuppofé qu'un fi fatal efpoir
Sur la foi des fermens autorife fa flâme,
Et malgré la raifon, regne au fond de fon ame,
Que de fujets pour vous de crainte & de terreur!
Jufqu'où peut la conduire une femblable erreur?
Je frémis; ôtez vous cette frayeur mortelle.
Eh! l'amour & l'hymen ne font pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le fais comme vous, Sainville eft dépendant;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du Préfident.
Mais fur une terreur qui peut être indifcrette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'eft une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui fauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour paſſera. Vous-même, en ſa faveur,
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi! vous priveriez-vous d'une fille ſi chere?
Vous ſoupirez? parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y réſoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

(à part.) *(haut.)*
Fort bien. Je ne ſaurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler; & ſi ma remontrance
Eſt ſans ſuccès, j'irai juſques à la défenſe.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne ſervira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins ſuperflus.
Contre deux cœurs unis que ſert la vigilance?
[*Elle ſe jette à ſes pieds.*]
J'embraſſe vos genoux.

LA BARONNE, *à part.*

Faiſons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah! voulez vous la voir ſe perdre ſous vos yeux!

LA BARONNE.

C'en eſt trop; laiſſez-moi, je vous demande grace;
Tant de vivacité m'importune & me laſſe.

LA GOUVERNANTE.

(*En se relevant.*) *(En s'en allant.)*

Eh ! puis-je en mettre moins ? Allons cacher mes pleurs.

Ah, Ciel ! daigne empêcher le plus grand des malheurs !

SCENE XI.

LA BARONNE *seule.*

LE piege a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons ; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

ALlons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGELIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGELIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire., & ſoupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos eſprits.

ANGELIQUE.

Non, quoi que je me diſe,
Je ne puis revenir d'avoir été ſurpriſe.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il ſe dérouter?
La Baronne, entre nous, n'eſt pas à redouter;
Elle eſt femme du monde, & n'en fera que rire:
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laiſſer dire.

ANGELIQUE.

C'eſt elle qui me cauſe auſſi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! Eh, qui peut, malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à reſter ainſi ſous ſa tutelle?

ANGELIQUE.

Sa raiſon, ſa vertu.

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGELIQUE.

Je ne ſais; mais je ſens qu'elle ne me dit rien
Qui véritablement ne ſoit que pour mon bien:
C'eſt un fait: mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime?
Quand Sainville paroît, tout eſt évanoui.

JULIETTE.

Cela ſe doit; il va venir.

ANGELIQUE, *regardant de côté & d'autre.*

Eh, vraiment, oui.

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
En un grand pourparler.

ANGELIQUE.

C'eſt à notre ſujet.

JULIETTE.

Bon! bon! qu'importe. Adieu, je vais faire le
guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre
ſalutaire,
De nos feux mutuels couvriroit le myſtere:
Cependant vous voyez que tout eſt découvert.
Vous puis-je à ce ſujet parler à cœur ouvert?

ANGELIQUE.

Hélas! vous le pouvez: je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux?

SAINVILLE.

Mon déſeſpoir extrême.

ANGELIQUE.

D'où vient?

SAINVILLE.

Je ſuis perdu.

ANGELIQUE.

Vous? quel trouble eſt le mien!

SAINVILLE.

On pourroit me ſauver, mais vous n'en ferez rien;
Vous ſavez que l'amour nous a fait l'un pour
l'autre.

ANGELIQUE.

Eh bien?

SAINVILLE.

Vous trahiriez & ſon choix & le vôtre,
Les perſécutions vous feront ſuccomber;
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGELIQUE.

De quoi me grondez-vous? puis-je aimer davantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGELIQUE.

Laiſſez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.

ANGELIQUE.

Qui peut vous allarmer?

SAINVILLE.

L'inſtant où je vous parle eſt le ſeul qui nous
reſte.
On va vous accorder cette grace funeſte
Que votre complaiſance a fait ſolliciter;
On ſçaura vous réſoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je! on obtiendra de votre obéiſſance
D'agréer les horreurs d'une éternelle abſence.

ANGELIQUE.

A ſubir cet arrêt je dois me préparer;
Mais ſans nous déſunir on peut nous ſéparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes aſſurances;
Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances
Ne produiront ſur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGELIQUE.

Que me reprochez-vous?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGELIQUE.

Eh! n'avois-je pas lieu de vous croire infidelle?

SAINVILLE.

Cruelle! On vous aidoit à vous l'imaginer;
Mais au fond du déſert où l'on va vous mener,
On ne tardera guere à vous le faire accroire,
A noircir un abſent par quelque fauſſe hiſtoire
Que l'on aura grand ſoin de circonſtancier;
Et je n'y ſerai point pour me juſtifier.
Vos feux ne pourront pas ſe nourrir de leurs cendres.

ANGELIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent ſoutenir long-tems un foible cœur;
Notre ennemie alors uſera de noirceur:
Les unes en ſecret ſeront interceptées;
Les autres à ſon gré ſeront interprêtées.
La perfide ſaura d'un air doux & trompeur,
Vous faſciner les yeux de l'eſprit & du cœur.

ANGELIQUE.

Mais je les lirai ſeule.

SAINVILLE.

Elle les aura vues;
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lues.
Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les supprimera quand il en sera tems.

ANGELIQUE.

Je vois en frémissant quel péril nous menace!
Puis-je le détourner? Que faut-il que je fasse?

SAINVILLE, *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, & m'en signer autant;
Voilà ce que l'amour exige en cet instant;
[*En lui donnant l'écrit.*]
De notre sûreté c'est-là l'unique gage.

ANGELIQUE, *en prenant le papier.*

Quel est donc ce papier?

SAINVILLE.

Le serment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le sceau de ce don solemnel
Que vous font à jamais l'amour & l'hyménée,
De ma main, de mon cœur, & de ma destinée...
Quoi donc! vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi?

ANGELIQUE.

Eh! le puis-je?

SAINVILLE, *animé.*

Comment?

ANGELIQUE, *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme?

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Eh! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas?

M'assurer autrement de vous & de ma vie ?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs...

ANGELIQUE.

Ah, Ciel !

SAINVILLE.

Je regne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le tems nous presse, optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le Ciel semble me désigner,
Ou de m ôter la vie.

ANGELIQUE.

Hé bien, je vais signer :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien...
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

ANGELIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGELIQUE, *en lui tendant la main tendrement.*

Ah, quelle tyrannie !





SCENE III.

JULIETTE *en courant*, SAINVILLE, ANGELIQUE.

JULIETTE, *en poussant Angélique.*

DÉcampez au plus vîte, il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc?

JULIETTE.

Le Président.

ANGELIQUE.

Ah! j'ai le cœur transi.

JULIETTE, *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par où diantre allez-vous? Sauvez-vous par ici.



SCENE IV.

SAINVILLE, JULIETTE.

SAINVILLE, *à Juliette.*

TOi, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu; laissez, laissez-moi faire.

[*Elle sort.*]

SCENE V.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRESIDENT.

Bon, nous ferons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis fur un cas fingulier.

SAINVILLE.

Mon pere, vous fçavez que jamais je ne flatte.

LE PRESIDENT.

C'eft par cette raifon ; l'affaire eft délicate.
Les confeils les plus vrais font ici les meilleurs.
Un Juge affez habile, honnête homme d'ailleurs.
Vous riez ?

SAINVILLE.

C'eft de voir ce titre imaginaire
Etre fi conftamment l'épithete ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.

LE PRESIDENT.

Ainfi vous ne croyez guere aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vu me font douter des autres.

LE PRESIDENT.

Mon fils, quels préjugés etranges font les vôtres!
Il eft des gens de bien... Je penfe, fur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus fainement de moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique.

LE PRESIDENT.

Vous me croyez dumoins un peu trop politique,
Eh! prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils sont:
Tout aussi bien que vous je les connois à fond;
Mais je suis envers eux avec moins de rudesse:
Indulgent par lumiere, & non pas par foiblesse:
Mais revenons enfin. Ce Juge en question
Fut chargé d'un Procès dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité, qu'un heureux hyménée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels: la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRESIDENT.

Oui; mais tout l'embarras est de bien rencontrer:
Souvent le meilleur droit ne fait pas se montrer;
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie
Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fléau funeste, à ce mal sans remede,
Ajoutez pour surcroît, que la main qui nous aide
Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,
Ne sçauroit-on nous faire un infidele extrait?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en sert a tort: c'est mon systême;
Jamais il n'est trop bon pour tout voir par lui-même;

Et s'il n'y donne pas tous ses soins, tout son tems,
Cette épargne est un vol qu'il fait à ses cliens;
Pourquoi se charge-t'il des fortunes publiques?

LE PRESIDENT.

Vous êtes bien rigide?

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRESIDENT.

Vous l'avez dit; un traître, un serpent domestique
Priva la vérité de sa preuve authentique.
Le titre disparut; le bon droit succomba;
L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en sçavoir plus qu'eux;
Peut-il se consoler de leur désastre affreux,
Et d'en avoir été la cause?

LE PRESIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe? Il a laissé trahir son ministere;
Il avoit un dépôt; à qui l'a t'il remis?
Si l'excuse avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRESIDENT.

Le tems & le hazard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître:
On sçut la vérité; le titre n'étoit plus;

Et le Juge accablé de regrets ſuperflus,
Fut réduit à verſer des pleurs trop légitimes;
Enſuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur ſort,
Sous un Ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que ſa veuve, ſans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuſtre famille,
L'avoit abandonnée auſſi-bien que ſon nom.

SAINVILLE.

Hé bien, s'il eſt ainſi, que me demande-t'on?

LE PRESIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui conſulte, eſt peu ſûr de lui-même:
Et que dire à celui qui ne ſe juge pas?

LE PRESIDENT.

Mais vous, qu'auriez-vous fait dans un ſemblable cas?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce,
Qu'il tremble! mais à quoi ſervira ma réponſe?
Quoiqu'il en ſoit, enfin, j'aurois déjà rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu;
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe;
Qu'il répare ſes torts, s'il veut qu'on les excuſe;
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRESIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui:
Celui dont je vous parle eſt peu riche.

SAINVILLE.

SAINVILLE.

Qu'importe?

LE PRESIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte...

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien; l'exacte probité
Ne peut avoir jamais de terme limité.

LE PRESIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRESIDENT, *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême;
Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du tems,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans.

LE PRESIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere?

LE PRESIDENT.

J'ai penſé comme vous, j'ai fait plus, & j'eſpére
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous?

LE PRESIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah, grands Dieux! Que ma ſource m'eſt chere!

Que je suis enchanté de vous avoir pour pere!
[*Il l'embrasse.*]
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.
LE PRESIDENT.
Si tôt que je l'ai pu, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma méprise funeste;
Il vous en coûtera.
SAINVILLE.
Votre vertu me reste.
LE PRESIDENT.
Ah! qu'il m'est doux de voir que je revis en vous!
Ah! Pere fortuné!
SAINVILLE.
Vous méritez de tous
La vénération, l'estime la plus haute:
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute
Qui vous a procuré l'heureuse occasion
De faire une si grande & si bonne action!
[*Juliette paroît & fait des signes.*]
LE PRESIDENT.
Le Ciel me l'inspira, le Ciel la récompense;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;
C'est une fille unique, une fortune immense;
Je réponds de ses mœurs & j'en suis enchanté:
Car c'est-là, selon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle est charmante; enfin, l'on vous préfére;

Je vous en parle ici de la part de son pere,
Et c'est un mariage à conclure au plutôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette Terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRESIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même...

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRESIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas;
Cette fille est trop riche, & ne me convient pas.

LE PRESIDENT.

Comment donc?

SAINVILLE.

[Juliette reparoît encore.]

Il faudroit lui devoir ma fortune;
C'est une dépendance un peu trop importune.
Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits;
Et par reconnoissance il faut subir ses loix.
Ce bienfait-là devient une dette éternelle
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoi qu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux point avoir cette obligation.

LE PRESIDENT.

Bon! est-ce qu'un mari n'est pas toûjours le maître?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'esclave & je ne veux pas l'être.

LE PRESIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable est tout ce qui me faut.
J'épouse pour aimer, pour être aimé de même:
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême:
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir;
C'est se vendre, en un mot, & non pas s'assortir.

LE PRESIDENT.

Ah! vos réflexions détruiront ce scrupule;
Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.
Je vous laisse y penser, & je vais de ce pas
Engager cet hymen. (*Il sort.*)

SAINVILLE.

Qui ne se fera pas.

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Que diantre un fils a-t'il tant à dire à son
pere?
Votre Angélique est folle, elle me désespére;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent, pour le coup, de la facilité.

Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah, Ciel! quel coup de foudre!

JULIETTE.

Voyez si vous pouvez vous même la résoudre;
Mais ne l'espérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle est dans le jardin qui s'occupe à rêver.

(Sainville sort.)

SCENE VII.

JULIETTE *seule.*

ETre fille & vouloir l'être toute sa vie,
Me paroît, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder! N'est-il pas bien charmant?
Sur-tout lorsque l'on peut épouser son amant?

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

OU' peut être Angélique?

JULIETTE.

Ah! je vous le demande.

L'ai-je à ma garde? elle est, ce me semble, assez grande
Pour être sa maîtresse.

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE, *en montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame; elle peut ordonner.
Mais vous?

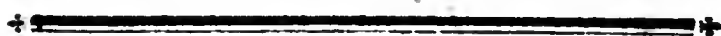
LA BARONNE.

Obéissez quand Madame l'ordonne.

JULIETTE, *en regardant la Gouvernante.*

Madame? Ah! par ma foi, l'épithete m'étonne.

(Elle sort.)



SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

HE bien, ma chere amie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! c'est trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer.
Avouez que c'est vous, qu'un procès déplorable
A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh! Madame, achevez

Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admise en votre confidence:
Mais je lis dans votre ame une noble fierté.
Un courage au-dessus de toute adversité
Vous fait désavouer votre infortune extrême;
Et vous vous imposez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort, qui vous a tout ôté:
Mais ce que vous cachez n'en est pas moins visible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous suit.
Madame, écartez donc le charme qui vous fuit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Président s'abuse.

LA BARONNE.

Hé bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre secret n'en est plus un pour moi:
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vu de mes yeux la preuve la plus claire
D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire;

Vous êtes sûrement la Comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entends-je!

LA BARONNE.

Pardonnez; pour finir vos malheurs,
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel usage en avez-vous pu faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon secret,
Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot.

LA BARONNE.

Angélique l'ignore?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en sçaura rien.

LA BARONNE.

Eh quoi! la pouvez-vous priver d'un si grand bien?

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh! que lui produiroit ma douloureuse histoire!

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire sçavoir
Sa naissance?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux désespoir.
Non, Madame, laissons à cette infortunée
L'esprit de son état & de sa destinée.
On n'est point malheureux quand on peut ignorer
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.

J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah! ma chere Comteſſe,
Mes ſoins n'ont point bleſſé votre delicateſſe,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiſcret.
Aucun autre que moi ne ſçait votre ſecret;
J'ai ſçu le ménager avec un ſoin extrême:
Le Préſident qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en impoſoit la plus expreſſe loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi.
Content de relever votre illuſtre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille;
Son bonheur lui ſuffit; en effet, il eſt tel
Qu'il ſe croit à préſent le plus heureux mortel.



SCENE X.

LE PRESIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRESIDENT.

MAdame, prenez part à ma douleur extrême;
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même.
Pour moi tout votre zele envain s'eſt déployé,
Je ſuis au déſeſpoir, on m'a tout renvoyé;
Oui, tout m'eſt revenu.

LA BARONNE.

Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe!

LE PRESIDENT.

Il faut qu'abſolument vous vous ſoyiez mépriſe;
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux
Que j'avois pu me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE, *à la Gouvernante*

Comment voulez vous donc que je me juſtifie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je vois bien qu'il faut que je me ſacrifie,
Et que j'avoue enfin un ſecret échappé.
(Au préſident.)
C'eſt vous-même, Monſieur, qui vous êtes trompé.

LE PRESIDENT, *à la Baronne.*

Eſt-elle du ſecret?

LA BARONNE.

Elle ſait tout.

LE PRESIDENT.

Qu'entends-je?
Votre indiſcrétion me paroît bien étrange!

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'oſe avancer;
Ce renvoi vous étonne? Avez-vous dû penſer
Qu'il put être permis à cette infortunée
De relever ainſi ſa triſte deſtinée,
Et de vous dépouiller en cette occaſion?
La généroſité vous fait illuſion.

LE PRESIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous ſa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle;
Mettez-vous à ſa place, auriez-vous accepté?
Elle a tout refuſé, ce n'eſt point par fierté,

Par dédain, par mépris ; elle en eſt incapable.

LE PRESIDENT.

Mais n'avouez-vous pas que ſon Juge eſt coupable
D'avoir été ſurpris ?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas ?

LE PRESIDENT.

Il compte que l'erreur eſt un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle,
Il a cru bien juger, il eſt quitte envers elle.

LE PRESIDENT.

Mais, de ſon Miniſtere il s'eſt mal acquitté.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'eſt point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
Vous ne la vaincrez point, elle eſt déterminée :
N'en parlons plus, elle a ſubi ſon jugement,
Le Ciel même a pris ſoin du dédommagement.

LE PRESIDENT.

Comment?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver conſtamment ſon naufrage,
De voir, d'enviſager déſormais le paſſé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un ſonge effacé
Que l'on ne devroit plus offrir à ſa mémoire ;
Dans ſon abaiſſement, laiſſez-lui cette gloire,
C'eſt tout ce qu'elle veut.

LE PRESIDENT.

Je ferois criminel.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.

(*Elle sort.*)



SCENE XI.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRESIDENT.

Pardonnez ma furprife, elle eft trop légitime,
Je n'en faurois douter ; voilà donc ma victime!
C'eft moi qui fuis la fienne... O refus douloureux!
Dieux! Qu'elle m'a rendu confus & malheureux!
Que fon abaiffement l'éleve & m'humilie!
Ainfi, j'aurai caufé le malheur de fa vie;
Et pour la réparer, mes foins font fans effet,
Elle veut à jamais me laiffer mon forfait.
Eh! c'eft trop fe venger, uniffons-nous contr'elle,
Je prétends m'acquitter, la dette eft trop cruelle!

LA BARONNE.

J'admire, entr'elle & vous, ces généreux combats.

LE PRESIDENT.

Eh! l'admiration ne la fauvera pas.

LA BARONNE.

Auffi ne veux-je point y borner tout mon zele,
J'en reffens, comme vous, une peine mortelle:
S'il eft quelque moyen, venez, j'ofe efpérer
Que le Ciel aura foin de nous le fuggérer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

ELle rêve... feignons de ne l'avoir pas vue,
Lorſque tous deux ont eu leur derniere entrevue.

ANGELIQUE, *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez cherchée?

LA GOUVERNANTE.

Oui; mon empreſſement
Vous donne, je le vois, du refroidiſſement;
Il m'a dans votre cœur en ſecret deſſervie.

ANGELIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'eſt pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, ſans indiſcrétion,
S'il vous ſouvient encor d'une commiſſion
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne?

ANGELIQUE.

Vous me la rappellez... Mais, à propos, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Si vous m'en croyez, ſans trop précipiter,

Vous attendrez encor à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE.

(à part.)

Pourquoi? dissimulons.

ANGELIQUE.

C'est qu'il faut que j'y pense.
Mettez-vous à ma place en cette circonstance;
Il s'agit de quitter & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inspirer tant de goût?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre assez de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des allarmes?
Et de l'incertitude où je vois votre sort,
Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut ainsi que vous se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute sa destinée?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours,
On croit que l'avenir y répondra toûjours.

ANGELIQUE.

Je m'en flatte; calmez vos frayeurs indiscrettes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes;
Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors?
Le néant est caché sous d'aussi beaux dehors;
La Baronne vous aime & j'en suis convaincue;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévue
Peut en vous l'enlevant vous laisser sans espoir.

ANGELIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir,
Je ne soutiendrois pas cette disgrace affreuse.

ANGELIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je ferai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas? J'en mourrai de douleurs:
Et ce sera pour vous le moindre des malheurs:
Je sais que la retraite, à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image,
La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant,
Bientôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'est il permis de vous citer la mienne!
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut se conformer,
On ne veut pas vous perdre: Eh! qui pourroit former
Un projet, un complot si cruel! non, vous dis-je,
Un sacrifice entier n'est pas ce qu'on exige:
Bien loin de vous réduire en cette extrêmité;
Consentez seulement pour un tems limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage.

ANGELIQUE.

Eh, de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGELIQUE.

En parle-t'on?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGELIQUE.

Et quelle est la future?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere ;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGELIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! Pourquoi voulez-vous vous flatter,
Quand cet événement va bientôt éclater?
Je vous ai toûjours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée ;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur
D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

ANGELIQUE.

A votre zele ardent je me livre moi-même;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez?

ANGELIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour ;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour;
Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir ! Excusez de trop vives allarmes ;
Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié ;
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce mystere?
Faut-il que je l'ignore ?

ANGELIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! pourquoi me céler vos secrets les plus doux,
A moi

A moi qui ne puis être heureuse que par vous,
Que par votre bonheur? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez? Quel refus est le vôtre?
Que vous ai je donc fait pour l'avoir mérité?

ANGELIQUE.

L'état où je vous vois, & la nécessité
De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Quels secrets vont éclore?

ANGELIQUE.

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé,
Quels regrets vous aurez de l'avoir offense!
Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure,
Ne se fera jamais; comptez que j'en suis sûre...
Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Ciel! quel est mon effroi!

(*haut.*)

Sainville est engagé, dites-vous?

ANGELIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous, Angélique?

ANGELIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Est-il possible!

ANGELIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons invisible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs.
Quoi! n'étoit-ce pas là l'objet de vos desirs?

Vous doutiez ſeulement que l'amour de Sainville
Eut un but légitime? Hé bien, ſoyez tranquille,
J'ai ſa main & ſa foi, ſes deſtins ſont les miens.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels droits?

ANGELIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens?
Mon aveu doit ſuffire, à ce que j'imagine:
Ne m'avez vous pas dit que j'étois orpheline,
Et ſans nulle fortune, à la merci du ſort?
S'il eſt vrai, j'ai donc pu, ſans avoir aucun tort,
Ne prendre auparavant les ordres de perſonne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins, vous auriez dû conſulter la Baronne,
Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur...
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGELIQUE.

Vous ne le croyez pas? Il faut donc vous confondre.

[*En tirant la promeſſe de Sainville.*]

Tenez, voyez, Liſez; qu'aurez-vous à répondre?
Eſt-ce là de ſa foi le garant immortel?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'Autel
Confirmer en ſecret cette union parfaite...
Vous en ſerez témoin... êtes-vous ſatisfaite?
Sur-tout ne dites rien de ma félicité;
Gardez bien le ſecret.

LA GOUVERNANTE.

Cette néceſſité
De vous envelopper des ombres du myſtere,
Auroit dû vous donner un remords ſalutaire.
Voyez quel eſt l'abyme où vous vous enchaînez!

Ces nœuds défectueux ; toûjours infortunés,
Sont un piege couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorsqu'il n'est plus tems.
Ah! pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens ?
Eh! N'est-on pas assez à plaindre quand on aime ?
Un amant n'est déjà que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

ANGELIQUE.

Je ne serai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La sagesse n'est pas toûjours inaltérable;
C'est envain qu'on se flatte & qu'on croit être sûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur;
Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse,
Et l'on céde par force à sa propre foiblesse:
Tout se découvre alors; un nœud si criminel
Ne laisse en se brisant qu'un opprobre éternel.

ANGELIQUE, *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.
(*haut.*)
Eh! tranquilisez-vous, je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE.

Un si grand intérêt ne sçauroit vous toucher;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGELIQUE, *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous est cher ?

ANGELIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous le perdez.

ANGELIQUE.

Ma ſurpriſe eſt extrême:

Eh! Comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune eſt au-deſſus de lui:

Le plus riche parti ſe préſente aujourd'hui;
S'il rejette pour vous, l'hymen qu'on lui propoſe,
Le Préſident ſurpris en cherchera la cauſe,
Craignez tout d'un courroux juſtement mérité;
N'en doutez pas, ſon fils ſera déshérité,
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre:
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout? Il ſuit les malheureux,
Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidele;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux déſeſpoir de s'être trop aimés...
Vous ne m'écoutez pas?

ANGELIQUE.

Il eſt vrai; je ne ſonge

Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'eſt qu'un menſonge;

Enfin, vous perſiſtez?

ANGELIQUE.

Oui, ſans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits;
Je n'en sais pas assez touchant cette matiere,
Pour prendre en ce papier une assurance entiere;
Il faut que je consulte.

ANGELIQUE.

Il n'en est pas besoin;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin:
La moindre défiance est un manque d'estime.
Sainville, avec raison pourroit m'en faire un crime:
Je ne veux contre lui, ni garans, ni témoins,
Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de sûreté, souffrez que je m'informe
Je crains que cet écrit ne péche par la forme.

ANGELIQUE.

Eh! que m'importe à moi? Mes vœux sont satisfaits:
J'en crois mieux les sermens que Sainville m'a faits,
Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire; ainsi, ma Bonne,
Rendez-moi...

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGELIQUE.

Votre refus m'étonne.

LA GOUVERNANTE.

Laissez-moi le garder, j'ose vous en prier.

ANGELIQUE.

Non, vraiment; mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *à Angélique.*

Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin ?

ANGELIQUE.

C'est notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel est donc ce langage ?
Qu'avez-vous fait ?

ANGELIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je !

ANGELIQUE.

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAINVILLE.

De quoi donc ?

ANGELIQUE.

Elle a tort ; il lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.

A présent je ne sçais quel scrupule l'arrête;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAINVILLE.

Pouvons-nous autrement fixer notre destin
Que par un nœud secret? Il étoit nécessaire;
Mais enfin, je le sais, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuser du malheureux secret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.
Vous futes, vous serez toûjours mon ennemie;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous détesterois si j'étois criminel:
Connoissez un amour qui doit être éternel;
Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être
extrême:
J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême;
Je n'ai rien qui me soit plus cher que son hon-
neur:
Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, sans m'avilir moi-même?
Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on
aime:
Connoissez mes desirs; je borne tous mes droits
Au seul titre secret...

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels?

SAINVILLE.

Hélas, qui les ignore!
Je les sçais comme vous; mais je connois encore
Un pouvoir au-dessus de leur autorité,

C'eſt celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des tems plus favorables ?
Et les peres ſont-ils toûjours inexorables ?
Un fils au déſeſpoir en peut tout eſpérer ;
Mais j'ai fait un ſerment, rien ne peut l'altérer,
Et c'eſt entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGELIQUE.

Eh! ſoyez moins cruelle,
Et conſentez. D'abord que je répons de lui....

SAINVILLE.

Hé bien, ſéparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre deſſein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen ; la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? expliquez-vous ?

SAINVILLE.

Je ſais à ce ſujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, & malgré votre zele,
Elle n'a pas deſſein de ſe ſéparer d'elle.
Puiſque vous me craignez, partez dès-à-préſent :
J'ai le bien de ma mere, il ſera ſuffiſant
Pour vous faire à jamais le ſort le plus paiſible,
En cas que mon bonheur ſoit toûjours impoſſible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos ſoins ce dépôt précieux ;
Recevez-le de moi pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendreſſe extrême.

(*à Angélique.*)

N'y conſentez-vous pas juſqu'à des tems plus doux ?

ANGELIQUE.

Moi, Sainville? Ah! Pourvu que je vive pour vous,
Au milieu des transports d'une si douce attente,
Fut-ce dans un désert, je serai trop contente;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh! Ma bonne y consent... Votre cœur s'y
soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites?
Voilà donc la vertu que vous me supposez?
C'est un enlévement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimere?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere?
A son sang révolté je servirois d'appui?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh! Croyez que sa voix ne m'est pas étrangere.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique...

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du tems pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espére;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouve-
ment:
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance...

LA GOUVERNANTE.

Qui? Moi, je garderois un coupable silence?

Je me suis contenue autant que je l'ai pu,
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu,
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere,
Il faudra prendre un Juge.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *à part.*

AH! Grands Dieux, c'est mon pere!
Je frémis, elle est femme à lui révéler tout.
(à la Gouvernante)
Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'est-ce qu'elle m'annonce?

LE PRESIDENT.

Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponse
Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle est entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRESIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas besoin que je l'explique,
Mais, en tout cas, Monsieur, je vous laisse Angélique.

SAINVILLE, *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Reſtez, attendez votre ſort.

(*Elle s'en va.*)

SAINVILLE, *à Angélique.*

Ce ſera votre Arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE.

LE PRESIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe ?

Qu'ai-je lu ?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.

LE PRESIDENT.

Quel eſt donc cet écrit ?

SAINVILLE.

Le ſerment ſolemnel

Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRESIDENT.

Quoi donc? Etes-vous libre? Avez-vous pu promettre ?

Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,

Pouvez-vous acquitter un ſemblable ſerment?

SAINVILLE.

Eh! Regardez, mon pere, un objet si charmant.
Voyez, pouvois-je prendre une chaîne plus belle?
(*à Angélique.*)
Rassurez-vous.

LE PRESIDENT.

C'est donc avec Mademoiselle.

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRESIDENT.

Quel que soit votre choix,
Ainsi donc vous croyez être au-dessus des loix;
Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon pere, je sçais tout, mais je demande grace,
La forme est contre moi; mais sans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur? Laissez m'en donc le soin.
Eh! qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur?
Ah! Voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves?
Les enfans sont-ils donc des malheureux esclaves?

LE PRESIDENT.

Non, mon fils, mais enfin nous en savons plus qu'eux;
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux;
Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh, que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même!
Depuis plus de trois mois, errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour:
Je me suis répandu pour éteindre ma flâme;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame:
Aux plus rares beautés j'ai mandié des fers
Qu'envain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts.
A ce premier objet d'une flâme si belle,
Le Ciel même a voulu que je fusse fidele.

LE PRESIDENT.

Oui, le Ciel a tout fait. Eh, quelle illusion!
Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGELIQUE.

Ah! Monsieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer?
Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflâme.
Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme;
On séduit quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRESIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.
Devroit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge,
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGELIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née,

Dès ma plus tendre enfance, ils m'ont abandonnée;
Ils sçavent que je puis disposer de mon sort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRESIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimere?

ANGELIQUE.

Pourquoi non?

LE PRESIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGELIQUE.

Eh! ne savez-vous pas?

LE PRESIDENT.

Quoi?

ANGELIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRESIDENT.

La Baronne?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, elle me veut du bien;
Mais...

LE PRESIDENT.

Comment?

ANGELIQUE.

Je n'en suis point du tout héritiere.

SAINVILLE, *à part.*

C'en est fait.

LE PRESIDENT, *à part.*

Quel soupçon!

SAINVILLE, *à part.*

Ma disgrace est entiere.

LE PRESIDENT, *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez...

ANGELIQUE.

Doit le justifier,
Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRESIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle énigme! En effet vous n'êtes point sa niece?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRESIDENT, *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE, *à part.*

Il est donc encor plus irrité.

ANGELIQUE, *à Sainville.*

Ne faut-il pas toûjours dire la vérité?

LE PRESIDENT, *à part.*

Plus j'y songe... Ah, grands Dieux!

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme?
Un rapport enchanteur regne au fond de votre ame.
Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas!

LE PRESIDENT.

Laissez-moi... Seroit-elle?... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE, *se jettant aux pieds de son pere.*

Ah! mon pere, arrêtez, je vous prie;
Si vous nous séparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu,
Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,

J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,
Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.
Puisse le Ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'eussiez voulu! Que faut-il que j'espére?

LE PRESIDENT.

Eh! rapportez-vous en, de grace, à votre pere;
Croyez que je prendrai le plus sage parti;
Bientôt, de votre sort vous serez averti.
(à son fils.) *(à Angélique.)*
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.
(à son fils.) *(seul.)*
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empressement;
Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

JE vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible,
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible:
L'accès près d'Angélique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit...

SAINVILLE.

SAINVILLE.

Mais comment?

JULIETTE.

C'eſt un fait, elle eſt comme enchaînée.
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien penſé que vraiſemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlévement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévue.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vue:
Mais il vous eſt aiſé de vous l'imaginer;
Sans ſe voir quand on s'aime, on peut ſe deviner.

SAINVILLE.

Ah! Mon pere, ſans doute, acheve la vengeance!
Et la Baronne eſt-elle auſſi d'intelligence!

JULIETTE.

Je ne ſçais, mais ſouvent au déclin des beaux jours,
Notre ſexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enléveront... Ma perte eſt réſolue;
Je veux la voir, duſſai-je expirer à ſa vue.

(Il ſort.)



SCENE II.

JULIETTE *seule.*

JE commence à douter qu'il soit si doux
d'aimer ;
D'abord, la seule idée avoit sçu me charmer ;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie.
Ce que j'en vois m'en fait presque passer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur,
Il est vrai ; cependant, que faire de son cœur ?

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *à Angélique qui rêve.*

COmment ? Vous voilà seule ?

ANGELIQUE.

Ah ! laisse-moi tranquille.
(Elle se promene.)

JULIETTE, *à part.*

Allons tout au plus vîte en avertir Sainville.
[Elle sort.]

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.

[*à Angélique.*]
AH, Ciel! je te rends grace... Eh! daignez me parler.

ANGELIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGELIQUE.

Que m'importe à préfent, pourvu que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous paffer mes triftes jours.
Non, entre vous & moi c'en eft fait pour toûjours.
Je fupporterai tout pourvu qu'on nous fépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vîte un arrêt fi barbare.

ANGELIQUE.

C'eft qu'il eft dans mon cœur.

LA GOVERNANTE.

Jufte Ciel! quel aveu!

ANGELIQUE.

Non, ce faux défefpoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels sentimens suis-je donc animée?

ANGELIQUE.

D'un zele amer, toûjours trop inconsidéré,
Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGELIQUE.

Laissez-moi, je vous prie,
Dans toutes vos raisons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer!
Je rendois grace au Ciel d'un présent si funeste,
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel, que j'en atteste,
Connoît si je vous aime. Hélas! Jusqu'à ce jour
Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGELIQUE.

Ah! Grands Dieux! à quel titre?

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

ANGELIQUE.

Quel interêt cruel vous attache si fort?
Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon sort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh! non, il ne l'est pas... Ah! ma chere Angélique!

ANGELIQUE.

Moi?..

LA GOUVERNANTE.

Vous, pour un moment laissez couler mes
pleurs.

ANGELIQUE.

Ne me voilà-t'il pas sensible à ses douleurs,
Et presque hors d'état de soutenir ses larmes ?
Quel est cet ascendant ! où prenez-vous vos armes ?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur qui ne peut se trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGELIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir si sensible à votre destinée,
Vous demandez pourquoi, craignez de le savoir.
Par un ménagement que j'ai cru vous devoir,
Je m'étois pour jamais condamnée à me taire;
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystere,
Et vous causer peut-être un éternel regret.
(*à part.*) Que vais-je découvrir !

ANGELIQUE.

Quel est donc ce secret ?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGELIQUE.

Comment ? De qui puis-je dépendre ?
Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoissez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour,

Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter sur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pu voir?
Vous a-t'elle en mourant laissé tout son pouvoir?...
Vous la pleurez?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel n'a point fini sa vie.

ANGELIQUE.

Que dites-vous? La mort ne me l'a point ravie?
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ose.

ANGELIQUE.

Elle vit.

LA GOUVERNANTE.

Hélas! Oui;
Et c'est pour vous aimer.

ANGELIQUE.

O bonheur inoui!
Je vous pardonne tout. Ah, Ciel! Quelle est ma joie!
Ma bonne, absolument il faut que je la voye.

LA GOUVERNANTE.

Cessez.

ANGELIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me désespérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez vous son état & le vôtre?

ANGELIQUE.

Ah! vous êtes ma mere: oui, je n'en veux point d'autre;

Tout me le dit; cédez, & qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçu de vous.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous la voyez. Puisque je vous suis chere,
La nature triomphe, & vous rend votre mere.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel! Mais quel remords vient déchirer mon cœur? *(Elle se jette à ses genoux.)*
C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur!

LA GOUVERNANTE, *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende.
Cachons notre secret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous? Laissons regner ici la paix.
Vous voyez notre état; renoncez pour jamais
A l'espoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que sacrifiez-vous? Une folle espérance.
Dans le sein de l'oubli cherchons un sort plus doux;
Abandonnons le monde, il n'est pas fait pour nous.

ANGELIQUE.

Je me rends, & je sens que ce n'est que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop séduite.
Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel en a pris soin;
De la Baronne, enfin vous n'avez plus besoin.
Un parent éloigné, dont j'étois héritiere,
A depuis quelques jours terminé sa carriere;
Je viens de le sçavoir, & que dès-à-présent
Nous jouissons d'un bien qui sera suffisant
Pour vivre loin du monde en une aisance honnête.
Partons secrétement, que rien ne nous arrête;

Et pour nous dérober allons tout préparer.

ANGELIQUE.

Quoi! si-tôt, pour jamais il faut s'en séparer?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne sçaurions trop-tôt quitter cette demeure.

ANGELIQUE.

Que va-t'il devenir? Quoi! partir tout-à-l'heure?
Sans se revoir du moins pour la derniere fois!

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGELIQUE, *en se jettant dans les bras de sa mere.*

Il le faut, je le dois...
Arrachez-moi d'ici; je me perds si je reste.

SCENE V.

LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGELIQUE.

SAINVILLE, *en les arrêtant.*

AH! Vous me trahissez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-tems funeste!

SAINVILLE.

Cruelle! Il est donc vrai que vous lui pardonnez?
A ses séductions vous vous abandonnez?
Elle triomphe encor.

ANGELIQUE.

Arrêtez! C'est ma mere...

(*En lui baisant la main.*)

Si vous saviez combien elle doit m'être chere!

SAINVILLE, *à part.*

Quel obstacle cruel... O sort plein de rigueur!
[*haut.*] Madame... Dites-vous... Elle auroit ce
bonheur?

ANGELIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire aussi la sienne.
[*après avoir rêvé.*]
(*à Angélique.*) [*se jettant aux pieds de la Gouvernante.*]
C'est votre mere!... Hé bien, soyez aussi la mienne.
Eh! Madame, d'où vient cette opposition?
Je ne reconnois point de disproportion;
La nature & l'amour ne l'ont jamais admise.

LA GOUVERNANTE.

Tant de facilité ne nous est pas permise.
Un inutile espoir vous enyvroit tous deux;
La fortune s'oppose aux succès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah! vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête,
Vous méditez ma mort!

LA GOUVERNANTE, *à sa fille.*

Que rien ne vous arrête.

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous?

ANGELIQUE.

Lisez le reste dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares! arrêtez...



SCENE VI. & Derniere.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRESIDENT, LA BARONNE.

SAINVILLE.

AH ! Madame. Ah ! mon pere.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opére
Votre indiſcrétion.

SAINVILLE.

(*à la Baronne.*) Je n'y ſurvivrai pas.
Ah ! Madame, c'eſt vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui, moi ?

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuye.
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas;
Mais un pere cruel n'y conſentira pas.

LE PRESIDENT.

Qui vous dit que j'exige un ſi grand ſacrifice ?
Nos enfans n'ont jamais ſçu nous rendre juſtice.
[*à la Gouvernante.*]
Madame, épargnons nous des diſcours ſuperflus.

Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus;
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause:
Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein;
(en montrant la Baronne)
Madame en est témoin. Est-ce votre dessein
Que le pere & le fils périssent l'un par l'autre?
C'en est fait! si mon sang ne s'associe au vôtre.
Ah! Daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGELIQUE.

Ma mere, il y consent.

LE PRESIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

LA BARONNE.

Ah! Comtesse, agréez cette heureuse alliance.

SAINVILLE.

Ciel! Qu'entens-je?

LE PRESIDENT.

Souffrez qu'un accord si charmant
Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune?

LA BARONNE.

Eh! Madame, calmez cette crainte importune,
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux;
Ils auront tout mon bien, je l'assure à tous deux,
Ils seront mes enfans, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, *au Préſident.*

Monſieur, qu'ils ſoient heureux, vous en êtes le Maître.

SAINVILLE, *en prenant la main d'Angélique.*

Ah ! Quel bonheur ! La vie, au prix de ce bienfait,
Eſt le moindre préſent que vous nous ayez fait.

FIN.



LA FEMME
JUGE & PARTIE,
COMÉDIE.

Par Mrs. DE MONTFLEURY, Pere & Fils.

ACTEURS.

BERNADILLE.

JULIE, *en habit d'homme, sous le nom de Féderic, femme de Bernadille.*

DOM LOPE, *amant de Constance.*

CONSTANCE.

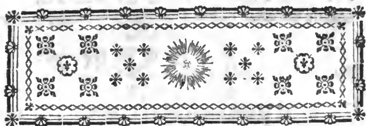
OCTAVE, *confident de Julie.*

BEATRIX, *suivante de Constance.*

GUSMAN, *valet de Bernadille.*

DEUX VALETS DE JULIE.

La Scene est à Faro.



LA FEMME JUGE & PARTIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, GUSMAN.

BEATRIX.

N'Acheveras-tu point, babillard éternel ?

GUSMAN.

Oui, notre maître eſt fou, je le garantis tel ;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puiſſes dire
J'en ſais bien la raiſon, & cela doit ſuffire.

BEATRIX.

Ne me diras-tu point, ſans te faire prier,

Quelle eſt cette raiſon ?

GUSMAN.

Quoi ! Se remarier?
Peut-il faire jamais de plus grande folie ?

BEATRIX.

Comment ! Un homme eſt fou, quand il ſe remarie ?

GUSMAN.

Non, mais ce vieux bourru qui ſe veut engager,
De l'humeur dont il eſt, n'y devroit pas ſonger,
Et ſi ſon bel eſprit ſe régloit par le nôtre...

BEATRIX.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre ?

GUSMAN.

Quoi ! S'étant une fois chargé d'une moitié,
Le Ciel a regardé ſa miſere en pitié;
Et par une faveur, & rare, & ſans égale,
D'un brevet d'homme veuf ſa bonté le regale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contens;
Et loin de devenir plus ſage à ſes dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut ſe marier, & tu veux qu'il ſoit ſage ?
Cela ne ſe peut pas.

BEATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je ſens que je pourrois m'y réſoudre aiſément,
Qu'il eſt plaiſant d'aimer, & que le mariage
Eſt doux, lorſque l'on ſait en faire un bon uſage.

GUSMAN

Quand le même motif qui l'y porte aujourd'hui,
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.

Eſt-ce

Eſt-ce qu'il ne craint point...

BEATRIX.

Quoi?

GUSMAN.

Que cette derniere
Ne lui faſſe le tour que lui fit la premiere?

BEATRIX.

Sa vertu fut trop grande, elle n'en fit jamais:
Si tu veux m'obliger, laiſſe ſon ombre en paix;
Perſonne mieux que moi ne ſut ſon innocence,
Car je ſervois Julie avant qu'être à Conſtance.

GUSMAN.

Quand mon maître le fut, ce fut par ton moyen.

BEATRIX.

Je le dis, il eſt vrai, mais il n'en étoit rien;
La crainte de la mort m'inſpirant cette envie,
Je bleſſai ſon honneur, pour me ſauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux, pour m'en faire douter.

BEATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir, tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendoſſe alors, il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir avec un ſoin extrême:
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouſer,
Je croyois le pouvoir un peu favoriſer;
Et quand l'occaſion m'en pouvoit être offerte,
Je laiſſois du jardin une porte entr'ouverte;
C'étoit notre ſignal, & de cette façon
Nous nous voyions le ſoir ſans donner de ſoupçon.
Mendoſſe vint un ſoir où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence,

Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis :
Julie étoit au lit, & notre tête-à-tête
Se trouva pour ce coup d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le Jardin.
Il n'en étoit, je pense, à dix pas sans escorte,
Alors que pour sortir Mendoffe ouvroit la porte,
Qui s'étant apperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, & s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, & la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle avanture,
Jaloux & furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître, ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, & la vue égarée,
Entre & vient droit à moi : Ta perte est assurée,
Me dit-il, tu mourras, si tu déguises rien;
Apprens-moi mon malheur pour éviter le tien;
Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme;
Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'ame.
Interdite, craignant sur-tout que le poignard
Ne me perçat trop tôt si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fut rien ?

BEATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté,
Et craignant de mourir, disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, & me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut ſuivie?

BEATRIX.

D'aucun ; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colere.

GUSMAN.

Tant pis.

BEATRIX.

Tant pis? Pourquoi, tant pis? Fais-toi du moins entendre?

GUSMAN.

Tu ne ſais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclairciſſement,
Bernadille cacha tout ſon reſſentiment;
Et quoique dans l'inſtant il n'en fit rien paroître,
Se croyant auſſi ſot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre ſa femme; & deſſus ton rapport,
Il la fit mourir.

BEATRIX.

Lui?

GUSMAN.

Mais je le vois qui ſort.

BEATRIX.

Guſman, ne me perds pas, auſſi bien elle eſt morte.

GUSMAN.

Quoi! Je pourrois trahir mon maître de la ſorte?
Et lui pourrois céler que c'eſt toi...

BEATRIX.

Parle bas;
J'ai dedans ma cachette encor quatre ducats

Que je te donnerai si tu n'en veux rien dire.
GUSMAN.
D'accord, mais qu'ils soient prêts avant qu'il se
retire.

SCENE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi, Monsieur! sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?
BERNADILLE.
Male-peste, j'ai bien des choses à la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme on est bien empêché.
GUSMAN.
Que craignez-vous, Monsieur, lorsqu'une telle
envie...
BERNADILLE.
Si par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que pour mes péchés un jour, à point nommé,
Elle revint après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.
GUSMAN.
Votre femme, Monsieur? Et par quelle avanture?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit

Que vous aviez causé sa mort, & qu'un dépit
Ou bien ou mal fondé, vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord; mais la maniere en fut un peu nouvelle.
Ton zele m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son ame,
Malgré nous & nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris sans me venter, qu'on me faisoit cocu.

GUSMAN, *à part.*

Ah! Que sans les ducats...

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,
Je fis vœu d'être veuf, & le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque-tems
A Cadix, où tous deux nous avions des parens;
Et pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le patron d'une barque,
Qui m'engagea dès-lors sa parole & sa foi,
Que tous ses gens & lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint, je disposai Julie;
Quoique ce fut par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toûjours;
On prend une autre route, & nous voguons dix jours,

Tant qu'arrivés aux bords d'une isle inhabitée ;
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux & doux
Elle crioit : mon cher ! pourquoi me quittez vous ?
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, & bouchois mes oreilles,
Puis faisant volte-face assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte.
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fumes si battus de l'orage & du vent,
Que la fievre & la peur l'avoient d'abord saisie ;
Que malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jetter en mer, de crainte de périr ;
Et qu'enfin je jouai si bien mon personnage,
Qu'on ne se douta point.

GUSMAN.

Je sais bien davantage ;
Car je sais bien, Monsieur, que vous étant vengé,
Vous prites le grand deuil, & fites l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine.
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce tems ?

BERNADILLE.

Rien du tout, cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette Isle déserte.

GUSMAN.

Ah ! Ce terme est trop long, pour douter de sa perte ;

Je vous garantis veuf, & sans doute, Monsieur,
Qu'elle y fut dévorée & mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais pour te dire tout, je crains, plus que Julie,
Ce Blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment? Vous le craignez.

BERNADILLE.

Oui, ce Blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance,
Il lui dit de grands mots, & même en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence:
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que prétendant,
Etant époux, viendra chez moi tambour battant.

GUSMAN.

Mais sa mere devroit empêcher...

BERNADILLE.

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour, du moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit, ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui, mais il répond, ma foi,
Tu te moques, mon cher l'ordre n'est pas pour moi:
Ne me connois-tu pas? La bévue est fort bonne,
C'est pour les importuns que cet ordre se donne.
Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément & sans se déferrer,
Entre en Marquis, & fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point Dom Lope?

BERNADILLE.

Celui-la
Ne m'inquiéte pas; je viens avec la mere,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire:
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le Blondin s'y frotte; il verra...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Evitons-le.

SCENE III.

JULIE, en homme, sous le nom de Fédéric.
OCTAVE.

JULIE.

IL m'a vue, & me fuit.

OCTAVE.

Mais, Madame,

Ne vous ſouvient-il plus que vous êtes ſa femme ?

JULIE.

Il m'en ſouvient trop bien.

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de tems, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah ! C'eſt ce que je crains; il y va de ma vie.
Je veux ſçavoir devant, par quelle fantaiſie
Il expoſa mes jours dans ce pays déſert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais, lui même il ſe perd;
Car s'il faut qu'une fois il épouſe Conſtance;
Rien ne peut le ſauver. Aimez-vous la vengeance ?
Laiſſez-le marier, & les faites...

JULIE.

Tais-toi ;
Une telle vengeance eſt indigne de moi :
Ce n'eſt pas, tu le ſais, que pour m'ôter la vie...

OCTAVE.

Madame, de vos maux je ſais une partie;
Et ſans des importuns qui ſont venus vous voir,
J'oſe m'imaginer que j'allois tout ſçavoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zele, & ma reconnoiſſance
A ta fidélité doit cette récompenſe :
Outre qu'ayant beſoin de ton adreſſe ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu ſais qu'on me laiſſa dans une isle déſerte :
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,

Quand je vis ſur le ſoir un vaiſſeau : par mes cris
Qui s'y firent entendre, un pilote ſurpris
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient
prendre.
Etant dans le vaiſſeau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laiſſer;
Et moi je les priai tant de m'en diſpenſer,
Que leur civilité fut enfin aſſez grande,
Pour ne me faire plus de ſemblable demande.
Ceux à qui mon malheur ſembla le plus touchant,
M'apprirent que j'étois dans un vaiſſeau marchand,
Qu'ils ne ſe pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi ſur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la néceſſité leur faiſoit cette loi,
Qu'ils voguoient à Veniſe, & que c'étoit à moi
A voir ſi je voulois demeurer, ou les ſuivre.
La crainte de la mort & le deſir de vivre
Font que ſans balancer d'abord je me réſous
A les ſuivre.

OCTAVE.

Ma foi, j'aurois fait comme vous.
Quand ils auroient fait voile aux Indes; notre
vie...

JULIE.

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Veniſe, ou voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus ſous cet habit être plus aſſurée.

Une bague de prix qui m'étoit demeurée,
Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque par un bonheur, qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le Duc sur le pont de Venise,
Qui comme font par-tout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois avoir appris que le Duc de Médine
Est Seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent;
Ainsi je le connus assez facilement:
Et comme entre étrangers, librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, & nous parlons ensemble:
Il me demanda fort d'où j'étois, & je pris
Le nom de Fédéric, & lui dis mon pays.
Le Duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son sujet, & me pria d'attendre;
Même en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois; il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte,
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prête à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour au plûtard dans six mois;
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome & Florence;
Qu'après, pour son retour il feroit diligence.
Sa priere, & l'espoir de m'en faire un appui,

Lorſque je me verrois de retour avec lui,
Pour ſavoir le deſſein de mon époux volage,
Me firent conſentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait, ſi le Duc, dans ce tems,
M'eut dit qu'à ſon voyage il eut été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour eſt doux par l'eſpoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; & ce qui m'en étonne
Eſt qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Et comment
Me reconnoîtroit-il ſous ce déguiſement?
Depuis plus de trois ans il croit que je ſuis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle ſorte,
Du hâle & du chagrin que mon ſort me cauſoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoiſſoit.

OCTAVE.

Je crains que vous ayez brouillé ſa fantaiſie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalouſie,
Vous voyant ſi ſouvent chez Conſtance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faiſant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les diſcours, les tranſports les plus paſſionnés,
De parler à l'oreille, & de lui rire au nez.
En voyant ſon dépit, mon chagrin ſe diſſipe,
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat,
Conſtance ne hait pas qu'on vante ſon éclat;
A ſon humeur ainſi la mienne s'accommode;

Je cajole à propos, je badine à la mode,
Je lui ferre les doigts, je lui baife la main ;
Je vante la blancheur de fon bras, de fon fein,
Son embonpoint, fa taille, & fa beauté parfaite,
Je fais le doucereux, & m'épuife en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, & pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel eft donc votre but?

JULIE.

C'eft d'engager Conftance.
Mon traître, à fon hymen bornant fon efpérance,
Voudroit de ce deffein précipiter l'effet ;
Mais je fais qu'elle m'aime autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point Dom Lope ?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte en fecret, & croit fort qu'elle l'aime ;
Mais quoique chaque jour il lui rende des foins,
Conftance affurément ne m'en aime pas moins.

SCENE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE.

ALlons voir fi Conftance eft enfin réfolue ...
Quoi ! toûjours cet objet me choquera la vue ?

OCTAVE.

Bernadille revient.

JULIE.

Peut-on ſavoir, Monſieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui ?

BERNADILLE.

Trop d'honneur,
Je me porte fort bien. Ah, le ſot perſonnage!
Morbleu!

JULIE.

Les amoureux ont toûjours bon viſage;
Auſſi pour en parler avec ſincérité,
Quiconque ſe marie a beſoin de ſanté.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus: car je me perſuade
Que la douleur de l'un voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des momens ſi doux.
Qu'en dites-vous, Monſieur ?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurois de plaiſir à vous voir une femme
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre ame,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas !
Ah! Je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

BERNADILLE.

Vous n'en ferez pourtant guere mieux, que je penſe.

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétens être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux.
Je prétens partager, si l'hymen vous assemble,
La joie & les douceurs que vous aurez ensemble,
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d amitié,
Mon cœur, de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je ptétens enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous même,
Savoir tous vos secrets & tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens;
Et fussiez-vous toûjours près d'elle en sentinelle,
Passer quand je voudrai, quelque nuit avec elle.
Je prétens que mes soins, par les siens secondés...

BERNADILLE.

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, Monsieur, & la maniere
En est intelligible, & même familiere.
Enfin, vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer? Bon: Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur flattant votre tendresse,

Ne s'effarouche pas pour un peu de foibleſſe?
Et ſans mettre vos feux, ni les ſiens, au hazard,
Que de tous vos plaiſirs vous aurez trop de part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux..-là, ceux que ma flamme..

JULIE.

Comment, ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réſerve, & je veux que de ſemblables nœuds...

BERNADILLE.

Enfin, que nous n'ayons qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Juſtement.

BERNADILLE.

Il faudra ménager notre abſence?

JULIE.

Non, je veux que ce ſoit même en votre préſence;
Et vous le ſouffrirez ſans en dire un ſeul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore ſi ſot!
Vous ſeriez, vous flattant d'un eſpoir ſi frivole,
Aſſez fat, puiſqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puiſſiez ménager
Une biſque amoureuſe, & l'heure du berger?
Qu'aux ſoins de votre amour ſon humeur s'accommode;
Et qu'enfin, devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit de tems en tems?
Hem?

Hem ?

JULIE, *en riant.*

Hé.

BERNADILLE.

Quoi ?

JULIE.

Franchement, c'eſt à quoi je m'attens.
Pourquoi diſſimuler ?

BERNADILLE.

C'eſt parler ſans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre;
Et ſi vous prétendez y venir conquêter,
Que vous y pourriez bien apprendre à deſſauter ?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile ?

JULIE.

Ce que vous demandez eſt donc fort inutile,
Et c'eſt de mes deſſeins vous informer envain:
Car, vous vous mariez ?

BERNADILLE.

Pas plutôt que demain.

JULIE.

Conſtance eſt bien-heureuſe & le Ciel lui fait grace.
Ah! Que j'aurois de joie à remplir cette place!
De poſſéder en vous le cœur & l'amitié
D'un homme...

BERNADILLE.

Briſons là, c'eſt trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous ſatisfaire ;
Lorſque l'on ſe marie on n'eſt pas ſans affaire.
J'ai deſſus mon hymen des ordres à donner,

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

AH ! Que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle !
Que j'en conçois d'espoir !

GUSMAN.

Tant mieux Mais quelle est-elle ?
Peut-on la demander, & l'apprendre ?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrace suivie,
Et mettre en sûreté mon bonheur & ma vie :
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit?
Et saurons nous enfin...

BERNADILLE.

Tu sais bien que Mizante
Etoit ici prévôt.

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge est vacante.

GUSMAN.

Comment! Seroit-il mort?

BERNADILLE.

Non; mais enfin, le Roi,
Par le moyen du Duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez...

BERNADILLE.

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous, prévôt?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilege...

GUSMAN.

Est-ce dans un moulin que l'on tiendra le siege?

BERNADILLE.

Maraud, de tems en tems vous vous émancipez.

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, Monfieur, vous vous trompez.
Il faut favoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je penfe,
Suppléront au défaut de notre infuffifance.

GUSMAN.

Cela ne fe vend point. Vous favez qu'aujourd'hui
C'eft le Duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite feul...

BERNADILLE.

Ta raifon n'eft pas forte;
Le mérite eft un dot, fi l'argent ne l'emporte.
Vouloir fans intérêt faire agir la faveur,
C'eft favoir mal fon monde, & rifquer fon honneur.
Mais avec ce fecours, pour peu qu'on follicite,
L'argent paffe, morbleu, fur le ventre au mérite:
Outre, fans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi.
J'aime fort peu le fang, & pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre perfonne.
Cinquante fauffetés ne me coûteront rien
Pour fervir mes amis, fi l'on en ufe bien.
Je fais tenir long-tems un procès dans fa fource,
Et juridiquement preffurer une bourfe:
Je fais lire par-tout, belle écriture ou non,
Et bien ou mal, enfin, je fais figner mon nom.
Pour mon vifage, il a, fans paroître farouche,

Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, Monfieur, c'eft la bouche.
Etre fort âpre au gain, & guere fcrupuleux,
Et juge, eft un fecret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raifon de voir fi la fortune...

BERNADILLE.

Dis que j'ai des raifons, je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant favoir, ou du moins fe douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout fe fait tôt ou tard: mais quand je ferai Juge,
Ma charge & mon pouvoir deviendront mon refuge:
Je la veux donc briguer, & l'emporter d'affaut,
Dûffai-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Fédéric peut beaucoup près du Duc de Médine,
Pour me la procurer, c'eft lui que je deftine;
C'eft un avanturier, quoiqu'il foit mon rival,
A qui deux cens ducats ne fiéront pas mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, Monfieur, il vous rendra fervice.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office;
Mais le drôle, peut-être en me rendant content,
Prétendroit me fervir à la charge d'autant,
Et c'eft dont je lui veux fupprimer l'efpérance,
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.



SCENE II.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

QU'il eſt rêveur! N'importe, il le faut approcher...
Je vous trouve à propos, & j'allois vous chercher.

JULIE, *ſe promene en rêvant.*

Faut-il me découvrir, ſans ſavoir la maniere...

BERNADILLE.

Monſieur, j'allois chez-vous vous faire une priere.

JULIE.

Que le ſort m'eſt contraire, & qu'un pareil malheur...

BERNADILLE.

J'allois vous demander une grace.

JULIE *l'appercevant.*

Ah, Monſieur!
Pour vous prouver mes ſoins, tout me ſera facile.
Que mon bonheur eſt grand, ſi je vous ſuis utile!
L'honneur de vous ſervir ſera pour moi ſi doux,
Que jamais...

BEANADILLE.

Franchement, j'ai fait grand fond ſur vous.

JULIE.

Ah! Si j'oſe, à mon tour, vous faire une priere,

C'est d'en user toûjours de la même maniere :
Mais sachons quel motif vous amene vers moi.

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du Duc un emploi.

JULIE.

Quel ?

BERNADILLE.

Celui de prévôt ; auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne ;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté...

JULIE.

Oui, je puis quelque chose, & j'en suis écouté,
Et je ne pense pas que le Duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste, nous savons un peu comme on en use ;
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cens ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétens, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner mes soins, & ma reconnoissance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié,
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé,
Votre bien est pour vous une foible ressource,
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse ;
Pourvu que vous m'aimiez, je serai trop content.

BERNADILLE, *à Gusman.*

Ne te l'ai-je pas dit, à la charge d'autant ?
(*à Julie.*)
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grace, finissez un discours qui m'offense.

Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous unisse!
Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela,
Vous me le promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez. De mon crédit vous pouvez tout attendre;
De ce pas, près du Duc, je vais, pour vous, me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait.

SCENE III.

JULIE *seule.*

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du Duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement.
Mais Constance paroît, touchant mon infidelle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCENE IV.

CONSTANCE, BEATRIX, JULIE.

CONSTANCE.

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit ;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte & ma main & mon cœur ?

JULIE.

Non. Que sur ce sujet votre esprit se rassure,
J'y prens trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien ; pouvez vous espérer ?

JULIE.

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer ?
Puissai-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Eprouver à vos yeux la mort la plus cruelle ;
Que la foudre du Ciel m'écrase à vos genoux ;
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, Madame, êtes-vous satisfaite ?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise, il est riche, & je croi
Que sans doute il feroit mieux votre fait que moi:
Mais puisqu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir je fais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! Vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi.
Je mourrois de douleur, si vous étiez sa femme.

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous, cet hymen...

JULIE.

Quoi, Madame!
Si le Ciel eut plûtard conduit ici mes pas,
Bernadille eut été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lys? Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon ame possédée,
Que n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Fédéric! Que votre ame,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous,
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé...

JULIE.

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi.
Mais un défaut pour vous d'un très-mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer d'avantage :
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulut me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux, d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, & ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine...

JULIE.

Il ne faut pas toûjours se régler sur la mine.

CONSTANCE.

Votre esprit & votre air font que l'on se résout...

JULIE.

J'ai de l'extérieur, Madame, mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi! Vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis?

JULIE.

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,

Je vous donne ma main, & ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah ! Ne m'offensez pas, Fédéric, & sachez...

JULIE.

Hé quoi ! Pour un baiser vous vous effarouchez ?
Je veux pourtant régler mes desirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oui, je prétens vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassemens éteindre votre amour.

CONSTANCE.

Je crois qu'il perd l'esprit. Fédéric, si votre ame
Prétend que mon aveu m'engage ...

JULIE.

Non, Madame;
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi, votre honneur est fort en sûreté.
Le Ciel, à vos desseins, comme à vos vœux, contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire,
Et la nature, enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

CONSTANCE.

Aussi, par le respect, & par la retenue,
La flamme d'un amant est toûjours mieux connue.
Sans ces petits transports que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point.
Je chérirois vos soins, votre entretien ; vos plaintes
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes ;
Mais enfin, ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous,
Que pour vous faire aimer, il vous manque une chose.

JULIE.

Cela peut être vrai, mais, je n'en suis pas cause.
Je le sais mieux que vous, & cependant il faut...

CONSTANCE.

Lorsque l'on reconnoît en soi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, & que notre amour céde...

JULIE.

Il est vrai, mais le mien est un mal sans remede,
Et pour l'amour de vous j'en suis au désespoir.
Mais enfin le plaisir que je prens à vous voir,
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins,
Et que si vous m'aimez...

JULIE.

Ah! Vous aurez, Madame,
Avant la fin du jour des marques de ma flamme;
Et je prétens, enfin, que l'hymen de demain
Réunisse à jamais ce cœur & cette main.



SCENE V.

CONSTANCE, BEATRIX.

CONSTANCE.

HÉlas! Qu'un tel espoir me rassure & me flatte!
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,

Qu'il rompe cet hymen...

BEATRIX.

Quoi donc! Ce marmouzet,
Avec ſon beau langage & ſon ton de fauſſet,
Avec ſon poil blondin tranſplanté ſur ſa tête,
Vous plairoit pour époux, & vous ſeriez ſi bête
Que de le préférer à Dom Lope!

CONSTANCE.

Entre nous,
Fédéric, tel qu'il eſt, me plairoit pour époux.

BEATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je crois que c'eſt la langue;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue!
Madame, franchement, ce n'eſt pas votre fait;
Et vous courez hazard, outre qu'il eſt mal fait,
Quoiqu'il ſoit grand cauſeur, & fort ſur la fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, & très-mal ſatisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai ſur le cœur.
Il reſſemble à ces gens qui nous portent malheur;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire?

BEATRIX.

Que Dom Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Beatrix aime à rire.
Mais, Fédéric, en tout, me ſemble ſans égal.

BEATRIX.

Mais, Dom Lope, Madame, eſt galant libéral;
Quoiqu'il ſoit un peu bruſque, il a de la naiſſance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi, le voici qui s'avance,
Son courroux contre moi va d'abord éclater;
Il fait qu'on me marie, & je veux l'éviter.

BEATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

SCENE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BEATRIX.

D. LOPE.

MAdame, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, & demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t'il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t'il trouvé pour lui le changement possible?
Recevez-vous sa main sans faire aucun effort?
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort,
Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

Dom Lope, on me l'ordonne, il faut que j'obéisse;
Ma mere, en sa faveur dispose de ma foi:
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi,
Je dois par son aveu...

D. LOPE.

Dites plutôt, Madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre ame.

Qu'au

Qu'au défaut de l'amour qui vous eſt odieux,
L'argent, pour un brutal vous fait ouvrir les yeux,
Que mon ame pour vous trop facile à ſurprendre,
Du piege où j'ai donné devoit mieux ſe défendre,
Et que le déſeſpoir d'un cœur comme le mien...

CONSTANCE.

Ces tranſports de courroux n'aboutiſſent à rien.
Il faut à nos plaiſirs, quand le malheur ſuccede,
Se payer de raiſon, quand il eſt ſans remede.
Faites ce que pour vous j'ai fait juſques ici.
Vous m'aimiez, diſiez-vous, je vous aimois auſſi.
Vos yeux, qui me cherchoient avec un ſoin extrême,
M'ont vue avec plaiſir, je vous ai vu de même;
Mon cœur, d'un vain eſpoir ayant ſu ſe flatter,
Dans ſes empreſſemens a ſu vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, juſqu'à préſent, s'eſt réglé ſur le vôtre:
Puiſqu'enfin à changer mon ame ſe réſout,
Changez à mon exemple & m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous ſuis infidelle,
Prenez une maîtreſſe & plus riche & plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaiſir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate, & ne pas être
Eſclave d'un amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous faſſiez pour nous,
Eſt de me conſeiller de changer comme vous?

L'intérêt vous aveugle, & votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre & qui l'achete!
Je vois trop qu'un objet sans amour & sans foi,
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, & ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! Je ne savois pas que ce cœur fut à vendre:
Mais l'amour & le tems puniront ces mépris,
Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.
J'en conçois de la joie, & votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne;
Oui, ce cœur méprisé ne déseſpére pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ses bras;
Et que le déseſpoir de vous voir sa captive...

CONSTANCE.

Adieu. Je vous croirai, si tout cela m'arrive.

SCENE VII.

D. LOPE, BEATRIX.

D. LOPE.

Dieux! quelle indifférence! Ah, Beatrix!

BEATRIX.

Hé bien,

D. LOPE.

Epouser Bernadille!

BEATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y diſpoſe ;
Dis-moi, de ſon ſecret, ſi tu ſais quelque choſe ;

BEATRIX.

Cela m'eſt défendu.

D. LOPE.

Hé, de grace, apprens-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi.
Comment à cet hymen s'eſt-elle réſolue ?
Quel charme & quel appas ont ébloui ſa vue ?

BEATRIX.

Mais, vous me promettez de la diſcrétion ?

D. LOPE.

Je n'en manque jamais. Voici ma caution.
Prens ces quatres louis.

BEATRIX.

Monſieur...

D. LOPE.

Prens-les, te dis-je.

BEATRIX.

Mais, Monſieur...

D. LOPE.

Prens, je ſais connoître qui m'oblige :
Ne me fais point languir, apprens-moi ce que c'eſt.

BEATRIX.

Vous ſaurez... Je vous ſers au moins ſans intérêt,
Qu'elle aime Fédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime ! Ah, l'ingrate !

L'aime-t'il ?

BEATRIX.

Il le dit ; & de plus il la flatte
De rompre son hymen, & d'être son époux :
Et c'est pourquoi Constance est si fiere pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eut jamais pensé, qu'une ame si volage...

BEATRIX.

Adieu. Je n'oserois demeurer davantage ;
Et si je ne la suis, elle se doutera...

D. LOPE.

Au moins...

BEATRIX.

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flâme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétens...

BEATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.



SCENE VIII.

D. LOPE *seul.*

L'Amour de Fédéric l'emporte sur le mien !
Il prétend l'épouser ! Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable, à ses yeux, que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître.
Cherchons-le ; & s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons lui voir où va notre ressentiment.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, BEATRIX.

BEATRIX.

MAudit ſoit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'ame.

CONSTANCE.

Qui t'oblige à peſter ainſi contre l'amour ?

BEATRIX.

Vous me faites jaſer avec vous nuit & jour:
A peine de dormir ai-je quelque eſpérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence;
Vous avez de l'amour, & ce cœur gros d'eſpoir,
Fait dépenſe en ſoupirs du matin juſqu'au ſoir.
L'hymen qu'on vous propoſe, eſt pour vous un ſupplice,
Et moi, qui n'en puis plus, il faut que j'en patiſſe.

CONSTANCE.

Puiſque je t'ai tant dit que la crainte & l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour à tour,
Te faut-il étonner ſi tu les vois paroître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille ſoit maître,

Le transport d'un amour caché jusques ici,
Eclatera...

BEATRIX.

Tout doux, Madame, le voici:
Renguaînez, il vous faut jouer un autre rôle.



SCENE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BEATRIX.

BERNADILLE.

Voyons si Fédéric est homme de parole.
Mais j'apperçois Constance, il la faut approcher.
Je ne savois que faire, & j'allois vous chercher;
Bon-jour.

BEATRIX.

Fort bien.

BERNADILLE.

Enfin vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille:
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé;
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire.
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on? Il faut qu'un homme veuf...

BERNADILLE.

A quoi bon des habits? le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'eſt pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'eſt mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit ...

BERNADILLE.

Mais il eſt à la mienne.
Je ne ſuis pas d'avis, n'étant pas courtiſan,
De mettre ſur mon dos mon revenu d'un an;
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des ſottiſes du tems, faire une garderobe.

CONSTANCE.

Il ſuffit; mais du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? n'en ai-je pas?
J'en ai deux tous pareils, & ce ſeroit, je penſe,
Fort inutilement faire de la dépenſe.
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il eſt fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à préſent ne vaut rien;
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans, ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte? on eſt mille fois mieux,

Outre que vous devez avoir froid ſans cheveux,
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Eſt-il une perruque
Qui put ſi chaudement entretenir ma nuque?
Voyez ſi ſur ce point je dois être content;
Cela tient bien plus chaud, & ne coûte pas tant.
Chacun, dedans ce tems, à ſon gré s'accommode,
On ne voit que les fous eſclaves de la mode;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces ſoins,
Dix piſtoles de plus, & deux perruques moins.
Il faut pour le beſoin avoir quelque reſſource;
Ce qui ſied bien au corps, ſied très-mal à la bourſe;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, & de la propreté.

CONSTANCE.

C'eſt aſſez. Fera-t'on le feſtin chez ma mere?
Avez-vous donné l'ordre?

BERNADILLE.

Un feſtin! Pourquoi faire?
Ceux qui le mangeroient, me prendroient pour un fat.
Je ſouperai chez vous, & porterai mon plat,
Sans façon: c'eſt agir prudemment, ce me ſemble;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux enſemble.

CONSTANCE.

Quel eſt cet ordre donc que vous avez donné?

BERNADILLE.

Que mon lit ſoit bien fait, & qu'il ſoit baſſiné.
Vous riez & m'allez encor citer la mode.
A ce que je puis voir vous daubez ma méthode,

Parce qu'il eſt des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un ſot éclat ſolemniſer ce jour,
De qui la vanité, pour leur bourſe cruelle,
Les charge de rubans, de points & de dentelle;
Qui croiroient ce jour là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête juſqu'aux pieds,
Qui ne refuſent rien aux ſoins qui les tranſportent,
Et qui ſe font de loin montrer tout ce qu'ils portent.
Quoi! Parce que des ſots ſe piquent, quoique mal,
D'un pompeux appareil, d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux? Et quand on ſe marie,
Ce n'eſt donc pas aſſez de faire une folie?
La raiſon ſur ce point ne doit pas s'écouter?
Il faut ſuivre leur piſte, & pour les imiter,
Dépenſant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour de chagrin pour cinquante!
Et tenant table ouverte enfin à tous venans;
Paſſer pour un bon jour, ſix mois de mauvais tems?
Je pourrois concevoir une pareille envie!
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie,
Je vous le dis tout net: cet article eſt réglé,
Ce n'eſt pas mon avis, qu'il n'en ſoit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort, vous en êtes le maître;
Je ſouſcris à tout: mais je vois quelqu'un paroître,
C'eſt Fédéric. Adieu, de peur de vous troubler...

BERNADILLE.

C'eſt bien fait, auſſi-bien je voulois lui parler.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE

JULIE.

JE viens de voir le Duc.

BERNADILLE.

Ah, faveur sans seconde!

Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté, cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un tems; puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point!

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé, franc, scrupuleux, clair-voyant,
Estimé dans ces lieux, févere, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop! Hé bien?

JULIE.

Il a très bien gouté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. Je connois Bernadille,
J'estime sa personne, & connois sa famille.

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit;
Qu'a-il dit sur la charge ? Hem ?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux ; Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le Duc cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le Duc a besoin de monnoye.

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever,
Quelle condition veut-il faire observer ?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême.

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi.
Ah, le fourbe! *Pour vous tout me sera facile;*
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile !

En effet, j'ignorois pourquoi, fans intérêt,
Vous vouliez me fervir; mais je vois ce que c'eft.
Le préfent que j'offrois, trop peu confidérable,
N'a pu vous engager, il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-tems fort ajufté,
Ni de fournir toûjours à votre vanité,
De vous changer fouvent de plumes & de linge.
Vous me faifiez tantôt des careffes de finge,
Petit fripon.

JULIE.

De vous, rien, ne me peut fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon poffible,
Je vous nuis à regret, & cela m'eft fenfible:
Mais fi je perds l'efpoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Etes-vous affez fot pour croire le contraire?
Dites-nous cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque préfent nos foins feront fuivis?
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfére à tout autre...

BERNADILLE.

Je le crois, mais pour moi je ne fuis pas le votre:
Pour des gens comme vous, gardez votre préfent.



SCENE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

IL n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il eſt divertiſſant.

JULIE.

Cependant je ſuis juge ; & je veux...

OCTAVE.

Mais, Madame,
Vous avez toûjours dit...

JULIE.

Quoi ?

OCTAVE.

Que vous étiez femme.

JULIE.

Je la ſuis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu...

JULIE.

La charge me plaiſoit, & je l'ai demandée,
Pour tout autre, le Duc me l'auroit accordée,

Et pour lui ma faveur en fut venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout:
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois...

JULIE.

Je vais t'éclaircir mieux la chose.
Mon mari me croit morte, & son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour sçavoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette isle déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De prévôt, dont j'ai sçu briguer la qualité.
De ma demande au Duc voilà la seule cause,
Et je prétends enfin pousser si loin la chose,
Qu'il en prenne l'alarme, & devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je sçaurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de tems, l'arrêter de ma part,
Et l'amene chez moi: Ne dis rien davantage,
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le Duc quelqu'un pour t'escorter,
Que ce soit toutefois sans beaucoup éclater;
Je lui veux faire peur, & point de violence.

OCTAVE.

Nous en uferons bien, s'il ne fait réfiſtance :
Je m'y rends de ce pas ; & l'amene dans peu.
Si je ne fuis trompé, nous allons voir beau jeu.

SCENE V.

JULIE *feule.*

CEſſez, ſcrupules vains d'honneur, de bienféance,
Et me laiſſez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'expoſant, me donna trop de peur,
L'affront en eſt ſenſible, & me tient trop au cœur :
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,
Auſſi près de ſa mort, qu'il me mit de la mienne.
Ce traître eſt mon époux, je le ſçais, & ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion,
D'accord. Mais ce qu'il fit lorſque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité, ceci n'eſt qu'une feinte.
Puiſque, m'abandonnant au tranſport qu'il ſuivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il eſt juſte du moins, qu'une feinte m'acquitte :
Je lui dois de la peur, & j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les ſiens,
Et rire à ſes dépens, comme il rioit aux miens.
Rentrons, Dom Lope vient, il faut que je diſpoſe...

SCENE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE.

FÉdéric, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, & veux de bonne foi...

D. LOPE.

Certain bruit, depuis hier est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il ?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,
Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen, & d'être son époux.

JULIE.

Il est dès-à-présent rompu.

D. LOPE.

Par qui ? Par vous ?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie ?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie.

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté ?

JULIE.

JULIE.

C'eſt pouſſer un peu loin la curioſité.

D. LOPE.

Ce diſcours me fait voir où votre cœur aſpire,
Je connois votre amour, & c'eſt aſſez m'en dire;
Mon cœur vous eſt connu, voyons qui de nous deux,
En attendant ſon choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi! la bravoure en eſt?

D. LOPE.

Treve de raillerie,
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! Tout doux, je vous prie,
Vous vous repentirez de me pouſſer à bout.

D. LOPE.

C'eſt trop perdre de tems, je me réſous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous ſerez la cauſe;
Triompher & combattre, eſt pour moi même choſe.
J'eus toûjours l'avantage au combat ſingulier;
Et ſi vous en aviez, vous ſeriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne.
(*bas.*)
Pour m'en débarraſſer, ne viendra-t-il perſonne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée: Ah, que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron, pour être ſi galant!
Ah! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre,
Si vous ne ſçaviez pas mieux plaire que vous battre.

JULIE.

Déjà, de l'un des deux vous êtes éclairci.

D. LOPE.

Il eſt vrai, mais il faut m'apprendre l'autre auſſi.

JULIE.

Votre témérité laſſe ma patience.

D. LOPE.

Ah! tant de vanité me fatigue & m'offenſe:
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juſte courroux...

JULIE.

Je ſuis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi! Vous croyez ainſi déſarmer ma colere?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guere.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais dans ce moment
Terminer votre erreur & votre emportement.
Ne vous allarmez point, un obſtacle invincible
Rend pour elle, & pour moi, cet hymen impoſſible;
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne ſuis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche, pour m'appaiſer, la peur vous porte à feindre.
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'eſpoir.

JULIE.

Non, vous épouſerez Conſtance dès ce ſoir,
Je vous ſers l'un & l'autre, & c'eſt à ſa priere;
Je prétends vous unir, & j'en ſçais la maniere.

L'occasion est belle, & pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir...

JULIE.

Non, puissai-je, vous dis-je,
Mourir de votre main, si, contre vos souhaits,
Bernadille, ni moi, nous l'épousons jamais.
Je vous laisse, & je vais après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.



SCENE VII.

D. LOPE *seul.*

J'Epouserois Constance avant la fin du jour!
Dois-je sur cette aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, & sa flamme indiscrette...
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrette,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache, sous cet espoir, sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console,
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort...
Mais rentrons, j'apperçois Bernadille qui sort.



SCENE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS.

BERNADILLE.

DE grace, finiſſez & ma peine & la vôtre,
Meſſieurs, vous me prenez ſans doute pour un
autre.
Je veux être pendu, ſi j'y vais d'aujourd'hui,
J'incague le prévôt, & n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, & tout à l'heure.

BERNADILLE.

Hé, s'il me veut parler, il ſçait bien ma demeure;
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, aſſuré-
ment;
Il faut connoître ceux qu'on arrête; autrement...
Vous riez? Cependant cette bévue eſt grande.

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'eſt vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Hé bien, que nous veut-on?

UN VALET.

C'eſt pour nous un ſecret.

BERNADILLE.

Ah ! Monſieur l'alguaſil, vous faites le diſcret.

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous ſuivre & vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puiſque c'eſt un ſecret, je n'en veux rien apprendre ;
Je ſuis de tout ſecret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'eſt que pour nous.

BERNADILLE, *à part.*

Tout cela m'eſt égal.
Je vois bien ce que c'eſt ; le drôle aime Conſtance,
Sans doute il aura ſçu que notre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour :
Mais je veux l'épouſer avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monſieur, il faut marcher, ou votre réſiſtance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille, vous ſçaurez ce que peſe ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez envain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te ſuivre.

UN VALET.

Allons, Monſieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre;
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra.

OCTAVE.

La raillerie est forte, il les assommera.

BERNADILLE, *se jettant sur Octave.*

Et vous, Monsieur l'exempt, je m'en vais vous
apprendre. (*ils l'enlevent.*)
Ah, morbleu! Je suis pris, je ne puis m'en dé-
fendre.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

HÉ bien, à le chercher, as-tu perdu ton tems?
Et Bernadille enfin...

OCTAVE.

Madame, il est céans,
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine,
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer,
Il tempête, il menace, il veut tout assommer;
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne, il est tems que sa peine com-
mence.

Le piege eſt bien adroit, il ne peut l'éviter,
Le tems m'eſt précieux, & pour en profiter,
Un peu de gravité me ſera néceſſaire.
Il vient, & ne ſait pas la peur qu'on lui va faire.

SCENE II.

BERNADILLE, OCTAVE, VALETS, JULIE.

BERNADILLE.

HÉ bien, Monſieur l'exempt, ſuis-je aſſez promené?
Eſt-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne ſauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Fédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE.

Honneur, le beau garçon.

JULIE.

L'abord eſt familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit Juge de balle eſt fier.

JULIE.

Changez un peu de ſtyle, & ſoyez plus modeſte;
Apprenez....

BERNADILLE.

Quel endroit du code, ou du digeſte;
Si vous les avez lus, vous a donc fait ſavoir
Que de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir?

Eſt-ce une loi pour nous ancienne, ou moderne?

OCTAVE.

Mais ſongez...

BERNADILLE.

Taiſez-vous, ſuffragant ſubalterne.

Si vous y revenez...

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon deſſein n'eſt point de rien céler.

Vous riez, & traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impreſſion nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je ſuis ce que je ſuis.

JULIE.

Il faut pour le ſavoir parler de ſens raſſis.

BERNADILLE.

C'eſt pour une autre fois, j'ai certaine viſite...

JULIE.

Non, il faut demeurer, vous n'en êtes pas quitte,
Et vous juſtifier...

BERNADILLE.

Qui? Moi?

JULIE.

Vous, ſcélérat.

BERNADILLE.

Ah! Je vois ce que c'eſt, apprentif magiſtrat;
Connoiſſant que Conſtance a pour nous de l'eſtime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,

Afin qu'en chicanant, mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré.

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein, avec moi cette belle
Passeroit mal le tems, & moi, mal avec elle,
Avant la fin du jour, vous pourrez le savoir.
Cependant répondez, & sans vous émouvoir.
Vous aviez une femme?

BERNADILLE, *bas.*

Ah, demande fâcheuse!

(haut.)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite? vertueuse?

BERNADILLE.

(bas.)

On le dit. Ce discours me devient bien suspect.

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de dessus la tête.*

Il faut devant son juge être dans le respect.

JULIE.

Et qu'en avez-vous fait?

BERNADILLE *bas.*

Ah! Je tremble dans l'ame.

(haut.)

J'en ai fait...

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme?

(bas.)

Quelqu'un m'aura trahi, sans doute qu'il sait tout:

Mais il faut cependant tenir bon jufqu'au bout.

JULIE.

Il fe faut avec nous expliquer d'autre forte.
Qu'eft-elle devenue?

BERNADILLE.

Elle eft morte.

JULIE.

Elle eft morte?
De quoi? Car fi j'en crois ce qu'on m'a rapporté...

BERNADILLE.

D'avoir eu trop de mal; & trop peu de fanté.

JULIE.

La réponfe eft fort jufte.

BERNADILLE.

Elle eft affez commune.

JULIE.

En quel lieu?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel tems?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, le peu d'efprit qu'elle eut.

JULIE.

Je me laffe à la fin de fadaifes fi grandes;
Et vous me fâcherez...

BERNADILLE.

Et moi, de vos demandes;
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus:
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus;
Ne renouvellez point la douleur dans mon ame,
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fites conduire en une isle déserte,
Où vous l'avez laissée afin qu'après sa perte
Vous pussiez à loisir vous choisir un parti
Qui fut à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti:
On sait bien que je n'eus jamais l'ame assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme! Hélas! Lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modele,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, & que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, & qu'il avoit le mot;
Que lui, ses gens, & vous, étiez tous du complot;

Et qu'ayant abordé cette isle inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée,
Que l'on la mit à terre, & si-tôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vîte qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure:
Monsieur le juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, & conservez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous servir, & vous tirer d'affaire;
Et je sais à quel point Constance vous est chere;
Que votre hymen se doit conclure en peu de tems,
Que ce tems vous est cher; c'est pourquoi je prétens
Mettre, par un moyen, à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient...

BERNADILLE.

Monsieur, je vous en prie.

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces momens,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amans,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle fait bien son rôle.

JULIE.

Et je sais...

BERNADILLE.

Je vois bien que vous êtes un drôle;

Mais enfin j'attens tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je, néanmoins.
Comme l'indice est fort, & l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyiez hors d'affaire.
Holà!

BERNADILLE.

La Question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi, la question! Ah! je suis enragé.

JULIE:

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE.

Marchez.

BERNADILLE.

Encore un mot. Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous payables dans une heure,
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité;
Et laissez-là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grace.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde !

(*bas.*)

Il faut, pour me ſauver, toucher une autre corde,
Car enfin, je vois bien ce qui lui tient au cœur.

(*haut.*)

Conſtance vous plaît fort. Notre hymen vous fait peur.
Hé bien ! épouſez-la, je céde ſa perſonne.
Vous ſecouez la tête ? Et de plus, je vous donne
Quatre mille ducats, en l'épouſant. Je crois,
Quoi que vous en diſiez, que c'eſt parler François.

JULIE.

Répondez, répondez, ſans parler de Conſtance.
Le fait dont il s'agit eſt d'une autre importance,
Vous êtes accuſé, faites votre devoir.
Vous ſçavez que je puis...

BERNADILLE.

Rien ne peut l'émouvoir.
Quoi ! Me mettre à la gêne, & que je ſois la proie...

JULIE.

Pour vous en garantir je ne ſçais qu'une voie.
Que l'on nous laiſſe ſeuls.



SCENE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

TA vie est en ma main,
Ton crime m'est connu, tu t'en défends envain;
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver, mais ta perte me touche,
Ton sort me fait pitié, je te veux secourir;
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait, & la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie,
Tu peux dès-à-présent prononcer ton Arrêt;
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt,
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi.

BERNADILLE, *à genoux.*

Hélas! Monsieur le juge, ayez pitié de moi;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant on en dit tant de bien.

BERNADILLE.

La bonne ame!
Je la menai par force en l'isle où je la mis:
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis...

JULIE.

C'eſt ce qu'il faut ſçavoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un ſujet légitime ?

BERNADILLE.

Que trop.

JULIE.

S'il eſt ainſi, je vous renvoie abſous :
Mais je veux tout ſavoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah ! que lui dirons-nous ?
Lui faut-il avouer qu'elle mit ſur ma tête . . .
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puiſſe m'excuſer.

JULIE.

Mais ſi tu céles rien,
Sois ſûr que ſon trépas ſera ſuivi du tien.

BERNADILLE.

Hé bien, vous ſaurez donc que la dite donzelle
Faiſoit la précieuſe & la ſpirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, & l'été deſſus l'eau,
Avoit ſur le tapis toûjours quelque partie,
Couroit la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Et qu'importe ? ces lieux ont été de tout tems
Le centre du beau monde & des honnêtes gens.
La ſcene a des appas que tout le monde approuve,
Et c'eſt un rendez-vous où la vertu ſe trouve :
On y traite l'amour, mais c'eſt d'une façon
Moins propre à divertir qu'à ſervir de leçon ;

Et

Et ce Dieu qui n'y plaît que par son innocence,
N'y régle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais, en sortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux :
Elle avoit malgré moi dedans une cassette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouches, pincette,
Bassines, opiate, essences & parfum,
De l'eau d'ange, du lait virginal, de l'alum,
Et mille ingrédiens à peu près de la sorte,
Que le diable a sans doute inventés.

JULIE.

Et qu'importe ?
C'est presque pour le sexe une nécessité ;
Un peu d'aide souvent sied bien à la beauté :
Ce soin n'est pas blâmable, & même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure ;
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait ;
C'est l'art qui fait cacher les fautes qu'elle fait,
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint bazané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une levre en corail.
Il embellit la fille, & rajeunit la mere ;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frere,
Des beautés en décours conserve les amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit sans peine & sans obstacles ;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, & changeoit tous les jours
De jupes, de mouchoirs, de bijoux & d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie & jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe ? est-ce un défaut qu'on doive condamner ?
Elle parloit beaucoup, faut-il s'en étonner ?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sut se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc. Hé, qu'importe ?
Sont-ce là des sujets qui méritent la mort ?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle en effet, j'ai grand tort.

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te répons pas de te sauver la vie;
Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc ! vous en faut-il découvrir davantage ?
Déclarer à vos yeux ma honte & mon outrage ?
Et pour vous contenter, faut-il spécifier...

JULIE.

Oui, du moins, si cela vous peut justifier...

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avoit fait banqueroute,
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres loix;
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique;
Et dissipant mon bien pour flatter ses desirs,
J'étois le trésorier de ses menus plaisirs,
Je savois son amour, & forcé d'y souscrire,
J'étois... J'étois cocu, puisqu'il vous faut tout
dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux?
Hé, tant d'autres le sont, qui valent mieux que
vous!
C'est un malheur commun dont souvent on est
cause,
Et tous les jours, enfin, on ne voit autre chose.
Mais, si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette isle inhabitée où vous mites la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! n'êtes vous point le drôle,
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle?
A qui notre moitié se laissant aborder,
Donnoit *à rémotis* notre honneur à garder;

Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue...

JULIE.

Je ne vous entens point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,
Je ferois sur ce point aisément convaincu,
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, & je porte...

BERNADILLE.

Si j'en voulois jurer, que le diable m'emporte.

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore ?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eutes-vous de son manque de foi ?
Aviez-vous de son crime une entiere assurance ?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas ! & ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir...

JULIE.

Hé bien, pour te montrer que je te veux servir,
Si tu me peux prouver qu'elle fut infidelle,
Je prens tes intérêts, & ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur ;
Mais, si voulant tenir sa gloire & son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver, demain je te fais pendre ;
C'est à toi maintenant à ménager tes soins,
Profite bien du tems, & cherche des témoins.

SCENE V.

BERNADILLE, OCTAVE, VALETS.

BERNADILLE.

Quoi! Me couvrir moi-même & d'opprobre
& de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoiqu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, & prouver qu'elle m'a fait cocu!
Que je suis malheureux! O vous, maris paisibles!
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, & sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous, ce qu'on faisoit chez moi,
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines & de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins;
Et vos ressentimens se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert, sans en témoigner rien!
Ah, morbleu! C'est bien fait, je le mérite bien.
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent!
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent!
Faire, pour me venger, des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus!

Pourquoi, ſot que j'étois... Mais il faut me réſoudre;
Et puiſque ſans témoins on ne ſauroit m'abſoudre,
Que je ne puis enfin me ſauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le ſoin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amene ici.

OCTAVE.

Dans peu, je vous l'amene.
Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppoſe plus à mes juſtes ſouhaits,
Tout flatte mon amour, Madame, & déſormais
Envain près de mes feux une autre flamme brille:
Vous ſavez quel malheur menace Bernadille,
On lui fait ſon procès, & ſon lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faiſiez trop d'état.
Vous me le préfériez, Madame, & cette flamme
Vous donnoit pour époux l'aſſaſſin de ſa femme;
Mais le Ciel irrité du mépris de mes feux,
Refuſe, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du ſort vous ſoumettrez la vôtre?

Fédéric m'a tout dit: si j'en crois son aveu...

CONSTANCE.

Hé bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t'il dit?

D. LOPE.

Qu'il savoit la maniere
De nous unir tous deux, & qu'à votre priere
Il rompoit un hymen à votre amour fatal,
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal.

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse,
Aussi bien, de l'amour, l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne puis le nier;
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet, mais c'est dans l'espérance
Que ma main, de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, & ne veux plus vous en faire un secret,
Je trahis votre amour, & peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre;
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux,
Madame, Fédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire.
Non qu'il m'en ait rien dit, mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, & non la volonté;
Que sa main, à vos feux mêleroit trop de glace,
Que du Ciel, en naissant, il eut trop de disgrace,
Et que de votre hymen le Ciel venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Fédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.



SCENE II.

D. LOPE, JULIE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Fédéric, votre cœur ne sauroit être à moi!

Après tant de ferments Dom Lope eſt-il croyable ?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il eſt véritable,
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, & non pas pour moitié.
Le Ciel à cet hymen met un trop grand obſtacle,
Et je ne puis me voir votre époux ſans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelque fois, quand de juſtes ſouhaits...

JULIE.

Madame, il eſt de ceux qui ne ſe font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous faſſiez choix d'un autre ;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne ſuis pas le vôtre,
Je ne puis rien pour vous, j'en ai bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on ſavoir pourquoi ? . .

JULIE.

Ce n'eſt plus un ſecret,
L'hymen m'engage ailleurs & je ne puis . . .

CONSTANCE.

Quoi, traitre !
Vous êtes marié ?

JULIE.

Vous la vouliez bien être.
Eſt-ce un crime ſi grand que d'être marié ?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier ?

JULIE.

Je l'avois oublié :
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable ?

Pour être sous ses loix, en est-on moins aimable?
L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'est pas si sévere ; & quand on s'y soumet,
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen, de sa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi ?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait veu solemnel d'aimer toûjours les belles:
Vous êtes de ce nombre, & je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,
Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen . . .

JULIE.

Voulez-vous épouser une femme ?

CONSTANCE.

Vous, femme ?

JULIE.

Jugez-en.

CONSTANCE.

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à D. Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter.

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'ame saisie,
Vous donniez de l'amour, & de la jalousie.
Mais qui peut vous porter à ce déguisement ?

JULIE.

Entrez, pour le ſavoir, dans mon appartement.
Ce que je veux vous dire a dequoi vous ſurprendre;
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ſes plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous ſaurez... Il paroit, ſuivez-moi.

SCENE III.

BERNADILLE *ſeul.*

En vain tu me livre bataille,
Rigoureux & cher point d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille:
Auſſi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer,
Me preſſe de trop près, il eſt impitoyable,
J'ai perdu mon crédit, & j'en ſuis convaincu,
Puiſque je ne ſuis pas croyable,
Quand je dis que je ſuis cocu.
Fédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un ſeul témoin;
Encor dans un ſi grand beſoin,
C'eſt un bonheur que je le trouve.
Ceux qui ſouffrent en paix un affront ſi commun,
Trouveroient cent témoins pour un,
C'eſt à n'en point trouver, que leur recherche eſt vaine;
Leur honte les fait vivre; & pluſieurs que je voi,

S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi.
Envain pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre;
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir;
La peur qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui répons d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux,
Suivons donc cette noble envie,
Ecoutons toûjours cette peur,
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'allonger notre vie,
Je passe pour un sot, en faisant un tel choix:
Mais je ne le suis qu'une fois;
Et je le serois deux, si je me laissois pendre.
Ne balançons donc plus, & dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.



SCENE IV.

OCTAVE, BEATRIX, BERNADILLE.

BERNADILLE.

J'Apperçois Béatrix, sa présence me flatte.
(à Octave.)
Monsieur, cette matiere est un peu délicate,
Que l'on nous laisse seuls.

SCENE V.

BERNADILLE, BEATRIX.

BEATRIX.

Que voulez-vous de moi?

BERNADILLE.

Mon ſort dépend de toi.

BEATRIX.

De moi, Monſieur?

BERNADILLE.

De toi:
Il y va de ma vie, & la choſe me touche;
Tu peux me la ſauver, & deux mots de ta bouche
Mettront en ſûreté ma vie & mon repos.

BEATRIX.

Dites-moi donc, Monſieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BEATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la préſence
Du Prévôt!

BEATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette aſſurance,

Je ſuis hors de danger, & j'en ſuis convaincu.
Hé bien, tu diras donc . . .

BEATRIX.

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu;
Ce ſont là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BEATRIX.

Vous vous moquez, Monſieur, & me voulez ſurprendre.

BERNADILLE.

Nullement.

BEATRIX.

Vous voulez, Monſieur, vous divertir.

BERNADILLE.

Morbleu, tu le diras, quand tu devrois mentir.

BEATRIX.

Je n'ai garde, Monſieur, l'infamie eſt trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas? Tu veux donc qu'on me pende?

BEATRIX.

Quoi! vous pendre? & la cauſe?

BERNADILLE.

Ah! diſcours ſuperflus;
C'eſt que l'on pend les gens qui ne ſont pas cocus.
Curieux animal, dont la ſotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BEATRIX.

Mais de grace, Monſieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai, pour m'en défendre, une raiſon trop forte ;

L'homme n'eſt plus cocu lorſque ſa femme eſt morte.

BEATRIX.

Mais, Monſieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux paſſer que pour ce que je ſuis.

BEATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre ...

BERNADILLE.

Quand l'honneur eſt trop cher, il faut le laiſſer vendre.

BEATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté...

BERNADILLE.

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BEATRIX.

Tous vos parens, Monſieur, & vos amis ...

BERNADILLE.

Encore?

BEATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pecore,

Eſprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux

Qu'ils ſe moquent de moi, quand je ſerai comme eux ?

BEATRIX.

Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie ?

BEATRIX.

Oui, Monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule viancu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BEATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, Monsieur, ne vous déplaise ?

BERNADILLE.

La question est neuve! Ah! Tu fais la niaise.

BEATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétens...

BERNADILLE.

Tu veux donc le savoir? C'est quand en même tems
On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe ;
Quand une femme prend un galant en son choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois ;
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence ...
Maugrebleu de la masque, avec son innocence.

BEATRIX.

Si ce n'est que cela, Monsieur, je jurerai
Que vous ne l'êtiez pas.

BERNADILLE.

Ah! Je t'étranglerai.
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BEATRIX.

Pour me faire mentir, vôtre colere est vaine.

BERNADILLE.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu fais, qui sortoit de chez moi,
D'avec qui venoit-il ?

BEATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi?
Tu me dis le contraire à l'instant, & j'admire...

BEATRIX.

Un poignard à la main, vous me le fites dire,
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BEATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BEATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point, au galant, audience ?

BEATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence?

BEATRIX.

C'est envain que quelqu'un s'y feroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! Jamais...

BEATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!
Ah, langue de ferpent! Mégere abominable!
Ecume de l'enfer! Organe du grand diable!
Je crus trop aifément ton funefte rapport,
Je voulus la punir, & je caufai fa mort.
Je pris l'occafion à ma vengeance offerte,
Mon amour en fureur précipita fa perte,
Croyant de fon forfait être affez convaincu,
Et pour comble de maux je ne fuis pas cocu.
Enfin, de fon trépas tu fus la feule caufe;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chofe;
Je te pardonne tout; mais dans un tel befoin,
Par grace ou par pitié, fers moi de faux témoin;
Soutiens que je l'étois, puifqu'il faut qu'on t'en croye:
Prouve-le, fi tu peux, j'en aurai de la joie;
Affure mon repos, & j'aurai foin du tien.

BEATRIX.

Mais comment le prouver, enfin, s'il n'en eft rien!
La vérité, Monfieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laiffer pendre?
Mais, après avoir mis mon époufe au tombeau,
Avant qu'être pendu, je ferai ton bourreau.

BEATRIX.

Au fecours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funefte.



SCENE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BEATRIX.

OCTAVE.

D'Où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reste;
Otez-la moi d'ici.

BEATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu malgré que l'on en ait.

SCENE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE.

FÉdéric vous veut voir, entrez dans cette salle.

[*à part.*]
Qu'il est surpris!

BERNADILLE.

Enfin ma peine est sans égale;
Ma femme est morte, & rien ne me peut secourir;
Elle étoit innocente, & je l'ai fait mourir;
Cet injuste trépas demande une victime,

La vertu fait ma honte, & le malheur mon crime:
Le désordre où j'en suis ne peut s'imaginer,
Mais je vois Fédéric qui va me condamner.
Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme;
Le frisson de la mort m'a déjà saisi l'ame.

S C E N E V I I I.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE.

HÉ bien, votre témoin flatte-t'il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse.

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, & je le vois trop bien,
Mais si j'étois cocu, cela ne feroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être.

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir, vous le pouvez connoître;
Les pleurs que je répands vous disent...

JULIE.

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eut eu moins de vertu?
Que pour toi...

BERNADILLE.

Plut au Ciel! pour me ſauver la vie,
Que de tous mes amis elle eut été l'amie!
Et que de mon repos leur amour prenant ſoin,
M'en eut fait découvrir quelque petit témoin!

JULIE.

Ainſi, ſur ce ſujet tu n'as plus de reſſource.

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes & ma bourſe.

JULIE.

C'eſt un foible ſecours, & je dois obſerver...

BERNADILLE.

Quoi! Je ſerai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en ſauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu! pourquoi prenois-je une femme ſi ſage?
Hélas! une coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuſer ton forfait.
Je ne puis te ſauver, choiſis pour ton ſupplice,
De quel genre de mort tu veux qu'on te puniſſe;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix, ſi je ne puis me ſauver de la mort?
Et que m'importe enfin, s'il faut qu'on me puniſſe,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourciſſe?

JULIE.

N'importe, puiſqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Hé bien, s'il faut mourir, faute d'être cocu,
Que deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse bruler pour avoir de ma cendre,
Cela doit être rare.

JULIE.

Oui, tu seras content.
Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, & tout est déjà prêt.



SCENE IX.

BERNADILLE, JULIE.

BERNADILLE.

MIséricorde! hélas! modérez cet arrêt.
Ah! Monsieur le prévôt, que la pitié vous touche!

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir.



SCENE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE.

Dom Lope avec Conſtance...

JULIE.

Hé bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois...

OCTAVE.

Parlez bas, ils ſont à cette porte.

JULIE.

Ils prenent mal leur tems. Qu'ils avancent, n'importe.

SCENE XI. & Derniere.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

CONSTANCE.

Pouvons-nous eſpérer une grace de vous?

JULIE.

L'honneur de vous ſervir, Madame, m'eſt trop doux

Pour vous la refuser, j'honore trop Conſtance.

CONSTANCE.

Mais, puis-je faire fonds deſſus cette aſſurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Hé bien, s'il eſt ainſi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande ſa grace, il faut que je l'obtienne.

D. LOPE.

Je joins, pour vous fléchir, ma priere à la ſienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE.

Mais cela ne ſe peut;
Il eſt trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Conſtance le veut.

JULIE.

Madame, ſavez-vous de quel crime on l'accuſe?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit ſervir d'excuſe.

JULIE.

Mais...

CONSTANCE.

Vous me refuſez? Avant que de partir...?

JULIE.

Puiſque vous le voulez, il y faut conſentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur eſt grand!

JULIE.

Il eſt libre, Madame;
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque Maîtreſſe en chambre, & voulez la pourvoir.

JULIE.

Votre honneur m'eſt trop cher, & je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaiſir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre? Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat, ce ſera moi!
La voilà.

BERNADILLE.

Vous, Julie? Ah, comble d'allégreſſe!
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendreſſe?
Comment t'es-tu ſauvée? Ah! que mon déplaiſir..!

JULIE.

C'eſt ce que je prétends vous apprendre à loiſir.

BERNADILLE.

Ce fripon de prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur.

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le ſoupçon qui pour moi vous rendit inhumain...

BERNADILLE.

(à Constance.)

Il suffit. Recevez Dom Lope de ma main;
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveller le notre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le Juge & Partie a fait ce qu'il a dû.

Fin du Sixieme Volume.



TABLE
DES PIECES CONTENUES
Dans ce Sixieme Volume.





